Marie de Solms
(Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse
– Mme Urbain Rattazzi)

LES DÉBUTS DE LA FORGERONNE

« Le piège aux maris »
volume 2

1866

*édité par
les Bourlapapey,
bibliothèque
numérique
romande
www.ebooks-bnr.com*

Marie de Solms

(Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse

– Mme Urbain Rattazzi)

LES DÉBUTS DE LA FORGERONNE

« Le piège aux maris » volume 2

1866

édité par les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

I

Comment se perdent les femmes.

Le vicomte de Chatenay ne s'était pas trompé, quand il avait dit que la veuve de Moronval viendrait lui demander des nouvelles de son fils. Dès le lendemain de ce souper à la Maison-Dorée, que nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié, une femme élégamment vêtue, mais d'un extérieur convenable, se présentait à son hôtel et lui faisait demander un moment d'entretien. Le vicomte jeta les yeux sur la carte que venait, de lui remettre son domestique et ne put s'empêcher de sourire en lisant ce nom :

« Suzanne Moronval. »

– Allons, se dit-il, j'avais deviné juste. Faites entrer dans le petit salon. Encore une étude à faire, ajouta-t-il ! Je vais donc savoir ce qu'il y a au fond du cœur de cette femme !

Et il pénétra dans la pièce où Suzanne, pâle comme une morte, l'attendait debout, la main appuyée sur le dos d'un fauteuil.

– Asseyez-vous, madame, lui dit poliment le vicomte, et veuillez m'apprendre le motif de cette visite.

– Monsieur…, ne me reconnaissez-vous pas ?

– Non, madame. La carte que vous m'avez fait remettre porte le nom de Madame Moronval, et je n'ai jamais eu l'honneur de me trouver avec cette dame. Je suis heureux du hasard qui nous met en présence, et je vous supplierai de ne pas oublier que c'est à madame Moronval, *seulement,* que je désire avoir affaire… Mais, je vous le répète… asseyons-nous et causons !

Il approcha un fauteuil près de Suzanne qui s'y laissa plutôt tomber qu'elle ne s'y assit. Puis, comme le vicomte semblait décidé à ne point entamer la conversation, elle prit la parole en ces termes :

– Monsieur, hier au soir, dans un souper à la Maison-Dorée, vous avez laissé tomber quelques paroles dont le sens n'a pas été

perdu pour moi : vous étiez l'ami de M. Moronval, et je vous reconnais tous les droits à haïr et à mépriser la femme qui fut cause de sa mort, et dont la conduite fut un scandale public. – Mais, monsieur le vicomte, M. Moronval avait laissé un enfant en mourant… Et vous savez où cet enfant a été placé ?

– Je le sais, oui, madame !

– Eh bien, monsieur…, où est mon fils ?

– Madame…, j'attendais votre visite…, je l'avoue ; mais, avant de vous indiquer le lieu où habite le fils d'un homme auquel j'avais voué la plus vive amitié, j'ai besoin d'avoir avec vous un entretien solennel.

– Parlez, monsieur, je suis prête à répondre à tout ce qu'il vous plaira de me demander.

– Je vous avertis que je vais être plus qu'indiscret. Vous avez prononcé tout à l'heure les mots de haine et de mépris : je n'ai le droit ni de vous haïr, ni de vous mépriser. Je ne vous connais pas, et M. Moronval, en mourant, n'a chargé personne de le venger du mal que vous pouvez lui avoir fait. Ce que j'ai à vous demander est fort simple, et vous pouvez me répondre sans craindre aucune récrimination de ma part. Cet enfant… est-il réellement le fils de M. Moronval ?

– Oh ! monsieur…

– Répondez-moi, madame… Ma question est délicate, je le sais ; mais il faut que je sache à quoi m'en tenir à ce sujet.

– Vous me torturez, monsieur. Mais, dût la vérité augmenter encore la somme d'indignation que vous devez avoir amassée contre moi… je serai franche jusqu'au bout… Hélas ! je n'ai plus à rougir de rien aujourd'hui !

– J'attends, madame.

– Eh bien ! non, monsieur… Cet enfant n'était pas le fils de M. Moronval.

– Je l'avais toujours pensé…, et je vous remercie de votre franchise qui met ma conscience en repos.

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

– Vous me comprendrez plus tard. Permettez-moi de continuer. Le père de cet enfant… vit-il encore ?

– Non, monsieur…, il est mort…, mort d'une façon sinistre ! – Je porte malheur à tout ce qui m'approche. – Certes, je fus bien coupable dans ma vie ; mais si vous connaissiez mon histoire tout

entière, peut-être auriez-vous pitié de moi !

– Je suis prêt à vous entendre, madame. Je sens que vous allez être sincère, et je vous écouterai religieusement. Dites-moi tout, comme à un ami, et peut-être vous rendrai-je votre enfant.

– Oh ! monsieur, je vais vous parler comme je parlerais à Dieu !

Nous remonterons à notre tour quelque peu en arrière, et nous dirons ce qu'était Suzanne.

À l'âge de douze ans, elle avait été admise à la Légion d'Honneur. C'était alors une jeune fille, d'un esprit un peu romanesque, mais pleine d'aptitude et de bonne volonté. Elle avait malheureusement une de ces natures ardentes, telles qu'il en existe quelquefois sous les climats torrides. Pour combattre, autant qu'il était en son pouvoir, les tentations qui envahissaient à chaque instant son imagination brûlante, elle se jeta dans les pratiques de la dévotion la plus outrée, et, comme Magdeleine au désert, elle offrit, en holocauste à Dieu, le sacrifice de ses aspirations. Elle avait déjà presque conquis la paix du cœur, lorsque son mauvais génie amena dans l'institution un professeur d'écriture, nommé Dumont. Cet homme avait de trente-cinq à quarante ans. Doué d'un extérieur agréable, et plein de finesse, – au moral, il avait tous les vices ; mais il dissimulait si bien que nul n'aurait pu soupçonner le fonds d'ignominie de cet homme à double face. Semblable à ces marais infects, à ces bourbiers pestilentiels, recouverts d'une herbe verte et fleurie, la surface de ce misérable aurait abusé l'homme le plus expérimenté.

Ordinairement, le vice a des dehors significatifs… Le geste, le regard, la physionomie décèlent quelque chose des secrets instincts de l'âme. Voyez les gens dont parle Victor Hugo, dans ses *Contemplations* !… Comme ils sont bien peints dans ce vers symbolique du grand poète :

« Vieux vases égueulés des soifs qu'on ne dit pas ! »

C'est sublime, à force d'être hideux ! Nous avons mille fois rencontré sur notre passage de ces visages, de ces tournures qui nous inspiraient un secret effroi. Ainsi que l'on frémit, au détour d'un sentier, en se trouvant face à face avec un serpent, – ainsi l'on se sent pris d'un tressaillement nerveux, d'une impression froide et lugubre, à l'aspect de certains visages. Nous avons connu un homme, aux yeux d'un vert clair et vitreux, – aux mains blanches, longues et grasses, – à la démarche nonchalante, efféminée, – à la voix douce et un peu zézayante, dont l'approche nous paralysait. Nous étions enfant alors, et cependant cette physionomie fatidique nous poursuit encore quelquefois dans nos rêves.

Chez Dumont, rien de tout cela : Son œil était franc et regardait bien, en face ; il était vif dans ses mouvements et plein de respect pour les jeunes filles de l'institution. Cependant, de temps à autre, il jetait un regard furtif du côté de Suzanne, et celle-ci se sentait émue et troublée. Dans ce temps, – je ne sais si c'est encore l'usage maintenant, – les jeunes filles avaient l'habitude d'écrire leurs confessions, afin de ne rien oublier lorsqu'elles s'approchaient du tribunal de la pénitence. Chaque jour, Suzanne relatait sur une feuille de papier ses pensées et les petits événements de sa vie régulière. Elle n'oubliait rien, ni les bonnes ni les mauvaises aspirations, – ni les tentations, ni les luttes, – ni les victoires, ni les défaites ! Tous les samedis, elle faisait une revue de ses feuillets, et se trouvait ainsi prête à raconter exactement à son confesseur ses impressions de toute la semaine. Ce petit *mémorandum* était soigneusement caché dans une cassette fermée à clé et serrée pour plus de sûreté dans un pupitre muni d'un cadenas. Ses compagnes la raillaient sur sa manie d'écrire chaque soir ce qu'elle avait fait dans la journée.

– C'est madame Riccoboni !
– C'est madame de Staël !
– C'est la Contemporaine !
– C'est mademoiselle Mars !
– C'est madame George Sand !

Telles étaient les épithètes ironiques que lui appliquaient ses bonnes petites camarades. Elle ne s'en fâchait pas le moins du monde et continuait à collectionner ses bouts de papier.

– Je fais mes mémoires, disait-elle. Gare à vous, mesdemoiselles, je nommerai tout le monde et ne serai discrète que sur les qualités.

Dumont avait entendu parler de ces feuillets mystérieux, et il avait un désir forcené de les avoir en sa possession. Un soir qu'il était venu donner une répétition à une *grande*, et que les autres élèves jouaient au jardin, il se glissa, comme un larron, dans la salle d'études, et, arrivé devant le pupitre de Suzanne, il s'arrêta. Puis tirant un canif de sa poche il se mit à tailler une plume neuve – c'était une contenance toute trouvée en cas de surprise. – Il regarda partout pour s'assurer qu'il était bien seul ; il écouta et n'entendit que le silence. – Alors, posant sur le pupitre voisin de celui de Suzanne la plume entamée et le canif ouvert, il approcha ses deux mains du cadenas. – Dévisser un piton fut pour lui l'affaire d'un moment. Le pupitre était ouvert ! En ce moment, un bruit de pas retentit à l'extérieur ! Dumont saisit aussitôt son canif, et, se promenant de long en large, il s'appliqua à fendre le bec de

la plume qu'il avait reprise. Le bruit cessa en s'éloignant… La nuit, du reste, commençait à tomber, et le professeur se rapprocha à pas de loup du pupitre qui contenait la cassette, objet de sa convoitise. Il s'en empara et la fit disparaître dans une des poches intérieures de l'immense houppelande qui l'enveloppait. Il glissa un petit papier plié en quatre à la place qu'avait occupée la cassette et revissa le piton du cadenas.

Cinq minutes avaient suffi à ce rapt, et personne ne put se douter de l'effraction, tellement elle avait été habilement faite. Un quart d'heure après, Dumont retournait chez lui et les élèves rentraient pour l'étude du soir. Des lampes fumeuses donnaient à cette grande salle une teinte à la Rembrandt qui ne manquait pas de poésie, et qui permettait aux élèves les plus éloignées de la sous-maîtresse ou surveillante, de se livrer à mille occupations étrangères au programme de l'institution. C'étaient, par exemple, des conversations à voix basse, roulant sur toutes sortes de sujets plus ou moins édifiants, ou bien la lecture d'un roman prohibé, ou la transcription sur papier à fleurs d'une lettre destinée à… – au bel inconnu d'un rêve quelconque ! – Enfantillage de la douzième année ! La lettre passait de mains en mains jusqu'à la destinataire qui répondait en style de chevalier du XIIIe siècle ! Ah ! il s'est fait de cette manière bien des enlèvements, bien des mariages sans le consentement des parents, dans la maison de la Légion-d'Honneur ! À un certain âge, les jeunes filles ont un besoin d'expansion extraordinaire… Elles écrivent à n'importe qui et aiment n'importe quoi… Mais elles mettent dans l'accomplissement de ces *feintises* autant de sérieux que si cela était arrivé. J'ai vu une jeune fille de dix-sept ans pleurer à chaudes larmes, parce que son chevalier, qui devait l'enlever par dessus la *Tour du Nord*, lui avait répondu, par la plume de la colossale Noémie de Kotloskouët, qu'il fallait attendre encore quelques jours, *parce que son cheval avait le mors aux dents !*

Le premier soin de Suzanne, en entrant dans l'étude, fut d'ouvrir son pupitre et de chercher sa cassette. Que devint-elle lorsqu'elle s'aperçut de la disparition de cette *tire-lire* à confidences ? Le sang afflua à ses tempes, et cependant elle eut la force de ne pas jeter un cri, de ne pas pousser un soupir. Elle venait de toucher le morceau de papier plié en quatre, qu'avait déposé Dumont, aux lieu et place de la cassette. Qu'y avait-il dans ce papier ? Il lui brûlait les doigts, et cependant elle n'osait l'ouvrir : elle craignait que l'œil indiscret, d'une compagne ne cherchât à pénétrer son mystère, et puis, elle se disait encore que si c'était une des légionnaires qui lui avait volé sa cassette, elle la

rendrait trop heureuse en paraissant attacher une grande importance à cette perte. La cassette était fermée à clef, et elle ne pouvait croire une seule des pensionnaires de l'institution capable de forcer un meuble et de s'emparer de papiers confidentiels ! Elle prétexta donc une sortie, et dans le couloir, à la lueur d'une lampe vacillante, elle lut ce qui suit :

« Pas un mot, demain vous saurez tout…
« Celui qui vous aime plus que la vie… »

Et pas de signature !

II

Le professeur de calligraphie.

Suzanne ne dormit pas de la nuit. Quel pouvait être l'auteur de cette lettre ? « Celui qui vous aime plus que la vie ! » Elle était aimée « plus que la vie ! » elle, Suzanne ! Mais, qui l'aimait ? Et elle cherchait dans sa mémoire à qui elle avait pu inspirer une passion. L'image de Dumont se présentait bien à elle ; mais elle n'osait s'y arrêter ; cependant elle avait remarqué ses regards furtifs ! Le petit jour la surprit encore éveillée, enivrée et palpitante de toutes les émotions qui avaient agité son âme cette nuit-là.

À l'heure de la leçon d'écriture, Dumont parut, le sourire aux lèvres et fit son salut habituel à toutes ses jeunes élèves. Suzanne le regarda fixement, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et procéda encore plus tranquillement que d'habitude à la correction du travail de ces demoiselles.

– Ce n'est pas lui, se dit Suzanne. Mais qui donc alors ? Je m'y perds…

Dumont s'approcha d'elle, et, comme il se baissait pour lui faire observer qu'une certaine panse d'*a* manquait un peu de moelleux, elle sentit une main hardie se glisser sur ses genoux et y déposer une lettre. Elle frémit de la tête aux pieds, s'en empara convulsivement, la serra dans sa poche, et, tandis qu'une sueur froide perlait à la racine de ses cheveux, elle se pencha précipitamment sur son cahier, pour dissimuler son trouble. Dumont était déjà occupé ailleurs, toujours gai, et sans que rien en apparence pût faire soupçonner ce qu'il venait d'accomplir avec tant de témérité.

La lettre ne contenait que ces mots :

« Mon Ange,

« Ce soir, pendant la récréation, à huit heures, glisse-toi dans la buanderie toujours déserte… J'y serai… Il faut que je te voie, que

je te parle ou j'en mourrai.

« À toi pour la vie !

« Narcisse DUMONT,

« Professeur de calligraphie et décoré de juillet. »

Il avait signé cette fois.

Suzanne passa toute la journée dans une sorte d'hébétement. Ce qui lui arrivait était si imprévu, si bizarre, que son imagination, trop facile déjà à mettre en ébullition, était surexcitée au dernier point. Irait-elle le soir à la buanderie, et, si elle faisait cette démarche dangereuse et imprudente, ne s'exposait-elle pas à un renvoi immédiat ? D'un autre côté, si elle refusait le rendez-vous, Dumont ne serait-il pas capable de faire un éclat. Il lui disait que si elle ne venait pas… il en mourrait ! Dans quelles perplexités de tous genres l'avait plongée cette lettre ! Irait-elle ? n'irait-elle point ? Ces deux solutions d'un même problème à résoudre la troublaient étrangement. Un rendez-vous, un rendez-vous d'amour ! Il y avait bien de quoi tourner la tête à une jeune fille, dont les passions couvaient depuis longtemps, sous l'apparence d'un ascétisme prématuré et d'une dévotion trop exagérée pour être durable.

Une curiosité indomptable la poussait de ce côté. Sa nature ardente secondait cette curiosité… Aussi, se résolut-elle à tout risquer et à se rendre le soir à la buanderie.

C'était bien le compte de Dumont. Le professeur avait lu ou plutôt dévoré toutes les pages renfermées dans le petit coffret, et il était sûr que Suzanne viendrait. Certains hommes se trompent rarement dans le choix de leurs caprices. D'un coup d'œil connaisseur, dès son entrée en fonctions, le calligraphe avait deviné Suzanne, et la lecture de ses confessions l'avait comblé de joie. Loin de s'être trompé, il se trouvait surpassé dans son attente. Il était certain d'une proie facile. Les notes de Suzanne révélaient une théorie complète ! Il ne lui en fallait pas davantage. Il attendit patiemment l'heure convenue, et, quand l'angélus sonna à la chapelle, il ne fut pas surpris d'entendre le frôlement d'une robe, le long des murs obscurs de la buanderie.

Suzanne était venue.

Cette liaison dura deux années.

Au bout de ce temps, la jeune fille sortit de l'institution, et ce fut alors qu'elle épousa Moronval. Mais ses relations avec Dumont ne furent pas interrompues pour cela.

Le misérable, qui aurait pu sauver cette âme que le démon avait jetée sur sa route, abusait au contraire de sa puissance. Il avait complètement dépravé la pauvre Suzanne. Ce fut cet être infâme qui lui conseilla, le premier, de tromper son mari. Devenu homme d'affaires, et de quelles affaires, grand Dieu ! il procura à madame Moronval des adorateurs opulents, et partagea, sans scrupule, avec elle, le produit de ces honteux trafics. Ce fut par lui qu'elle fit la connaissance de M. Houlot, qui la rendit mère. Suzanne n'avait plus conscience d'elle-même et obéissait à une sorte de fascination… Cet homme avait détruit en elle tous les principes fondamentaux qui font la femme honnête, la mère de famille et l'amie dévouée. Elle vécut ainsi dans une sorte d'ivresse hystérique, jusqu'à ce que son mari, ayant enfin découvert sa conduite, la chassa de sa maison comme une chienne galeuse ou un serpent venimeux. Suzanne alors vint trouver Dumont ; il la céda à un diplomate qui l'emmena en Italie. Ce fut pendant son absence que Houlot, volé par Dumont, se tua. Suzanne apprit ce malheur à Venise, et cette perte d'un homme jusque-là riche et honoré la toucha quelque peu. Sa conscience voulut parler ; mais la voix des passions étouffa ses murmures, et elle n'en fut que plus ardente à la course aux plaisirs de tous genres. Elle semblait avoir complètement oublié l'existence de son fils, que Moronval regardant comme le sien, avait conservé auprès de lui. La mort de son mari la trouva presque insensible.

La malheureuse était déjà Suzanne la Folle !

Ce fut quelque temps après son veuvage qu'elle revint à Paris. Peut-être avait-elle songé à son enfant. Quoi qu'il en soit, après quelques démarches infructueuses ; elle renonça, pour ainsi dire, à tout son passé… Elle eût bien voulu retrouver Dumont ; mais celui-ci, à la suite de son vol et du suicide de M. Houlot, avait complètement disparu. Suzanne la Folle jeta alors le dernier lambeau de pudeur qu'elle avait pu garder jusque-là. Elle se livra aux plus grandes excentricités, fut un moment la reine des bals publics et devint en un mot la courtisane la plus à la mode de Paris. Suzanne n'aimait personne, elle aimait l'amour. Sa vie n'était qu'un enchaînement de folies, d'excès de tout genre. L'ivrognerie fut son péché mignon, ce n'était plus une femme, c'était le vice fait femme !

Telle était Suzanne la Folle, lorsque le vicomte de Chatenay lui fit faire la connaissance de Titi.

Laissons maintenant la parole à Suzanne.

III

Le fils de Suzanne la Folle.

– Voilà ce que j'ai été, monsieur le vicomte, ajouta Suzanne en regardant M. de Chatenay qui l'écoutait en silence, après lui avoir dit à peu près ce qui précède.

– Continuez, madame, quelles sont vos intentions… ?

– Je vais vous les dire… Mais, hélas ! daignerez-vous me croire ? Depuis la soirée d'hier, depuis une sorte de vision que j'eus à l'Opéra, il s'est opéré en moi un changement singulier ! J'étais, comme vous le savez, aux secondes loges, et en face de moi je voyais une autre loge, au même rang, qui me rappela bien des émotions passées. C'était là que M. Moronval me menait souvent dans les commencements de mon mariage et, après tant d'années, le souvenir d'un temps qui n'est plus a soudainement envahi ma pensée. Il y avait là une honnête famille et je fermai les yeux, me laissant aller à une rêverie qui n'était pas sans charme pour moi, car je n'ai presque jamais le temps de penser. Je me voyais, à mon tour, honnête épouse et heureuse mère ! Que cette femme doit être fière entre son mari et son fils ! Il me semblait que, pour quelques instants, je devenais elle… et tout un roman bourgeois et naïf se déroula dans ma tête. J'étais dans mon ménage, occupée de l'administration de ma maison. Je grondais ma cuisinière ; elle avait brûlé un poulet qui devait me valoir des compliments de mon mari… Soudain, un grand bruit se faisait à la porte… C'était mon fils qui revenait du collège et me sautait au cou, en disant : « Maman, embrasse-moi, je suis au banc d'honneur… je suis encore le premier en version ! » Qu'il était beau, dans ce rêve, mon fils ! – Il a quatorze ans maintenant ! – Puis, mon mari arrivait à son tour, et comme son fils, il me donnait un baiser sonore en s'écriant : « Je meurs de faim !… à la soupe ! à la soupe ! » Oh ! quels dîners à la Maison Dorée vaudront jamais ce repas de famille ! Mais ce n'est pas tout… mon rêve se continuait et me réservait une douce jouissance. Au départ, le père et le fils se

levaient, allaient à une armoire soigneusement fermée et en revenaient chargés de fleurs et de cadeaux, – c'était ma fête ! – Et ce fut alors seulement que je rouvris les yeux… En même temps, deux ruisseaux de larmes s'en échappèrent et je fus obligée d'attribuer à la musique l'impression étrange que je venais d'éprouver. Jamais je n'ai été si heureuse que pendant cette heure de quasi-hallucination. Il y avait bien des années que je n'avais pleuré de bonnes larmes. Je me sentais soulagée. Mais, peu à peu, à la contemplation intérieure qui m'avait presque laissée en extase, succéda comme un abattement général. La réaction se produisait. En rouvrant les yeux, je vis la femme, la mère de famille dans sa loge et je me retrouvai, moi, couverte de diamants, à côté, pardonnez-moi l'expression ! à côté d'une fille perdue !… Une suffocation me coupa la respiration pendant une minute. Je me sentis seule, sans amis honorables, sans parents, sans famille, – vouée à l'infamie et à la solitude dans ma vieillesse. – Un sombre désespoir s'était emparé de moi. J'aurais été sur un pont ou à la fenêtre d'un cinquième étage que je n'eusse pas hésité une minute à me débarrasser de la vie honteuse que je mène… Pour la première fois, j'eus un remords sérieux. J'étouffais ; ma poitrine était trop étroite pour contenir la somme d'émotions jusqu'alors inconnues qui s'y succédaient. Mon cœur était gonflé et je le sentais qui pesait lourdement en moi et me forçait à me tenir courbée pour diminuer la douleur que ce poids me causait. J'aurais donné tout ce que je possède pour retrouver une de ces larmes délicieuses de tout à l'heure ! Mais je ne pus pleurer et fus plus d'un quart d'heure à me remettre de cette singulière crise.

J'arrivai donc à la Maison-Dorée d'assez triste humeur. – Lorsque vous parlâtes de l'enfant de Moronval, tout mon sang se figea dans mes veines. Je voulus lutter ! Une sotte vanité me criait : « Ne cède pas ! » et je bus plus encore que de coutume.

Je me réveillai baignée de sueur… D'horribles cauchemars avaient torturé mon sommeil agité et fiévreux. Mais, chose étrange ! toutes les fumées du vin avaient disparu… J'avais les idées aussi nettes que si j'eusse passé la meilleure nuit du monde. Mon corps seul était brisé… mais ma tête complètement saine, et je me mis à réfléchir profondément. Cette coïncidence bizarre du rêve fait à l'Opéra et de votre récit au souper de la Maison-Dorée me sembla une sorte d'avertissement mystérieux. N'était-il pas, en effet, surprenant qu'au bout de quatorze ans la pensée de mon fils m'eût occupée toute une soirée et qu'immédiatement après, j'eusse appris que cet enfant existait encore et que je pourrais le voir. Revoir mon fils ! – Embrasser mon enfant ! – J'étais comme une

folle à cette pensée, et je me plongeai dans une série de combinaisons, dont le but était de trouver un moyen de me rapprocher de mon enfant… Les aspirations de ma jeunesse m'assaillirent en foule… Je ne savais à quoi me résoudre et je me mis à genoux… je cherchais à me rappeler quelque prière… Mais cette prière dégénéra en une méditation salutaire, car toute ma vie m'apparut d'un seul coup. L'avenir se déroula lentement à mes yeux, et je ne sais quelles fraîches sensations descendirent tout à coup en moi. Il me semblait que la pensée de mon fils m'épurait par degrés, – mes idées prenaient un autre tour. Il me parut que je pourrais encore me réhabiliter, sinon aux yeux du monde, du moins à mes propres yeux. Et je suis venue vous trouver, monsieur le vicomte, pour vous demander de me dire où se trouve mon fils.

– Vos intentions, quelles sont-elles ? reprit le vicomte en détournant la question.

– Elles sont bien simples, monsieur. J'ai fait hier mon dernier souper, j'ai quitté l'hôtel que m'avait donné M. de Libstein pour n'y jamais rentrer, et je désire me retirer dans une petite ville de province pour m'y occuper exclusivement de l'éducation de mon enfant.

– Madame, voilà certes de belles et bonnes résolutions. Mais qui me répondra de l'avenir ?

– Oh ! soyez tranquille : mon âme maintenant n'aspire qu'au repos. J'ai bientôt trente-cinq ans, et la vie n'a plus rien à m'apprendre. Ne me refusez pas, monsieur. Je ne veux vous faire aucun serment, mais regardez-moi bien en face et dites si vous retrouvez une seule trace de Suzanne la Folle ! Le passé est mort, bien mort ! J'irai avec mon trésor m'ensevelir dans quelque ville obscure, où le nom de Moronval, s'il est connu, ne le sera que par ses œuvres et non par les malheurs dont j'ai été la cause. Nous vivrons ignorés, heureux peut-être ! Où est mon fils, monsieur. – Où est-il ? je vous le demande à genoux !

– Relevez-vous, madame… J'aime à vous croire… votre voix me touche… je crois que vous êtes sincère. Voici l'adresse de votre fils. – Adieu madame, et souvenez-vous que « je serai toujours prêt à rendre service à madame Moronval. »

Et, après l'avoir saluée profondément, le vicomte la reconduisit jusqu'à la porte. Suzanne sauta dans sa voiture et dit au cocher : « Tout droit, au pas, je sonnerai ! » Elle baissa les stores, et dépliant le billet que lui avait remis le vicomte, elle lut ces mots :

Charles Moronval,

Interne au Collège de Dôle (Jura).

Une lettre pour le proviseur du collège était jointe à cette adresse ; comme elle n'était pas cachetée, Suzanne put en prendre connaissance. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le proviseur,

« La personne qui vous remettra ce billet est madame Moronval, la mère de notre petit Charles. Des circonstances particulières avaient éloigné cette dame de son pays… Elle a pu revenir enfin en France, et son premier soin a été de me demander des nouvelles de son fils.

« Je vous prie, monsieur le proviseur, de vouloir bien accueillir favorablement madame Moronval et de ne lui adresser aucune question : de nombreux malheurs ont attristé son existence, et il est important de ménager sa nature fort impressionnable. Il est bien entendu que l'arrivée de la mère de Charles ne change en rien notre programme et que je continuerai à tenir les engagements que j'ai pris avec vous.

« Préparez donc, je vous prie, le jeune Moronval à voir sa mère, et embrassez-le de la part de son vieil ami qui vous serre affectueusement les deux mains.

« Votre tout dévoué

« Vicomte de Chatenay. »

– Au chemin de fer de Lyon ! cria Suzanne à son cocher.

IV

Les deux condisciples.

Rien n'était changé à Limoges. – Le départ de mademoiselle Houlot avait bien quelque peu surpris les habitués de la maison Daguet, mais les Daguet s'étaient renfermés dans un silence absolu, laissant le public tirer toutes les conclusions qu'il voudrait de cette fuite inopinée. Quand on l'interrogeait à ce sujet, madame Daguet poussait un profond soupir, levait les yeux au ciel et se contentait de dire :

– Je suis un puits… Je suis une tombe !

Jules en avait été quitte pour une neuvaine, de compte à demi avec sa mère. Celle-ci en était arrivée à croire à la parfaite innocence de son fils : c'était Satan qui avait tout mené, et mademoiselle Houlot était peut-être, dans l'esprit de la bigote, un peu plus coupable que Jules. Mademoiselle Houlot devait avoir ensorcelé son petit saint ! Voilà comme les mères écrivent l'histoire.

Mademoiselle Duchêne avait repris tout son empire et elle s'apercevait que Jules la regardait avec plus d'attention. Le jeune Daguet était devenu presque galant.

Claire pleurait l'absence de sa bonne amie, et accusait tout bas son *grand* méchant frère d'être la cause de sa disparition. La chaste enfant n'avait rien compris à la scène nocturne que nous avons esquissée dans le volume précédent ; mais elle sentait que son frère devait avoir fait quelque chose de mal qu'elle ne s'expliquait pas. Elle devinait instinctivement que Jules avait été pour beaucoup dans le départ de mademoiselle Houlot.

Gabriel continuait à sermonner Roger, qui songeait toujours à se faire comédien. La troupe Josset était partie et, avec elle, la jeune ingénuité. Mais les deux amoureux s'écrivaient toutes les semaines et se promettaient une fidélité à toute épreuve. Enfin Roger se résolut à mettre à exécution le grand projet qu'il méditait

depuis longtemps. Il avait économisé sou par sou, – car son père le tenait serré, – une centaine de francs. C'était bien peu, mais Gabriel se trouvait là ! En un mois ce dernier fut à même de *prêter* cinq cents francs à Roger. – Ce n'était pas grand-chose pour ce que voulait faire Roger : c'était beaucoup pour un garçon qui manquait d'argent d'un bout de l'année à l'autre.

Roger avait résolu de tenter la fortune à Paris. Son ami et son condisciple, Napoléon Sainte-Hélène, lui offrait la moitié de son lit ! Tout en le blâmant vertement, Gabriel ne se mit pas moins en quatre pour lui faciliter les moyens d'accomplir son *ignoble boulette !* – C'était le mot choisi par Gabriel.

– Va… va où le diable t'emporte ! – Comédien, cabotin, homme de sac et de corde ! – Ne compte jamais sur moi eu quoi que ce soit… – Misérable ! Tu vas t'avilir pour un gain douteux, et faire le saltimbanque devant un tas d'imbéciles ! Quand même tu aurais un grand talent, est-ce qu'ils comprendront jamais rien de ce que tu voudras leur faire admirer ou sentir ? Enfant ! Tu te crois artiste et tu n'es qu'une bête !

– Oh ! murmura Roger, en froissant dans sa poche le billet de 500 francs que lui avait remis Gabriel !

– Oh ! oh !… Vois-tu l'entraînement ? Tu n'es même plus Français… Tu as des exclamations de clown !

– Ah çà ! à la fin, tu m'ennuies, toi ! Et tes discussions à n'en plus finir me lassent.

– Elles sont finies, monsieur !

– Comment l'entendez-vous ?

– Tu es pire qu'un saltimbanque… tu es…

– Monsieur !… de telles paroles…

– Tu pars à cinq heures… Il en est trois… Viens prendre une chope !

– Oui… mais sois poli… ou sans cela…

– Quoi ?

– Je te flanque au nez tes cinq cents francs et je ne pars pas.

– Tu continues à être stupide ! – Garçon !… Une bouteille de bière et une de limonade gazeuse ! – Tu sais que je t'aime de tout mon cœur… et tu me dis des choses qui nécessiteraient presque un duel entre gens qui se connaîtraient moins que nous.

– C'est que tu t'y prends mal pour m'admonester.

– Mais, triple crétin que tu es ! je ne puis te donner une plus

grande preuve de l'intérêt que je te porte, qu'en te disant ce que je te dis. – Quel âne Dieu m'a-t-il mis sous la patte ! – Mais, rebut de la société, si je n'avais pas pour toi une profonde amitié, est-ce que je m'occuperais de toi ? – Car tu abjures ta dignité d'homme, tu deviens un misérable bouche-trou… tu es destiné à faire la jubilation des peuples à raison de huit sous par tête !

– Enfin ! où veux-tu en venir ? Tu me prêtes une somme d'argent que je ne te rendrai probablement jamais… Cet argent doit m'aider à embrasser la carrière qui m'attire… et, au moment du départ, tu viens mettre les derniers bâtons de ta raillerie dans les premières roues du char de mon avenir !

– Ô Prud'homme, pends-toi ! Tu fais des phrases, donc tu n'es pas convaincu. Nous avons quelque temps encore devant nous… Laisse-moi te faire un peu de morale.

– Va, mon ami ! Je sais trop ce que je te dois…

– Tiens, Roger… voilà un de ces mots qui sentent le cabotin d'une lieue !

– Que veux-tu dire ?

– Ce que je pense et rien de plus. Tu t'achemines, les yeux fermés, vers une carrière que tu ne connais pas… je ne te donne pas de conseils, – suis ta volonté ! Le vieux Gabriel, car j'ai deux ans de plus que toi, et je ne l'oublierai jamais, – le vieux Gabriel sera toujours prêt à t'ouvrir sa bourse et son cœur. Mais tu t'engages dans une voie funeste. Sais-tu bien ce que c'est que le théâtre ?

– Mieux que toi, pauvre ami ! J'ai joué la comédie, et sur un théâtre payant encore !

– Le prix déposé à la porte ne fait rien à l'affaire. Le comédien, – l'artiste ! comme vous l'appelez assez mal à propos, je crois… car, tu as pu voir ici même, dans notre chère ville de Limoges, qu'il n'y a pas un seul décrotteur sur la sellette duquel ne soit écrit ce mot : artiste ! artiste n° 12… artiste n° 20… etc. Les numéros changent ; le qualificatif ne change jamais… ni les décrotteurs non plus !

– Le comédien dépend complètement de son public. Il faut qu'à telle heure il soit prêt à rire ou à pleurer. – Est-il toujours préparé à ce genre d'exercice ? non ! Il faut donc qu'il se mente à lui-même ; qu'il invente quelque charge, s'il joue des rôles grotesques… quelques gestes solennels, s'il donne dans le sérieux. – Mais tout cela, c'est du métier, de la convention, de l'habitude : ce n'est pas de l'art ! Le musicien, lui – Écoute-moi et ne ronge pas

le verre de cette chope qui ne t'a rien fait… Le musicien a le temps de préparer ses effets. Il peut travailler chez lui… *tout seul !* Il peut rendre avec talent la pensée d'un grand maître, lorsqu'il s'est donné le temps de le comprendre. Le peintre a, de même, la faculté de copier à loisir, de créer s'il le veut… MAIS, en y mettant un temps illimité… des œuvres pittoresques et charmantes. – Le poète ne livre ses rimes que lorsqu'il les croit sans défaut ! Mais le comédien ! – le comédien qui, comme toi, va probablement chercher le pain de chaque jour dans des troupes d'arrondissement, – le comédien qui sera obligé d'apprendre un rôle de huit cents lignes pour le dimanche et un autre de même taille pour le jeudi… le comédien qui, le cerveau en ébullition, entrera en scène sans être certain ni de sa mémoire, ni de ses effets, ce comédien-là peut-il appeler cette gymnastique de l'art ou lui donner un nom approchant ? Non, mille fois non ! je ne connais pas beaucoup vos ficelles de théâtres, je n'aime pas la comédie et n'y vais que par hasard, mais ces messieurs du théâtre m'inspirent personnellement peu de sympathie…

– Et pourquoi ?

– Je ne saurais trop te le dire… Certes, je ne prétends pas accuser ces pauvres gens et en faire des forbans ou des corsaires, mais généralement ils sont habitués depuis l'enfance à courir d'un pays à l'autre… Ils n'ont ni foyer certain, ni domicile stable… et par conséquent ils apportent une telle légèreté dans leurs relations qu'ils surprennent les provinciaux et les indisposent contre eux dès le premier abord.

– Mais, une fois à Paris… je prétends bien ne le quitter jamais. Tu attaques les comédiens… laisse-moi les défendre un peu.

– Va, pauvre ami… Tu me toucheras peut-être ; mais tu ne me convaincras pas.

– Voyons, Gabriel, soyons sérieux… je laisse tes décrotteurs de côté et j'emploierai quand même le mot *artiste* qui est le seul qui puisse rendre ma pensée. Tu le prends toi, dans le sens limousin : artiste ou ouvrier, c'est tout un ! Mais pour moi, il y a une grande différence entre l'*ouvrier* et l'*artiste*. Certes tu n'as pas la prétention de me soutenir que Raphaël, Rubens, Michel-Ange, Murillo, Holbein, Phidias et Praxitèle étaient des ouvriers ; non, mon ami ; ces grands peintres, ces grands sculpteurs étaient des hommes d'imagination : – Vois les poètes ! Homère, Dante, Horace, Virgile, Catulle, Hugo, Lamartine, Musset, Ponsard et Béranger ; – les auteurs, Eschyle, Plaute, Térence, Shakespeare, Corneille, Molière, Schiller, Gœthe, Alfieri Goldoni, Calderon, Cervantès, Lesage ; –

les moralistes, les savants… sont-ce des ouvriers ? Non ! ce sont des artistes… rien que des artistes !

– Je t'accorde cela pour la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture, la science, la poésie… enfin pour tout ce qui révèle un génie d'invention. Mais, vous autres comédiens, – vous n'inventez rien… vous êtes des machines, des interprètes… obligés de rendre avec plus ou moins de justesse les sentiments et les idées des autres !… Rien n'est à vous dans cette partie de l'art. Vous êtes le pinceau, le marbre, la toile, le piano, le trombone… en un mot l'*instrument*, et non le créateur… vous êtes des ouvriers, – rien de plus !

– Je t'attendais là… et je vais te répondre, si tu as encore cinq minutes de patience à me donner.

– Je te donnerai toutes les minutes que tu voudras ; mais il faut faire revenir de la bière. Les deux amis ayant de nouveau rempli leurs chopes de ce mélange de bière et de limonade consacré à Limoges… s'étendirent sur les divans, allumèrent de nouvelles pipes, et Roger commença ainsi :

V

L’art dramatique.

Tout est imitation dans les arts et j’oserais même dire : tout est copie ! Je vais les prendre corps à corps et essayer de le prouver que ce que tu appelles l’*invention* n’est qu’un reflet plus ou moins réussi d’une imitation quelconque. Je commencerai par le premier : l’architecture. Je ne sais pas le nom de tous les ordres et m’occupe aussi peu du dorique que du corinthien. Je parle en général et ne veux pas faire de pédantisme. Toutes les modifications apportées dans cet art sont imprimées depuis longtemps, et une séance à la bibliothèque, une heure d’encyclopédie, rendent le premier imbécile venu d’une force écrasante dans l’emploi des mots techniques. Ce n’est donc pas de cela qu’il s’agit : je n’ai pas envie de bâtir une pyramide à Pharaon ou un temple à Minerve. L’architecture est une imitation de la nature. On n’a pas inventé le centre de gravité, la perspective, ni même la forme. Si les premiers temples ont tous des colonnes rondes, c’est que les Chinois, les Indiens, Salomon aussi, avaient construit les leurs avec des cèdres taillés par madame Nature. La clé de voûte, cette magnifique preuve de l’esprit d’imitation, a été volée à l’éboulement de quelque édifice. Le premier individu qui a vu un arbre renversé sur un torrent a eu l’idée du pont, etc., etc. Passons, si tu veux, à la sculpture. Ah ! voilà où tu vas t’écrier que l’invention est tout. C’est une erreur ! Pour être un bon sculpteur, il faut commencer par apprendre à dessiner ; pour cela que fait-on ? on copie la nature. Il en est de même pour la peinture. Entre dans n’importe quel atelier, qu’y verras-tu ? Ça et là, des jambes, des bras, des torses antiques ou des modèles vivants. Le sculpteur, le peintre cherchent une expression et copient l’un des sentiments naturels à l’humanité. La colère, la haine, l’amour, l’avarice, – tout cela a une physionomie de convention. L’exécution est tout, l’invention n’est rien. Un peintre et un sculpteur consciencieux ne manquent pas d’étudier à fond l’anatomie. Il faut toujours qu’ils mettent des bras, des jambes, des têtes à leurs idées plus ou moins

saugrenues. Un muscle est toujours à la place que la nature lui a désignée. Il n'y a pas un peintre qui ait inventé quoi que ce soit. Ah ! je te vois venir : l'hermaphrodite, n'est-ce pas ? Il a existé, j'en suis sûr, et, en tout cas, ce n'est qu'un monstre et l'art ne doit point consister à créer des monstres. – La tour de Pise ? Il y a bien quelque chose là qui surprend, mais qui surprend d'une façon désagréable. Du reste, personne ne peut dire si la nature, par une secousse imprévue, n'a pas opéré ce singulier phénomène. Donc sculpteurs ou peintres ne sont que de modestes copistes du grand chef-d'œuvre humain et ils sont presque toujours au-dessous de leur mission. Regarde ces teintes étranges que le soleil jette sur la forêt ! Quel peintre pourra fondre ces tons si harmonieux dans leur désordre sur sa petite palette ? – Aucun. – Le premier musicien a écouté attentivement le chant d'un rossignol ; il a soufflé par hasard dans un roseau, et il en est sorti un son ! La musique était trouvée. Un autre roseau plus court ou plus long que le premier donnait un son différent, voilà le chalumeau, voilà la flûte ! Une corde tendue résonne. On la raccourcit plus ou moins et voilà l'octave, la quinte, enfin toute la gamme. Pour soutenir leurs voix, les orateurs se faisaient accompagner par la flûte. Ils parlaient d'abord en vers, et, comme il faut respirer, ils inventèrent le mètre. La flûte suivit le mouvement et voilà la mesure. Cela une fois découvert, on s'est mis à chercher des mélodies et à trouver des règles pour mettre un frein à l'imagination forcenée des compositeurs. On a inventé l'harmonie. Oh ! oui, celle-là on l'a inventée ! Mais c'est bien la plus sotte invention de la terre ! Écoute le grillon, la fauvette ; le vent dans les arbres, le murmure du ruisseau sur les cailloux. Chaque animal a son cri, son chant, sa voix, et je t'assure qu'ils se moquent bien des lois de MM. Rodolphe, Cherubini, Choron et autres inventeurs de solfège. Il n'y a que les grandes voix de la nature qui chantent juste. Tout le reste, toute votre petite musique à quatre parties, n'est que la mauvaise et impuissante contrefaçon des mélodies sublimes du monde éternel. On arrive à un assemblage de sons qui chatouille l'oreille : mais sur bien des motifs, l'esprit reste muet. Il entend et ne comprend pas. Ce sont les nerfs qui agissent, ce n'est pas le cœur. – Si tu comprends quelque chose, c'est que l'œuvre est artistique, c'est-à-dire imitée. Dans une barcarolle, tu entendras la cadence des rames ; dans une pastorale, le chant des bergers, la pluie sur les arbres et le bêlement des troupeaux. Vois le célèbre ranz des vaches de Fribourg, – le vrai, – celui que le gouvernement suisse avait défendu de jouer dans les régiments, parce qu'il amenait de nombreuses désertions dans l'armée ! Les braves Helvétiens, en entendant cet air qui rappelle si bien la grande voix

et le murmure monotone des hautes montagnes, devenaient fous. La nostalgie s'emparait d'eux et ils s'enfuyaient comme des biches effarouchées. – C'est là encore une sublime imitation. En littérature, mon raisonnement acquiert une force encore plus grande. Tout est imitation, mémoire dans cette partie de l'art. La première littérature fut la tradition. On se transmit de race en race l'histoire du moment. Les hommes ne peuvent naturellement parler que de ce qu'ils ont vu ou de ce qu'on leur a appris. Les idées sont toujours produites par l'action de la mémoire. Tu vas sans doute me parler des rêveurs, des philosophes : de ces grands moralistes qui ont cherché la perfection ou du moins l'amélioration pour notre pauvre terre si mal bâtie et si mal organisée. Mais ceux-là n'ont rien inventé non plus. Ils ont comparé, voilà tout. Or, la comparaison n'est pas une invention. Les hommes d'imagination se sont plu à présenter au lecteur des types de fantaisie qui sont le contrepied de ce qui leur déplaisait ou les offusquait. Ils étaient si fatigués de voir à côté d'eux tant d'ambitieux, d'avares, de voleurs, de traîtres, de lâches et de méchants, qu'ils ont fini par écrire des romans, par faire des comédies, dans lesquelles ils s'amusent à placer des personnages tout différents. Ne pouvant rencontrer autour d'eux que des égoïstes, des sots et des méchants, ils ont fait un monde à l'envers et ont mis ce monde dans leur bibliothèque. Quand ils s'ennuient par trop de la vie réelle, ils vont faire un tour chez leur peuple imaginaire et se reposent l'esprit et le cœur parmi les braves, les bons, les loyaux, les francs personnages de leur république écrite. – Comparaison, imitation !

Le comédien ne fait ni plus, ni moins ! J'oserai même dire que l'initiative est peut-être plus vigoureuse dans l'art dramatique que dans tous les autres arts. Peintres et sculpteurs copient ce qu'ils ont vu, tandis que nous représentons des types que nous ne connaissons pas. – Nous inventons presque, parce que nous donnons la vie à ces créations fantastiques qui naissent dans le cerveau des poètes. Certes l'auteur est pour beaucoup dans un drame ou dans une comédie, mais nous sommes bien plus que lui ! As-tu quelquefois essayé de lire une tragédie classique ? Non ! Je ne t'en blâme pas… mais moi, par état, j'en ai lu beaucoup, hélas ! Elles sont, la plupart du temps, d'une digestion laborieuse ! On pose le livre à chaque instant… C'est comme un devoir que l'on remplit. On veut aller jusqu'au bout : mais on a des défaillances tout le long de la route. C'est qu'il manque la vie à tous ces bonshommes, dont les noms grecs ou romains se succèdent sans interruption… Mais je laisse mon Racine et mon Corneille, ou mon Guimond de Latouche, ou même mon Voltaire, et je prends un

parterre aux Français ou à l'Odéon. Tout change pour moi. Ce qui m'ennuyait me transporte. Je pleure où je bâillais, et je grimpe sur mon banc pour rappeler Rachel ou Ligier… tandis qu'après avoir péniblement achevé, chez moi, la lecture des Horace ou de Zaïre, je m'étais lourdement endormi ! Dans le drame c'est encore plus évident. Ils sont, la plupart du temps, illisibles nos drames ! Ce style boursouflé, ridicule, super-coquentieux vous fait jeter la brochure à la deuxième page, et Frederick Lemaître, Laferrière, Paulin Ménier, Fargueil, Fechter, Mme Laurent, vous donnent le frisson… Nous pâlissons avec eux, nous aimons et nous souffrons avec eux. J'ai vu Rouvière dans Hamlet et ce singulier comédien, qui tient à la fois du chat, du serpent, du diable et du clown, m'a rendu malade, presque fou ! – Il en est de même pour le comique. Molière, le plus grand de tous, est délicieux à lire. *Le Bourgeois gentilhomme* par exemple, est amusant au possible… mais tu ris doucement dans ton fauteuil, tandis que l'éclat de rire d'Augustine Brohan te fait éclater à ton tour.

Pourquoi cette différence ? Le comédien a donc quelque chose qui lui est propre ! Il est donc artiste, lui aussi et aussi artiste que qui que ce soit ! N'est-ce pas un talent immense que celui d'un homme qui, avec des armes souvent émoussées et rouillées, renverse des bataillons ; – qui seul, par sa physionomie, par ses gestes, sait, à l'aide de quelques phrases de convention et d'idées usées, rebattues, faire courir le fluide électrique de sa passion dans le cœur de deux ou trois mille personnes ? Est-ce qu'il n'invente pas quelque chose ? N'est-il pas aussi digne de sympathie et d'admiration que les autres artistes, celui qui t'a fait pleurer de douces larmes ou rempli d'une bonne et franche gaieté pendant deux ou trois heures ? Ne lui dois-tu pas autant de reconnaissance qu'au peintre qui te montre une jolie tête, qu'au sculpteur qui te découvre une jambe fine et qu'au poète qui te caresse le cœur en gazouillant ? Si fait ! il y a un sot préjugé contre les comédiens ! Ce préjugé tombera comme tous les préjugés. Il y eu a quelques-uns dont la vie n'est pas très-régulière, c'est possible… mais on a fait de singulières suppositions sur Shakespeare, sur Molière, sur bien des rois, des empereurs, des peintres, des musiciens, des prêtres et des auteurs ! Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il y a toujours des exceptions… Toutes les professions sont honorables, tous les arts sont dignes d'estime ! Pendons les coquins, mais honorons les justes dans quelque classe de la société qu'ils se trouvent ! Maintenant j'ai fini mon speech, je te remercie de ne l'être pas endormi. Es-tu converti ?

– Mon cher garçon, lui répondit. Gabriel., tu parles bien, et

surtout tu parles longtemps…

– Mais enfin, je t'ai prouvé…

– Tu m'as prouvé que tu avais une idée fixe, que tu la défends du mieux que tu peux, et que, puisque tu aimes la profession de comédien à ce point-là, il faut te laisser agir à la fantaisie.

– Mais au moins, avoue…

– Je n'ai rien à avouer… Je veux bien rester neutre… ne m'en demande pas davantage. Tu vois d'une façon, moi d'une autre… Voilà tout.

– Mais l'art !

– Oh ! voilà le grand mot : l'art !… Mais les quinquets, les pompiers, les vieilles affiches, les figurants, les loges en commun, le rouge, le blanc, les perruques, le verni, la gomme et les directeurs…, est-ce de l'art cela ?

– Ah ! si tu veux faire de l'art sans instruments !

Les deux amis étaient arrivés au chemin de fer ; là ils oublièrent leur querelle et s'étreignirent avec affection.

– Écris-moi ! dit Gabriel.

– Sois tranquille… Adieu, adieu !

Le train est déjà loin… Gabriel mâche son cigare en murmurant :

– Que le diable emporte la comédie !

Et il rentre en ville, triste et soucieux.

VI

Adieux à Limoges.

M. et madame Daguet menaient toujours le même train de vie. Le premier continuait à tisonner, bonheur des gens de province ; – ne pouvant plus taquiner personne, il s'escrimait avec ses pincettes sur son éternel feu de poussier de charbon et lançait des quolibets aux principaux personnages de la ville, quolibets perdus et qui ne tombaient plus que dans l'oreille du vieil Hilarion, de madame Daguet et de madame Galozeau, leur digne cuisinière. Il rabâchait, grommelait et tisonnait en répétant de temps en temps ce vers du père du Cerceau :

Heureux qui près du feu peut avoir des pincettes !

Madame Daguet riait peu… Jules n'apparaissait à la maison qu'aux heures des repas. La mère Galozeau épluchait des châtaignes et Hilarion écoutait les boutades du vieux rentier en prenant sa prise :

De temps à autre, il murmurait :

– Moi je ne vois qu'une chose !

Voilà tout !

Quant à Jules, il ne quittait presque plus la Mexicaine… Plus bossu et plus malsain que jamais, il faisait une cour assidue à mademoiselle Duchêne qui ne s'en plaignait pas, au contraire ! Cet homme à lunettes vertes était l'avenir pour elle !

Que ne peut une jolie femme, quand elle le veut résolument ? Or mademoiselle Duchêne voulait ! Jules, aguerri par son épouvantable tentative chez mademoiselle Houlot, se regardait presque comme un héros de roman.

Il hasarda d'abord quelques regards par dessus ses lunettes vertes, et la Mexicaine s'efforça de rougir. Il poussa la témérité jusqu'à venir un soir, à près de minuit, sous les fenêtres de la jeune fille, armé de son violon et d'une chanterelle de rechange. Pendant

une heure il exécuta les morceaux qu'il jugeait les plus propres à bien disposer en sa faveur. Sa voix se mêla même à cette sérénade improvisée, et l'écho répéta doucement le fameux air des fraises qu'il roucoulait assez prétentieusement.

« Ah ! qu'il fait donc bon cueillir la fraise ! »

Bien que cet air d'un opéra comique nouveau rappelle un peu trop librement le vieux refrain de :

Mari'tremp'ton pain, etc.

la sérénade produisit un bon effet.

Mademoiselle Duchêne se leva et ouvrit la fenêtre. Elle laissa tomber dans la rue une touffe de roses. Bientôt son piano répondit amoureusement au stradivarius du bossu. Elle lui ripostait par des variations gracieuses sur l'éternel et charmant *ah : vous dirai-je maman !* Jules répliqua par l'air ravissant de Mozart :

Voi che sapete
Che cosa è amor
Donne vedete
S'io l'ho nel cor.

Une heure du matin sonnait à Saint-Martial, comme ils achevaient le duo de la *Favorite*. Le jeune Daguet rentra à moitié ivre d'amour. Son violon et le sommeil des voisins de la rue du Clocher portèrent la peine de sa folle joie. Il ne pouvait dormir et passa le reste de la nuit à exécuter des traits inconnus à tous les Paganini, à tous les Sivori, à tous les illustres Léotard de l'archet. Le jour commençait à poindre lorsqu'il se mit au lit : comme il posait son violon dans sa boîte, la chanterelle se rompit soudain et manqua casser le verre de ses lunettes. La malheureuse corde avait trop souffert : elle en mourut !

– Ah ! si la Vienne arrosait Babylone, murmura un peintre bohème voisin de Jules… que je serais heureux !

– Pourquoi cela ? – lui demanda son rapin, qui couchait sur des cartons à dessins en attendant les prix de Rome.

– Petite bête ! Tu ne sais donc pas que la musique était défendue dans ce pays là.

– Monsieur Raphaël, je l'ignorais.

– Tu n'as donc pas lu les psaumes !

– Jamais, monsieur.

– On le voit bien… Sache donc que les juifs qui avaient la manie de jouer de la harpe, – manie étrange dont David, l'auteur des psaumes susdit, lui avait donné le premier exemple… où en

étais-je ?

– Maître, vous en êtes à David, *Saül vot'-respect* !

– Pas d'à peu près ou je te retire mon amitié et le carton de Raphaël !

– Maître, je me tais… je serai muet comme une carpe !

– Carpe ! Harpe ! j'y suis… Or donc les juifs qui avaient plus d'une corde à leur arc !…

– Harpe !

– Je t'y reprends…

– Maître, j'ai eu tort… continuez, la question est tendue sur l'arc !

– Misérable enfant du bitume, tais-toi ! Les juifs durent se priver du plaisir de jouer le sire de Framboisy devant l'arche, pendant leur captivité… à preuve ce verset harmonieux : *« Super flumina Babylonis, suspendimus organa nostra. »*

– Amen, dit le rapin…

Un ronflement sonore lui répondit.

– C'est égal, dit l'apprenti Murillo, leur arche n'était par l'*Arche de Triomphe !*

Et il s'endormit profondément sur un amas de natures mortes.

À cinq heures du matin, le coq lança ses notes les plus aiguës sans qu'un seul des habitants de la maison Daguet y prît garde… Ils ne se réveillèrent qu'à dix heures… Ce qui prouve que la musique a toujours son genre d'utilité.

De tout cela il résulta que M. Jules Daguet, muni de l'autorisation paternelle, cravaté de blanc et rasé de près, se présenta officiellement chez les dames Duchêne. Il est inutile de dire qu'il fut accepté d'emblée. La Mexicaine avait décidément gagné son procès ! Elle était madame Daguet ! – Pauvres femmes ! – Que l'argent coûte cher.

Gabriel ne parut pas au mariage de Jules. Il connaissait l'attentat dont celui-ci s'était rendu coupable, et, depuis ce jour, il n'avait pas remis les pieds chez les Daguet. Mais cette aventure lui avait inspiré, en même temps qu'un mépris profond pour Jules, une sympathie extrême pour la jeune Houlot.

Comme il accomplissait promptement ce qu'il avait résolu, dès

le lendemain du départ de Roger, il pria ses parents de lui accorder quelques minutes et leur parla ainsi :

– Mes chers parents, vous avez toujours été excellents pour moi, et jusqu'à présent je n'ai fait que des sottises. J'ai à peu près trois mille francs de dettes.

– Malheureux enfant ! dit la mère…

– Infâme gredin ! hurla M. Dugaul.

– Vous avez parfaitement raison, tous les deux. – Je suis un malheureux et un infâme gredin… Ça ne peut pas durer comme ça !

– Je le crois bien !

– Et moi aussi, répéta Gabriel. Vous savez, du reste, que je n'entrerai jamais dans aucune école, attendu que je ne sais rien et que je suis parfaitement résolu à ne rien apprendre. J'ai cependant un but à remplir. Je voudrais m'occuper du commerce de mon père… Je connais les chevaux et je pourrai lui être utile.

– Certainement… mais tu n'es jamais là.

– Voilà justement où je voulais en venir. Je ne suis jamais là, parce que je suis un dissipé et un vaurien. Mais supposons que j'aie, ici, près de vous… quelque chose que je préfère à tout, et à quoi je sois prêt à sacrifier mes folies. – Me donneriez-vous cette chose ?

– Mais qu'est-ce que tu nous chantes ? Certainement je donnerais beaucoup pour te voir devenir enfin raisonnable… Mais encore faut-il savoir de quoi il s'agit.

– Eh bien, mon père, c'est une femme !

– Ah ! mon Dieu ! s'écrie la mère, il est complètement fou !

– Non, mais je le deviendrai si vous me refusez ce que je vous demande. Et alors, avec une verve entraînante, il traça un portrait enthousiaste de mademoiselle Houlot… Il vanta sa beauté, sa modestie, ses qualités. Il raconta les malheurs de sa famille et son amour filial. Il fut touchant parce qu'il était sincère, et il remporta une victoire complète, – Trois jours après – il partait pour Paris.

VII

Paris !

Je ne sais si tout le monde pense comme moi ; – mais j'ai toujours éprouvé une grande émotion en revoyant Paris. En chemin de fer, malgré la rapidité de la locomotion, on s'ennuie, on s'impatiente : il semble qu'on n'arrivera jamais ! Je viens de Limoges ; ce n'est pas très loin et je ne puis m'empêcher de maudire la distance. À Vierzon, je n'ai pas faim, – à Orléans, je n'ai plus la force de descendre de wagon, et quand cet habit vert et cette casquette, sous lesquels, – comme dit Arnal, – on croit reconnaître un employé, font entendre ces mots sonores : PARIS ! PARIS ! – oh ! alors, tous mes appétits reviennent : je bondis au SOLEIL LEVANT, et je dévore cette bonne cuisine parisienne, dont les provinciaux n'auront jamais le secret. Puis, me jetant dans une voiture de place, mon premier cri est toujours : – Cocher, par les boulevards, tout droit… je vous arrêterai !

Le cocher de Paris est intelligent, malgré la fameuse grève de cette année ! Ce fut une chose assez curieuse du reste, que cette suspension dans le service des voitures… Les cochers refusant de *travailler*, ce furent les Parisiens qui se trouvèrent *mis à pied !* Un savant statisticien a calculé que la coalition des cochers de fiacre avait fait faire 50,000 francs d'économie par jour aux Parisiens ; – de plus il met, comme grand avantage en ligne de compte, l'exercice forcé imposé à une foule de gens obèses qui n'ont pu que gagner à cette fantaisie des automédons… Ajoutez encore l'absence de discussions si fréquentes avec ces intéressants citoyens et vous aurez une idée des bienfaits répandus par la grève dans la bonne ville de Paris. – Économie d'argent, exercice salutaire ! – Oh ! trop heureux Parisiens… *O fortunatos nimium ! sua si bona norint…* les gais voisins de Fontenay-aux-Roses ! Heureusement l'horizon politique des chars numérotés n'est pas encore obscurci à mon arrivée. Si je *roule* sur un volcan, je ne m'en doute pas le moins du monde et je mange la poussière du

macadam avec volupté. Le bitume qui bout dans sa grande marmite à roulettes me semble une marmelade de roses. L'omnibus avec son impériale à trois sous me produit une sensation indéfinissable. L'omnibus parisien est une spécialité. Il y a des omnibus à Lyon, à Rouen, à Turin, à Florence, à Constantinople… Il y en a partout ; mais aucune de ces machines ne peut passer sérieusement pour un véritable omnibus. Il n'y a qu'à Paris que l'on rencontre ce *monstre* dans toute sa hideuse beauté. L'omnibus est la baleine du macadam ! Il y a bien sur les grandes roules quelques *Léviathans-mastodontes*… Mais ils ne sont nullement parisiens. – La chaise de poste est cosmopolite ainsi que le chemin de fer. – Mais l'OMNIBUS ! Il passe dans tout Paris et tout Paris y passe. On y est si mal placé en dedans, et, paraît-il, si horriblement perché en *dessus* ! Il n'y a vraiment qu'une grande ville comme Paris qui ait pu se donner le luxe d'un véhicule si laid et si incommode !

J'ai acheté le *Petit Moniteur*, cette feuille exceptionnelle, qui se vend *un so*u et qui est timbrée à *6 centimes* ! On ne voit ces choses-là qu'à Paris. – Calino prétend que le *Moniteur* se rattrape sur la quantité. – J'aime à le croire. Mais il y aurait une bonne spéculation à faire avec cet estimable journal et la voici : – Supposez un moment que je sois propriétaire d'un journal timbré à 5 centimes et vous devinez déjà ? – Non ! je vais vous aider… Je me rends au bureau du *Petit Moniteur*, et je demande *dix mille abonnements* ! Avez-vous saisi ? – Non, pas encore ! Je demande comme grâce particulière que mes dix mille numéros quotidiens me soient fournis *en blanc* ! Ah ! cette fois !… Non ? – Voici le dernier mot, on me livre *en blanc* dix mille numéros timbrés à 6 centimes. Je tire le numéro de *mon* journal sur ces feuilles blanches et je gagne dix mille centimes et le papier. C'est simple comme Auguste Lafontaine.

Mais me voici devant le café des Variétés. Je me suis laissé entraîner par mes réflexions, – et mon cocher à qui j'ai dit simplement : *Tout droit !* s'en va son petit bonhomme de chemin, sans plus s'inquiéter de moi que du grand Turc. – Je l'arrête, – il rétrograde… nous montons le faubourg Montmartre, et nous voici enfin dans ma bien-aimée rue Lamartine. – Adieu, cocher ! Je suis chez moi !

– Tiens ferme ! Il faut que je tape !

C'était Fanfan, lançant son cri de guerre habituel à Quoniam, admis à l'honneur de soutenir la barre de fer rouge sur laquelle

s'escrimait l'hercule.

Le brave garçon ruminait un plan dans sa tête.

Les idées sont longues à germer dans certains cerveaux, comme les graines sont longtemps à donner de la verdure dans certaines terres. Fanfan n'était pas sot… mais il était rude ! Ne fréquentant guère le monde, il n'avait pas l'habitude de développer facilement sa pensée. Terrain pierreux, quoique solide, le cerveau de Fanfan produisait de bonnes grosses idées, comme la terre siliceuse fournit de bonnes grosses pommes de terre. Mais les fleurs de la rhétorique lui faisaient complètement défaut. L'instruction, l'éducation lui manquaient. Il vivait un peu comme un ours, et cela nuisait au développement de ses facultés. Or, ce jour-là, il avait pris une grande résolution, et ne savait trop comment faire pour entamer avec M. Baldy un sujet assez épineux, – M. Baldy venait d'entrer et le « tiens-ferme ! il faut que je tape ! » cité plus haut, était une sorte d'encouragement qu'il se donnait à lui-même. Il murmurait tout bas des phrases décousues qui ne dépassaient pas ses dents.

– Au fait !… je suis bien bête… Après tout, ça n'est pas une vilenie que je veux faire. Un homme en vaut un autre… et j'en vaux bien deux. Mais pas de bêtise ! – Le fer est-il assez chaud ? Voilà l'histoire ! Tiens ferme !

– Ah çà ! dit le père Baldy, à qui en as-tu, Fanfan ? Tu rumines comme un âne qui mange du sainfoin.

Fanfan se redressa à ces mots. Le patron avait parlé le premier. Ce fut comme un coup d'éperon donné à un cheval fatigué du repos.

– Patron, dit-il tout d'une haleine, je voudrais vous parlera vous tout seul, en secret.

– Bah ! dit le forgeron.

– Oui, patron, et tout de suite, si ça vous est loisible. Pendant ce temps-là, Quoniam s'amusera à limer ce bout de fer que je viens de mettre au point.

Michel Baldy avait une confiance illimitée dans le forgeron. Il l'aimait et l'estimait. Fanfan n'était pas seulement pour lui un habile ouvrier, c'était mieux que cela… c'était un ami. Aussi n'hésita-t-il pas une minute à se rendre aux sollicitations du colosse.

– Mets ta veste, et viens prendre une chope, nous causerons !

Baldy n'était pas fier. Il se souvenait qu'il avait été pauvre et

n'en rougissait pas. Il aimait ses ouvriers et ses ouvriers l'aimaient. Fanfan était son Benjamin, et le pauvre garçon n'abusait pas de cette préférence. Toujours le premier au travail, il n'avait jamais donné lieu à un reproche. Il endossa vite sa veste et suivit son patron à la brasserie Montholon.

– Voyons, parle maintenant ! dit maître Baldy, quand ils furent installés devant un broc écumeux.

– Patron, j'ai reçu une lettre de Pierre ce matin…

– Ah ! fit Baldy. Comment va-t-il ?

– Figurez-vous que cet imbécile, à la dernière bousculade qu'ils ont eue là-bas… au lieu de faire son affaire comme tout le monde…

– Ah ! mon Dieu ! tu me fais frémir… Est-ce qu'il aurait manqué à son devoir, c'est impossible !

– Que vous êtes… pardon ! Tiens ferme ! lui, Pierre, manquer à son devoir ! Plutôt la mort ! Il a sauvé la vie à un général, un maréchal… je ne sais quoi… et, comme il est sergent depuis quelque temps…

– Comment, sergent ! Tu ne m'avais pas encore dit ça ?

– Pierre me l'avait défendu… Il ne voulait faire connaître son avancement que lorsqu'il serait officier !

– Est-ce qu'il est officier ? demanda le forgeron très ému.

– Non ! mais on vient de lui poser un petit joujou sur la poitrine.

– Il est décoré !

– Juste, patron ! Décoré !… En voilà une de chance pommée ! Mais quoique ça soit une bonne nouvelle… j'aurais pu vous le dire devant les camarades…

– Il y a donc une confidence ?… Eh bien ! avant la confidence tu ne refuseras pas un verre de rhum à la santé de Pierre et de sa croix ?

– Ah ! monsieur Baldy ! vous l'aimez bien, vous !

– Si je l'aime !… c'est-à-dire que… enfin !… suffit !… je m'entends !

– Et moi aussi, je vous entends, tiens ferme ! Je voudrais vous dire un mot sur mademoiselle Antoinette.

– Ma fille ! – Ah ! je te vois venir avec tes gros sabots… Certainement que pour ce qui est de moi… Mais je ne suis pas

seul, que diable ! et… à ta santé !

– Vous êtes donc aveugle, patron !

– Aveugle ! Pourquoi ça ? – Mais vous ne voyez donc pas que mademoiselle Antoinette est malade ?

– Antoinette, malade !… Mais elle ne se plaint jamais.

– Oh ! le courage ne se plaint pas… Il meurt sans rien dire !

– Mourir… Antoinette… Mais voyons ! explique-toi donc, Fanfan…

– Eh bien oui ! – votre fille se meurt, père aveugle ! Tous les jours elle dépérit et vous ne vous doutez de rien. Mais, moi, je l'observe, et Quoniam qui a de bons yeux me disait hier… qu'il avait vu une jeune demoiselle commencer comme ça, et qu'au bout de l'année… plus personne ! Voilà ce que je voulais vous dire, patron !

– Mais enfin, quel est son mal ?

– Son mal, c'est l'amour ! – Tiens ferme !

– Il faut que je le voie sur-le-champ… Es-tu bien sûr qu'il soit décoré ?

– Qui ça ?

– Mais l'ami Pierre, imbécile !

– Est-ce qu'il mentirait sur une chose pareille ?

Ils sortirent du café, – Baldy murmurait : – Malade ! Pauvre enfant ! mais Fanfan m'a dit ça pour m'effrayer… Nous allons bien voir !

Le forgeron arpentait le terrain d'un tel pas que Fanfan se frottait les mains, en se disant *in petto* :

– Touché le patron ! – Nous allons rire !

Sitôt qu'il fut chez lui, Baldy saisit sa fille par les deux mains, l'embrassa avec passion en s'écriant :

– Regarde-moi bien en face, toi !

Madame Baldy était à Notre Dame-de-Lorette où l'on prêchait tous les jours un peu, mais où l'on quêtait encore plus souvent pour le rachat des Chinois contrefaits.

Fanfan se tirait les favoris dans un coin. Le père se prit alors à examiner attentivement sa fille.

Fanfan ne s'était pas trompé : elle avait maigri, ses yeux s'étaient creusés et un arc bleu cernait les paupières inférieures un

peu gonflées ; ses joues étaient pâles ; une petite plaque rouge en couronnait de chaque côté les pommettes…, ses jolies mains étaient sèches et brûlantes.

Baldy devint pâle à son tour ; une idée sinistre venait de lui traverser le cerveau :

– Ma fille est poitrinaire !

Poitrinaire ! mot terrible qui retentit dans une famille comme un glas funèbre ! Le forgeron ne voulut pas s'en rapporter à lui-même.

– Antoinette, habille-toi, nous allons sortir.

– Et pour aller où, mon père ?

– Qu'est-ce que ça te fait ?

– Mais maman… que dira-t-elle quand elle va revenir de l'église ?

– Sacrebleu ! Suis-je le maître ici ?

Antoinette regarda son père avec stupéfaction : c'était la première fois qu'il parlait de ce ton dans la maison. Il s'aperçut du singulier effet qu'il avait produit… et, l'embrassant tendrement, il lui dit d'une voix douce :

– Fais-toi bien jolie ! bien jolie ! Nous allons dans le faubourg Saint-Germain.

Ce fut au tour de Fanfan de regarder Baldy… Qu'est-ce que le faubourg Saint-Germain pouvait avoir à faire avec la maladie d'Antoinette ?... Il pensa presque tomber des nues, quand il entendit Baldy s'écrier après quelques minutes de réflexion :

– Fanfan !

– Patron !

– Va te mettre sur ton trente-un, je t'emmène avec nous.

– Comment, vous m'emmenez… et pourquoi faire ?

– Tu le sauras… mais dépêche-toi et dis à Quoniam d'aller chercher une voiture rue Buffault… Il fait beau… il prendra une voiture découverte…, à quatre places… Quand tu auras fini de me contempler, tu me le diras. Mais va donc, animal, c'est pour Antoinette… c'est pour Pierre !

– Je serai prêt en deux temps, dit Fanfan. Et il s'élança au dehors.

M. Baldy resta tout seul dans son cabinet et se mit à se promener de long en large… Il parlait tout haut à la manière des

gens timides qui n'ont pas l'habitude de prendre subitement une résolution.

– De deux choses l'une : elle est malade ou elle ne l'est pas. – Si elle ne l'est pas… nous attendrons… Mais si elle l'est le moins du monde ! ah ! on verra, on verra de quel bois je me chauffe. Ce Fanfan ! Il a vu ça tout de suite, lui… Et moi, comme une brute, je ne m'apercevais de rien… Comment, je permettrais qu'on sacrifiât mon enfant devant mon nez… tout ça pour des écus… Mais j'en ai assez pour tout le monde, moi ! Je m'appelle Baldy… Ah ! Antoinette est malade ! ah ! elle pleure… Ah ça, la mère Baldy, est-ce que tu veux qu'elle épouse un prince russe ? Nous sommes des ouvriers, nous, – entends-tu ? Tu étais couturière et moi compagnon.

Et il faisait de grands gestes pour appuyer l'effet de ces paroles adressées à un grand fauteuil à la Voltaire, qui remplaçait madame Baldy pendant la durée de son monologue.

– D'ailleurs, Pierre est décoré… Il me semble que c'est déjà beaucoup : je ne suis pas décoré, moi ! Toi, non plus ! Notre fille sera chevalière de la Légion d'Honneur et quand nous sortirons, le dimanche, on lui portera les armes… et à nous aussi… Ah ! mais !… D'abord c'est un bon ouvrier, et puis… ah ! ah ! te voilà toi… ?

Ces mots s'adressaient à Madame Baldy qui entrait, – son livre de prières à la main.

– Qu'est-ce que m'a dit Quoniam… que c'est pour toi cette voiture qui est devant la porte ?

– Pour moi, pour toi aussi, car j'avais l'intention de te prendre à l'église en passant.

– Ah çà, Baldy… tu deviens fou… sortir dans la semaine et en voiture découverte…

– Je ne suis pas fou… c'est toi qui es folle…

– Je suis folle… Voyons, Baldy… Tu ne m'as jamais parlé comme ça… qu'est-ce qu'il y a… ?

– Il y a… Tiens, je n'ose pas te le dire…

– Grand Dieu ! Où est Antoinette ?

– Elle s'habille, elle va venir… C'est pour elle…

– Mais où allons-nous ?

– Nous allons chez notre ancien voisin, le docteur Courtois. Il demeure loin ; mais ça ne fait rien. – Il a soigné la petite dans le

temps et il connaît son tempérament.

– Mais Antoinette est donc malade… ? Tu me fais peur !

– Femme, dit sourdement Baldy, j'ai peur que notre fille ne soit poitrinaire… – Chut ! la voici !

Antoinette parut, et sa mère, la saisissant à bras le corps… la dévora des yeux. Tous les symptômes qui avaient frappé Baldy lui apparurent, augmentés encore par la phrase terrible de Baldy : « J'ai peur qu'elle ne soit poitrinaire ! »

Madame Baldy adorait Antoinette.

Celle-ci, bien qu'habituée aux caresses de ses parents, était un peu bouleversée de ce double accès de tendresse ; elle regardait tour à tour son père et sa mère et semblait attendre le mot d'une énigme… Quant à ceux-ci, ils lui avaient pris chacun une main et lui tâtaient le pouls.

– Qu'avez-vous donc tous… ?

– Présent ! dit Fanfan, qui venait d'achever sa toilette.

Il était superbe ! Souliers vernis, pantalon à carreaux lie de vin et noirs, gilet à carreaux jaunes et rouges, jaquette à carreaux bleus et blanc, cravate à carreaux violets et oranges !… Il avait bien chez lui une casquette toute neuve à carreaux verts et gris de fer ; mais pour faire honneur à son patron, il avait arboré le chapeau de soie noire à haute forme, qu'il portait, un peu incliné sur le côté à la mode des ouvriers fashionables.

– Allons, en route… le temps est magnifique ! Ça s'annonce bien… !

Et après avoir installé dans le fond de la voiture sa femme et sa fille, il s'assit, avec Fanfan, sur la banquette de devant, en criant au cocher :

– Le docteur Courtois, – rue Cassette, 20.

Fanfan ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Il n'osait pas bouger… il avait devant lui madame Baldy et, pour ne pas froisser ses jupons, il avait replié ses jambes sous lui, et tournait ses pouces d'une façon mélancolique.

– Qu'est-ce que nous allons donc faire chez le docteur ? demanda Antoinette.

– Nous allons lui rendre une visite de politesse, et le consulter pour toi.

– Pour moi ! Mais je ne suis pas malade !

– Non, – mais tu es maigre. – Il te faut peut-être un autre

régime, un autre ciel…

– Sont-ils assez… ces bourgeois ! enfin… – pensait Fanfan… c'est pas tout cela qu'il lui faudrait et je répondrais bien de sa guérison… sans médecin encore ! – Tiens ferme !

VIII

Le petit père Courtois.

Le docteur Courtois était un petit homme de quarante-cinq à cinquante ans environ. Il habitait dans la rue Cassette une maison qui peut-être n'a pas sa pareille dans tout Paris. Une grande porte cochère ouvre sur une voûte spacieuse, et l'on pénètre dans une de ces cours comme il n'y en a plus. Elle est immense, et plus d'un petit pays n'a pas de place aussi belle. Enfermée entre quatre corps de bâtiments, elle n'en a pas moins sa part de chaleur et de clarté. Au fond de cette cour, deux autres voûtes conduisent, chacune d'un côté, à de magnifiques jardins, qui font cortège à la tête du bâtiment dont la queue se trouve dans la cour et forme, dans ce carré long, le côté opposé à la porte cochère. Au bout de cette construction, à la tête par conséquent, tous les jardins se rejoignent et offrent un coup d'œil ravissant. Au fond, tout au fond de cette propriété, dernier vestige verdoyant du fameux Pré-aux-Clercs se trouve une véritable ferme. Il y a une chèvre, des lapins, des poules, des cochons d'Inde.

Cette ferme n'a qu'un rez-de-chaussée et la porte principale n'a qu'un loquet… Là, habite, avec une cuisinière pour tout domestique, mademoiselle Du…, la meilleure, la plus noble, la plus spirituelle et la plus savante des femmes. Elle a passé sa vie dans la solitude ; elle n'a jamais connu l'orgueil. Tante d'un amiral célèbre, elle le reçoit au milieu de ses poules, de ses chats et de ses chiens. Elle vit du produit de son jardin, mange comme un oiseau, et donne tout ce qu'elle possède aux malheureux. Elle est souvent dupée, car elle croit à tout ce qu'on lui dit ; mais elle a une philosophie toute prête quand cela arrive.

– Il se fait plus de tort à lui qu'à moi, disait-elle de quelqu'un qui, lui ayant emprunté son argenterie pour un dîner, *d'où dépendait son avenir*, l'avait engagée au Mont-de-Piété sans plus de façons, – je vais dégager mes couverts… mais je ne lui prêterai plus que mon ruolz ! »

Nous ne sommes pas venus rue Cassette pour mademoiselle Du… seulement nous ne pouvions nous y arrêter sans saluer, au passage cette vénérable demoiselle, – elle a près de quatre-vingts ans, – qui mériterait un livre entier, car son histoire est fort curieuse.

Le docteur Courtois demeurait à un second étage, ses fenêtres donnaient sur l'allée à droite du bâtiment dont nous avons parlé. Comme la bonne fermière, il n'avait qu'une cuisinière à son service ; mais tout, chez lui, respirait l'ordre, l'économie bien entendue, et la plus rigoureuse propreté. Une belle bibliothèque était le seul ornement de son cabinet de consultation. M. Courtois n'était pas riche. – Mademoiselle Du… qui lui avait adressé quelques malades pauvres, dont elle payait les ordonnances, l'avait pris en amitié et il en était du reste parfaitement digne. Elle l'avait recommandé à son amie, madame De… qui habitait la même rue. Madame De… vivait dans l'hôtel de son fils, alors en possession du portefeuille du ministère de… La vieille mère du ministre, clouée sur son lit par de cruelles infirmités était remplie de cet esprit malicieux sans méchanceté, qui disparaît tous les jours ; cet esprit a fait place à un autre tout de pointe et de jeux de mots, esprit de vaudevillistes et d'artistes qui n'a rien de bien séduisant à nos yeux. Elle se mit, à l'exemple de mademoiselle Du…, à protéger le petit père Courtois, qui devint successivement, grâce à elle, médecin du bureau de bienfaisance, médecin du ministre et enfin médecin du Ministère. Quand le choléra se mit à sévir, il se dévoua pour ses malades. L'œil attentif de la vieille madame De…, suivait tous ses mouvements et, un beau jour, elle le fit décorer. Le petit père Courtois n'en était pas plus fier pour cela… il n'en était pas plus riche non plus. Le brave homme n'avait fait la respectable conquête de mademoiselle Du… que grâce à l'affinité de leurs caractères. Il était fort charitable aussi et jamais il n'avait pressuré un malade dans une situation précaire : On le savait, et, comme les hommes sont généralement d'assez vilains animaux, on abusait de la bonté de M. Courtois.

C'était donc un homme de bien, digne en tous points des quelques honneurs que le crédit de ses *bonnes amies* lui avait attiré. Fort distrait de sa nature, il avait quelque chose de bizarre dans la tournure. Il y avait en lui un peu de l'ancien étudiant et beaucoup du prêtre. Il ne faisait aucune distinction entre ses malades, et le pauvre aussi bien que le riche avaient droit à son zèle. Tout le monde le saluait dans la rue, et il saluait tout le monde, – quand il s'en apercevait, bien entendu ! – Il marchait lentement et cependant il était toujours crotté. Il ne regardait jamais à ses

pieds ; tantôt il s'enfonçait dans un bourbier, tantôt il buttait dans un tas d'ordures. Il ne faisait même pas attention à ces petits détails de ses courses. Il s'en allait à pied par tous les temps et à toutes les heures… Il ne connut qu'une fois les douceurs du parapluie, et, encore, le dut-il à une circonstance fortuite. Un soir qu'il passait devant la grande caserne des pompiers de la rue du Vieux-Colombier… il pleuvait à torrents… il se sentit tout à coup prendre le bras et il entendit une voix féminine qui lui disait :

– De grâce, permettez-moi de vous offrir la moitié de mon parapluie !

C'était une de ces malheureuses qui errent le soir en quête d'aventures… Elle venait d'apercevoir deux sergents de ville cachés sous une porte, au coin de la rue Neuve-Guillemin ! Il paraît qu'on n'a pas le droit d'arrêter une femme au bras d'un homme, et voilà pourquoi cette nymphe des ruisseaux avait saisi celui du docteur, qu'elle ne connaissait nullement du reste.

Le père Courtois, sous le rapport de la galanterie, était à peine de la force de Blaise, et, bien que sa cuisinière s'appelât Babet, il la voyait d'un œil fort tranquille. Le père Courtois se mit aussitôt en frais de politesse :

– Je vous remercie infiniment, madame !… Il ne fallait pas !… Je suis confus ! vous allez être mouillée… Mais me voici chez moi… mille grâces de votre complaisance ! Je suis le docteur Courtois… Si jamais vous, ou M. votre mari, ou vos enfants, – avez besoin de mes soins, je serai toujours à vos ordres ! – Au revoir, madame… mille grâces !

Et il rentra se coucher.

Une seconde averse l'attendait au logis ; une pluie de reproches cette fois ; Babet le traita de coureur de nuit, de sorcier et de *meneu de loups* ! Mais le petit docteur était habitué à ces gentillesses. Après avoir changé de vêtements, il s'étendit voluptueusement devant son feu, mangea deux œufs sur le plat, qui l'attendaient depuis six heures du soir, et sourit à Babet, tandis qu'elle lui versait un tiède verre de vin de Bordeaux. Babet lui prédit la mort ou les maladies les plus épouvantables comme suites naturelles de ses imprudences. Elle défila tout un chapelet, dont chaque dizaine se composait de fluxions de poitrine, d'asthmes, de pleurésies et de catarrhes… Les *Gloria Patri* étaient représentés par des rhumatismes, des calculs et des bronchites aiguës.

– J'ai fait la rencontre d'une femme charmante ce soir… Elle m'a offert la moitié de son parapluie !

– Jésus ! Il ne vous manquait plus que de courir la bonne aventure ! Fi ! le vieux libertin !

– Babet, vous êtes une grue, mon amie… C'est une femme très distinguée et du meilleur monde… j'en suis sûr.

Et il alla se coucher persuadé qu'il ne tarderait pas à recevoir la visite de cette dame… Il rêva parapluie pendant une heure… et tout fut dit !

Il avait une singulière manière de donner ses consultations. La première fois que je le mandai, c'était pour une forte migraine. Il avait la réputation de faire cesser en peu de minutes cet épouvantable supplice. Dès le début, je crus qu'il se moquait de moi. Il était debout et avait posé son chapeau sur mon pupitre. Or, quand je dis chapeau c'est que je ne saurais trouver un nom convenable à sa coiffure. Figurez-vous un gibus démodé dont un ressort avait percé le sommet et qui rougissait à vue d'œil : était-ce de honte ou de vétusté ? je l'ignore ; mais notre homme n'y regardait pas de si près. – Il me regarda attentivement, me tâta le pouls et me dit assez sèchement : Allez !

– Singulier individu ! me dis-je à part moi ; enfin ! chaque savant a ses manies et je me mis à lui expliquer mon malaise.

Quant à lui, il avait penché sa tête sur son épaule gauche et le coude droit à la hauteur de l'œil, la paume de la main retournée, les doigts écarquillés, l'œil au ciel, il se rongeait gravement l'ongle de l'indicateur. Dans cette position que j'ai tâché d'esquisser, mais que je n'ai jamais essayée sans éprouver aussitôt les symptômes du torticolis, il n'avait pas plus l'air de m'écouter que si j'eusse parlé à un Therme. Je m'arrêtai impatientée.

– Allez donc, me dit-il sans sourciller.

Je m'armai de patience et je continuai. Quand j'eus fini, il baissa enfin son coude, releva la tête, prit une feuille de papier sur mon pupitre, griffonna du latin, ou du moins quelque chose d'approchant, et me tendit l'ordonnance en me disant :

– Faites préparer cela tout de suite, chez Oriol, place de la Croix-Rouge. Prendre tout d'un seul coup aussitôt qu'on vous l'apportera. – Pas de régime ! – J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il était parti avant que j'eusse eu le temps de lui dire, merci !

Il est vrai que ma migraine disparut comme par enchantement. Le docteur Courtois était singulier ; il avait quelques petits ridicules, mais c'était un fort habile homme au fond. Il ne haïssait pas les remèdes simples, ceux même qu'on appelle vulgairement *remèdes de bonnes femmes*, s'il les croyait bons. Il ne disait jamais

de mal de ses confrères. Il était surtout le médecin des femmes et des enfants. Une extrême prudence, jointe à une discrétion et à une retenue extraordinaires, en faisait l'ami et le confident né des femmes ; elles avaient la plus grande confiance en lui. Il n'était ni roide, ni gourmé, ni prétentieux. On n'avait rien à redouter de sa part, ni galanterie, ni raillerie. Il ne voyait dans son malade qu'un être humain qui souffrait. Il tenait à savoir les causes et les tenants de toute affection. Mais il ne prêchait pas. Il vous guérissait, et si vos désordres, vos excès ou votre faiblesse étaient les causes du dérangement de vos organes, il vous rendait à la santé, sans vous ennuyer de conseils ou de reproches. Il laissait aux prêtres, ou à votre conscience, le soin de dire : *Ne péchez plus !* – Quant à lui, il eût plutôt accusé la nature d'injustice que le malade d'excès. Il plaignait sincèrement tout ceux que l'intempérance, la gourmandise, l'amour des plaisirs, etc., amenaient dans son cabinet. – Il avait des raisonnements à lui, qui n'étaient peut-être pas très orthodoxes, mais qui avaient un côté spécieux.

Il en causait quelquefois avec son vieil ami Edmond M…, chimiste distingué, le meilleur élève de Dumas, lequel avait son laboratoire dans la rue Mézières, et lui disait :

« Nous naissons tous avec une somme de désirs plus ou moins grande. L'un a la passion du vin, – l'autre, la passion des femmes, – celui-là ne vit que pour manger, – celui-ci ne voit au monde que le jeu ! – Toi, par exemple, tu es né chimiste. Je me rappelle qu'à douze ans, tu as manqué faire sauter la maison de ton père, grâce à une expérience de ton invention. Tu te consumes sur tes cornues, tes éprouvettes, ton mercure, ton chlore et tes réactifs. La nature t'a *donné* un *don*, si je puis employer ce pléonasme… et, vois si la nature est juste à ton égard. Tu n'as que 35 ans et ton front est chauve comme le genou du vieil Ulysse du Palais-Royal. Tu es pâle, et si l'on te soumettait à la pile, il sortirait de ton corps un échantillon de chacun des métaux connus. Ta matière n'est pas faite pour tes travaux. Eh bien, il en est de même pour les vices ! Ne t'étonne pas de ce que mon raisonnement peut avoir d'insensé au premier abord. – Je n'accuse et je n'excuse personne, ni Dieu, ni le Diable ! Je constate, voilà tout. – J'ai vu des cas effrayants dans les hôpitaux, et j'ai acquis la certitude que l'imagination trop vive, ou l'absence complète de ce phénomène, agissait identiquement. – Or, on naît avec *plus*, – *assez*, – *moins*, ou *pas* d'imagination ; c'est un fait prouvé ! Or, tout le monde n'a pas *assez*, – beaucoup ont *moins*, – mais trop encore ont *plus* ou *pas*, et voilà où gît l'injustice de la nature. Pourquoi cet excès ou cette privation complète d'un *don* indispensable à l'homme ? Comment !

d'un côté, vous me donnez une telle violence de sensations que je ne puis mettre un frein à mes désirs, – tandis que de l'autre, vous me privez de toute vitalité ! Que doit-il arriver dans ce cas ? Tu l'as deviné ; je m'abandonne à tous les désordres et j'en meurs, parce que mon corps est débile et ne peut supporter aucun abus ! Et tout cela parce que j'ai *trop* ou *pas* d'imagination ! Les prêtres disent qu'il en est ainsi parce que Dieu a voulu mettre le châtiment en regard de l'abus. Ce serait très joli, si ce pouvait être admissible. – La maternité est-elle un crime ? Pourquoi ses suites sont-elles si terribles la plupart du temps, et de quoi punissez-vous la mère qui a donné un citoyen à la patrie et un chrétien à la religion ? La science, la poésie, la littérature, la musique, la peinture ne sont-ce pas des vertus de l'âme ? Pourquoi blanchir les cheveux de l'homme d'étude, courber son dos avant l'âge, l'aveugler souvent et le rendre phtisique la plupart du temps ? La science et les arts sont-ils des crimes, pour placer un châtiment à la suite de leur pratique ? Si l'homme doit penser, écrire, peindre, composer et procréer, donnez-lui des organes en rapport avec sa mission. Le monde va toujours en diminuant, en s'abaissant, par rapport à la richesse des formes, à la force des muscles et à l'énergie des constitutions ; qui accuse-t-on de cette déchéance physique ? Les VICES de nos pères et les nôtres ! – C'est tout bonnement stupide. L'intelligence humaine, l'imagination, puisque j'ai consacré ce terme à mon sujet, va au contraire en augmentant : l'âme monte, le corps descend ! – Au point de vue des fluides et des solides, c'est très bien ! Mais la nature humaine à qui il a été donné un corps et une âme, est-elle bien en équilibre avec elle-même ? Quoi ! tant de vices « dans des corps robustes, tant de vertus dans « des corps débiles ! Où vois-tu le châtiment là dedans ? Va, mon bon M…, le fameux *Mens sana in corpore sano* est encore à prouver ! Et cependant le salut du genre humain est là ! »

– Enfin, dit Edmond M…, à quelle conclusion en arrives-tu ?

– Moi, répondait en riant le petit père Courtois, je ne conclus à rien… Je plains tout le monde. Je tâche de mettre tous les pauvres corps que je vois en mesure de faire leur devoir, c'est-à-dire d'obéir à leur imagination, et voilà tout ! Ah ! l'homme est une triste invention ! C'est la plus parfaite et la plus malheureuse de toutes. On dirait qu'après l'avoir produit, la nature a eu regret ou jalousie de son œuvre, et qu'elle emploie tous les moyens pour la détruire… Elle y parviendra peut-être… Ah ! si j'avais eu à choisir au moment de la création et si j'avais su ce que je sais… j'aurais refusé le rang d'être humain… J'eusse préféré être rocher, arbre ou

champignon, même vénéneux. »

– Mais tu n'aurais joui de rien !

– C'est vrai, mais je n'aurais souffert de rien non plus. »

– Adieu, lui disait Edmond… Tu me fais mal à la tête avec tes subtilités… Quant à moi, je trouve que le plaisir est une si bonne chose qu'on ne saurait trop le payer. Mon corps est un instrument… Je m'en sers à mon gré. Je me repentirai quand il sera brisé. Mais en attendant, je ne l'aurai pas laissé sans occupation !

– Adieu, homme !

– Adieu, rocher !

Et ils se quittaient en riant : Edmond M… continuait ses expériences, et le docteur Courtois reprenait ses courses à travers le macadam et le gravois.

IX

Le petit père Courtois (suite).

– Eh ! bonjour, monsieur, madame et mademoiselle… Eh ! c'est monsieur Fanfan ! – Oh ! comme elle est grandie cette chère demoiselle Antoinette ! Mais par quel hasard dans notre quartier ? Personne n'est malade au moins ! Mais asseyez-vous donc ! monsieur va rentrer… Son déjeuner l'attend depuis deux heures ! Il sera bien content de vous voir. Nous parlons souvent de vous et de la rue Lamartine. Il me dit parfois : Il faut pourtant que j'aille voir mes amis Baldy ! – Mais il n'a pas le temps le pauvre homme ! Il court toute la journée comme un malheureux : il n'amasse pas beaucoup d'argent. Ç'a toujours été un panier percé… Si je n'étais pas là ! – Ah ! mon Dieu ! mais j'y pense… Voulez-vous vous rafraîchir ? – Non ! – Ah ! je voudrais bien voir cela… Ah ! ben ! c'est monsieur qui m'arrangerait si vous ne preniez rien en l'attendant. Tenez, voilà du bon vin : c'est *notre Ministre* qui nous en envoie des pleins paniers !… Et des biscuits… Bon ! encore trois paquets de moins ! Monsieur les aura fourrés dans sa poche sans que je le voie ! – C'est comme le vin… Il dit qu'on le vole… Et l'autre soir, il sort précipitamment et j'entends un grand bruit dans l'escalier. C'était monsieur qui dégringolait. Il avait sa chemise toute rouge… je croyais que c'était du sang – c'était du vin ! Il venait d'en prendre une bouteille pour la porter chez une petite actrice, sans le sou, qui vient d'accoucher… comme si, quand on n'est pas riche, on devait pondre des marmots ! – Ah ! je tiens mon voleur, que je dis ! – Il n'avait rien d'abîmé ; mais ça l'avait secoué… J'ai été obligée de prendre une nouvelle bouteille et de la porter moi-même… Quelle misère, Seigneur ! – Mais vous n'avez pas de cuiller, mademoiselle Antoinette… Ah ! voulez-vous un peu de ces confitures ?

Sans cesser de parler la brave Babet descendit d'une armoire bien garnie un grand pot de confitures de groseilles. – Cadeau de mademoiselle du…

La famille Baldy et Fanfan n'avaient pas encore pu placer un mot. – Mais ils connaissaient Babet de longue date, et ils savaient que, si elle était une enragée bavarde, en revanche c'était une créature dévouée à son maître et qui, pour rien au monde, ne l'aurait trompé d'un centime. Les anses de ses paniers n'avaient jamais figuré dans le grand galop où les entraînent les cuisinières parisiennes ; Babet était Auvergnate. Son histoire était limpide. Elle était partie de son pays à quatorze ans, sans un denier ; elle fuyait une maison où son père remarié n'avait plus d'autorité, et dans laquelle sa belle-mère la rouait de coups journellement. Elle avait servi les maçons, fendu du bois et lavé la vaisselle dans les auberges. – Un garçon boulanger l'avait prise avec lui et il commençait à la battre un peu plus que ne le faisant sa marâtre. Un beau matin, elle le planta là et s'en vint chercher fortune à Paris. Elle se plaça comme aide-cuisinière dans une gargote… Puis elle monta en grade et elle devint *chef* dans un débit de vin où l'on donnait à manger aux étudiants pauvres. Ce cabaret, car on ne peut donner d'autre nom à l'établissement, est situé rue Saint-Jacques, et fait l'angle de la rue des Grès. Du bœuf, des pommes de terre frites, une salade, des demi-portions… Tel est le menu habituel ! – Il y a vingt-cinq ans qu'on ne vend pas autre chose dans cette maison. C'est là que Courtois, qui avait bien de la peine à joindre les deux bouts, fit la connaissance de Babet. Elle avait pris en affection ce petit bonhomme en habit noir, – un habit de cinquième saison pour le moins, et en lui passant sa *portion* par le guichet, elle lui disait un bonjour amical, auquel Courtois répondait toujours fort poliment. Sage et laborieux, Courtois ne fréquentait que quelques rares étudiants, il n'avait pas de temps à perdre ! Son avenir était au bout de ses peines et il buvait de l'eau claire en lisant. Cela toucha Babet, et le jeune homme se ressentit de la sympathie de la bonne fille. Elle lui garnissait largement ses plats, et lui réservait presque toujours le manche du gigot ou la dernière assiette de pruneaux. – On ne peut pas savoir de quel prix sont ces petites attentions pour les gens isolés dans Paris, qui n'ont même pas le moyen d'avoir un chien pour se distraire. Courtois était sensible à toutes les prévenances de Babet, et, quand il eut terminé ses études et qu'il put, grâce à un médiocre héritage, acheter un semblant de clientèle et une espèce de ménage, il proposa à Babet de venir habiter avec lui… Celle-ci accepta. Elle passait gouvernante, et gouvernante d'un docteur… Elle n'avait jamais rêvé au delà. – Seulement, lui dit Courtois, je vous préviens que le jour où vous vous marierez, vous quitterez mon service… Je ne veux pas de domestique en puissance de mari.

– Moi, me marier, s'écria Babet, merci ! Les épaules m'en

cuisent encore !

Et, à partir de ce jour-là, ils ne se quittèrent plus. Tout succès de son maître l'élevait au septième ciel. Elle acheta un bonnet à rubans bleus quand il fut nommé au bureau de bienfaisance, et un tablier de soie noire quand il reçut le brevet de médecin du ministère… Mais lorsqu'il eut la croix, elle pensa devenir folle ! Courtois la calma à grand-peine en lui donnant une robe de mérinos. – La bonne fille ne vit que pour *monsieur* ! – La médisance a essayé de mordre sur eux… Elle a eu tort cette fois. Jamais mœurs ne furent plus pures que celles de ces deux êtres qui, nés dans des milieux si différents, sont l'un et l'autre de véritables types de bonté et de charité.

Quatre heures sonnaient quand le petit père Courtois fit son entrée dans le salon. Après les premiers épanchements, le père Baldy attaqua la situation avec intrépidité.

– Mon cher monsieur Courtois, je vous amène notre petite Antoinette. Elle ne se croit pas malade, et moi je crains qu'elle ne se trompe… Elle change tous les jours et maigrit à vue d'œil. Qu'en pensez-vous ?

– Voyons ! – Voyons !

Redevenu subitement médecin, le petit père Courtois se leva en prenant sa pose habituelle. Il commença à ronger son ongle, tout en regardant la jeune fille… puis, après dix bonnes minutes d'un examen contemplatif, il lui prit les mains… lui tapa dans le dos… dans la poitrine… regarda ses yeux, ses dents… la fit chanter, tousser, crier, pendant qu'il écoutait, la tête appuyée sur le sein de l'enfant, qui, pleine de confiance en lui, obéissait à tous ses commandements.

M. et madame Baldy étaient anxieux. Fanfan regardait d'un air presque hébété toutes les évolutions du petit médecin… Au bout d'une demi-heure, le père Courtois reprit son air penché, leva son coude droit et recommença son manège sans plus s'inquiéter des personnes présentes que si elles eussent été en Prusse.

– Hum ! hum ! fit-il enfin en quittant sa posture.

– Monsieur, lui dit le père Baldy, je voudrais bien maintenant causer avec vous… Vous n'avez plus besoin d'Antoinette ?

– Non, non, du tout : c'est fini !

– Parfait ! Fanfan, donne le bras à Antoinette… Le Luxembourg est à deux pas… Vous nous y attendrez dans l'avenue de l'Observatoire.

– Mais, mon père…

– Allons ! va, ma chérie… Embrasse M. Courtois, s'il veut bien le permettre, et obéis-moi… C'est pour ton bien.

M. Courtois l'embrassa gaîment.

– Allez, ma jolie malade ! Ça ne sera rien… Adieu, Fanfan !

Il lui tendit la main.

– Oh ! monsieur Courtois, tant d'honneur.

– Nous sommes de vieux amis… Mais pourquoi n'avez-vous pas amené le camarade Pierre ?

– Pierre ! – dirent simultanément toutes les personnes présentes ?…

– Mais, dit Fanfan… vous ne saviez donc pas qu'il était parti.

– Oh ! c'est vrai… je suis si distrait.

Et il regarda Antoinette d'une façon tellement directe que celle-ci qui, au nom de Pierre, était devenue pâle comme l'albâtre, se prit tout à coup à rougir… Le sang afflua à ses joues, et elle s'appuya sur la commode en détournant les yeux… les larmes allaient jaillir.

– Allons, bonne promenade… Je ne vous garderai pas longtemps les parents… allez, mes enfants… allez… !

Et comme ils sortaient :

– Ce ne peut être que ça, murmura-t-il tout bas.

Madame Baldy prit la parole lorsqu'ils furent seuls.

– Eh bien ! docteur… qu'en pensez-vous ? Est-elle menacée dangereusement.

– C'est que nous donnerions tout ce que nous avons pour la sauver…

– Écoutez-moi bien tous les deux… Ce n'est plus le médecin… c'est l'ancien voisin… c'est l'ami Courtois qui vous demande toute votre attention et, de plus, une grande franchise.

– Oh ! nous vous écoutons et nous répondrons à tout ce que vous nous demanderez.

– Votre enfant est menacée… Ne craignez rien… Il n'y a pas de danger immédiat… Mais comme sa maladie a, j'en suis certain, une cause morale, tous les remèdes que je pourrais vous indiquer ne seraient que des palliatifs sans effet… Voyons, mon cher Baldy, votre fille n'aurait-elle pas un amour contrarié ?

Les deux époux se regardèrent.

– Parle, toi ! dit Baldy à sa femme, je veux savoir ce que tu vas dire… car c'est toi qui es cause de tout.

– Je vous écoute, madame.

– Je te pardonne ce mot-là, Baldy, parce que le chagrin de voir ta fille malade excuse tout… mais ce que j'ai fait… j'ai cru le faire dans l'intérêt de notre enfant… Mon plus grand désir est de voir ma fille heureuse… certainement… Mais je la voudrais heureuse dans un autre monde que le nôtre. Bref, j'ai de l'ambition pour elle ! – Voici donc toute la vérité, monsieur Courtois. Il y avait à la forge un ouvrier nommé Pierre – Baldy, quoique patron, n'a jamais su garder ce que j'appellerai sa dignité. – Baldy aime la fréquentation de ses inférieurs. Je ne lui en veux pas ; mais je le blâme en dedans de moi… Je ne saurais lui donner raison, tandis que c'est peut-être moi qui ai tort. – Nous avons eu tous les deux assez de courage, de volonté et de persévérance pour nous faire une position… Je ne vois pas pourquoi nous ne chercherions pas à nous créer des relations dans un monde plus élevé que celui dans lequel nous avons débuté. C'est pour l'avenir de ma fille que je parle ainsi, et non pour moi, qui n'ai personnellement aucune ambition ; mais pour en revenir à la forge, Pierre est un assez joli garçon qui, par suite de la trop grande familiarité accordée par mon mari à ses ouvriers, était presque de notre intimité. Il dînait souvent chez nous, venait le soir nous rendre visite ; enfin, il aimait Antoinette et se fit *presque* aimer d'elle… Je dis presque, parce que je ne crois guère qu'un premier amour soit éternel. Pierre est tombé au sort ; Baldy voulait le racheter pour le donner à sa fille, et je m'y suis opposé de toutes mes forces. Je ne crois pas Antoinette d'une nature pouvant s'harmoniser avec la position d'un ouvrier. Elle est trop jolie, trop distinguée, – elle a toute sorte de talents et elle mérite mieux qu'un forgeron pour mari. Baldy prétend que c'est le départ de Pierre qui la rend malade : je n'en sais rien, car elle ne m'en a jamais parlé. Cependant, s'il s'agissait de sa santé, je consentirais à la marier à cet ouvrier ; mais je crois que je ferais son malheur.

– Comment son malheur ! interrompt Baldy, – Mais puisqu'elle l'aime !

– Elle l'aime ! elle l'aime ! c'est bien vite dit. Elle croit l'aimer parce qu'elle n'a encore vu que lui… mais si elle fréquentait le monde, peut-être en aimerait-elle un autre. Voyons, Baldy, sois raisonnable ! admets que nous la marions à Pierre et qu'une fois mariée dans un an, dans deux ans, lorsque, grâce à la dot que nous

pourrons lui donner, elle aura un peu vu le monde, – elle en vienne à regretter son amour ! – Moi, j'ai toujours été simple, je n'ai pas d'instruction… le bon Dieu t'a envoyé sur ma route pour faire mon bonheur et je l'en remercie tous les jours. Mais Antoinette a beaucoup étudié : elle dessine, elle joue du piano… enfin, elle n'est pas faite pour être la femme de Pierre. C'est mon opinion, et tôt ou tard, elle s'apercevrait qu'elle est trop au-dessus de son mari par l'éducation… Dieu sait où ça pourrait conduire le ménage ! – Voilà pourquoi j'ai refusé de remplacer Pierre. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un mauvais ménage, mon pauvre Baldy. Nous avons toujours été unis ! Mais regarde un peu autour de nous… Tiens, le père de Pierre, est-ce un brave homme ? – Presque toujours ivre, il ne sait conduire ni sa tête ni sa maison… Titi a déserté le toit paternel pour aller chercher une existence d'infamie. Pierre est honnête, me diras-tu ? soit ; mais il a pour sœur une fille perdue et pour père un ivrogne. Ça n'est pas fort agréable d'avoir de ces gens-là dans sa famille, et, une fois marié, le père de ton ancien ouvrier serait, peut-être, un objet de répulsion pour Antoinette, qui ne le connaît que de vue et se trouverait forcément en rapports journaliers avec lui. La sœur de Pierre peut tourner plus mal encore. Il n'est pas rare de voir ces sortes de créatures, que l'on appelle des femmes entretenues, tomber si bas que la police est obligée de les ramasser. Tu ne voudrais pas que ton Antoinette si pure, si chaste eût pour sœur une fille inscrite rue de Jérusalem !

– Non certes, dit Baldy, dont l'esprit subissait déjà l'influence de sa femme.

– Voilà tout, mon cher docteur ! Ma fille est malade d'un amour imaginaire, et mon mari, ce gros imbécile de Fanfan et ce petit diable de Quoniam l'entretiennent sans cesse dans ses souvenirs. – Pierre par-ci, Pierre par-là ! toujours Pierre… Si on lui en parlait moins, elle finirait sans doute par l'oublier. – Qu'en pensez-vous, docteur ?

X

Où le cœur n'a rien à voir.

Le petit père Courtois avait écouté dans un profond silence le discours de madame Baldy. Puis, quand elle eut fini, il resta quelques moments absorbé. – Puis, levant tout-à-coup la tête, il fit signe qu'il allait parler.

Les Baldy rapprochèrent leurs fauteuils.

– Pour la première fois de ma vie, je vais me mêler des affaires des autres, dit-il, il faut que j'aie une grande amitié pour vous, si j'en agis ainsi. J'aime beaucoup Antoinette, je l'ai soignée toute petite ! Madame Baldy n'a pas tout à fait tort dans son raisonnement. L'amour est un sentiment aléatoire la plupart du temps, et ce n'est pas une petite affaire que le mariage d'une jeune fille comme Antoinette. Chez vous, elle a tout ce qui constitue l'aisance. Elle a ses livres, sa broderie, son piano, ses crayons et elle est heureuse, sans souci du lendemain. Une fois la femme de Pierre, la dot que vous lui donnez, toute ronde qu'elle puisse être, ne permettra pas au nouveau ménage de vivre sans travailler. Pierre, d'ailleurs, ne consentirait probablement pas à devoir tout à sa femme. – Donc, il sera ouvrier ou patron, mais il travaillera toujours, parce que je le crois un fort honnête homme. Les enfants viendront et les enfants coûtent, cher. – Antoinette sera obligée de laisser là son piano, son dessin et sa broderie pour coudre ou tricoter. Je comprends Madame Baldy et je crois qu'avec l'éducation qu'elle a donnée à sa fille, celle-ci sera mal à l'aise dans son intérieur. Cependant elle est malade d'une maladie spéciale qui peut devenir fort sérieuse. Je vais vous parler le langage du médecin et m'exprimer sans détour : il s'agit de la vie d'Antoinette. Elle est dans un âge où l'on ne cherche pas impunément à se dérober aux lois de l'organisation. Elle peut être pure, je suis même certain qu'elle l'est. – Mais elle est aussi de ces femmes qui doivent être mariées jeunes. – Il y a chez elle une lutte entre l'instinct et la volonté, et cette lutte est toujours

préjudiciable à la santé. Ne vous offensez pas de mes paroles. Il y a des vérités qui choquent parce que nôtre pauvre siècle est si corrompu que tout mot qui tend à certain sujet donne lieu à une maligne interprétation… Il y a bien longtemps qu'il en est ainsi et Montaigne s'écriait avec raison :

> « Qu'a donc fait aux hommes cette chose si naturelle et si nécessaire pour la proscrire et la fuir, – pour n'oser en parler sans vergogne et pour l'exclure des conversations ? On prononce hardiment les mots tuer, voler, trahir, commettre un adultère, etc… et l'acte qui donne la vie à un être, on n'ose le prononcer… Ô fausse chasteté, honteuse hypocrisie ! »

En un mot, pour quelques natures vigoureuses, le mariage est une nécessité impérieuse. Sans lui peuvent naître des altérations mentales et des désordres graves dans l'organisme. C'est brutal ce que je dis, – mais c'est cruellement vrai. Consultez tous les médecins, ils vous diront la même chose. Depuis Hippocrate, ce fait est reconnu. De nos jours, Cabanis, Esquirol, Leuret, Mathieu, Hecquet sont d'accord sur ce point, et je vous parle là de médecins qui se sont occupés de ces cas spéciaux. Il faut donc marier Antoinette ; mais il n'est pas, je crois, indispensable de la marier à Pierre. Madame Baldy a de l'ambition, – elle l'avoue et je ne la désapprouve pas : cette ambition sera peut-être utile à sa fille. – Antoinette est riche d'esprit, riche de corps : son mariage avec un ouvrier ne remplira pas le but de sa vie. Elle n'aime pas Pierre, seulement elle n'a vu que lui jusqu'à présent, et son imagination a je crois plus travaillé que son cœur. À l'âge de votre fille et dans les conditions de sa nature, on se laisse facilement prendre aux premières impressions. Vous avez eu tort de laisser s'établir entre vous et vos ouvriers des relations trop familières. Fanfan n'est pas dangereux pour Antoinette. – Mais Pierre, autant que je me le rappelle, a quelque chose de rêveur, – j'allais dire de poétique qui est dangereux pour une jeune fille. Antoinette, qui est prédisposée à ce que j'appellerai la *maladie vaporeuse,* s'est facilement laissé prendre à ses petits airs penchés et à ses soupirs étouffés. Mais le mal n'est pas sans remède… Pierre est au régiment, et Antoinette se regarde comme obligée de le regretter profondément. C'est un rôle que les jeunes filles aiment. La comédie des *Souvenirs et regrets* est toujours charmante à des yeux de dix-huit ans. – C'est quand on commence la vie, qu'on s'imagine qu'il est nécessaire de regretter quelqu'un ou quelque chose. C'est absurde, mais nous en sommes tous là. Quand je suis venu à Paris, j'avais 20 ans et j'ai profondément regretté la fille d'un percepteur à laquelle j'avais fait un sonnet et qui m'avait permis de lui baiser le bout du doigt derrière un gros arbre. Aujourd'hui que j'ai bientôt cinquante ans,

je ne regrette rien du tout et il y a longtemps que je ne fais plus de sonnets.

« Les mariages d'amour sont généralement malheureux, parce qu'ils sont presque toujours contractés sans réflexion. L'amour… voilà une jolie invention !

« Depuis que ce mot a été créé, les hommes n'ont fait que des sottises. – L'amour a été la cause d'un déclassement universel. Les hommes riches ont épousé des femmes pauvres et *vice versa*, – les géants ont épousé des naines et les nègres se sont mariés avec des blanches, etc. – Qui est-ce qui a porté la peine de toutes ces alliances disproportionnées ? Le genre humain. – C'est l'amour qui est la cause première de la naissance de tous les bossus, de tous les bancroches et de tous les monstres qui peuplent notre globe. Antoinette connaît l'amour, tant mieux ! Mais si vous voulez qu'elle soit heureuse, – heureuse moralement et physiquement, je crois en effet, après y avoir réfléchi, qu'il ne faut pas l'unir à Pierre. – Dans six mois, elle ne l'aimerait plus et elle maudirait peut-être ceux qui auraient trop facilement cédé à son désir. L'amour n'existe que lorsqu'il est contrarié. Une fois satisfait, il meurt : il est de la race des hannetons, le mariage le tue. – Laissez-lui son amour et tâchez de l'amener à épouser un homme assez riche pour lui procurer les distractions et les plaisirs nécessaires à une jeune femme. Ne la condamnez pas au pot-au-feu, puisque vous lui avez donné, peut-être à tort, une éducation au-dessus de votre position… Une fois mariée, elle nourrira son petit amour tout à son aise. Elle se dira : « Comme il m'aimait et comme je l'aimais ! » – Elle achètera des romances de Masini et roucoulera toutes les mélodies de Schubert. – Ne la privez pas de cet innocent plaisir. Il n'y a rien de si inoffensif que de regretter quelqu'un. Ah ! je voudrais bien, pour ma part, être encore au temps heureux où je regrettais la fille du percepteur, tout en vivant fort joyeux avec une certaine Pauline qui faisait semblant d'être gantière dans la rue de l'Échaudée. Je soupirais en dansant le carillon de Dunkerque à la *Chartreuse*, et quand j'allais manger une friture au *Bas-Meudon*, avec la susdite gantière, je buvais *in petto* à la santé de la jeune fille du percepteur. Il en sera de même pour Antoinette. Elle soupirera dans l'ombre du mystère, ce qui ne l'empêchera pas de se bien porter, de faire miroiter ses robes de satin devant une belle armoire à glace et de vous donner des petits enfants qui n'auront pas la perspective d'un état manuel pour tout héritage. De son côté, Pierre fera comme Antoinette, à cela près qu'il l'appellera : cruelle, trompeuse, ingrate, perfide ! ! – C'est encore un des plus grands bonheurs de l'existence que de pouvoir

toute sa vie grommeler contre une infidèle : ça occupe, sans nuire à l'appétit. Il pleurera, chargera son fusil d'une double cartouche et finira par épouser une blanchisseuse et par tenir une cantine. Dans dix ans, ils se rencontreront tous les deux aux Champs-Élysées. – Antoinette sera dans une belle voiture, avec deux bambins sur le devant… Pierre, escorté de quatre hommes, passera près d'elle, avec ses moustaches en crocs et un bonnet à poil. – Toujours jolie, dira-t-il en soupirant ! – Et dire que j'aurais pu être la femme de ce vilain caporal, pensera Antoinette ! – Pierre ira boire la goutte et Antoinette fera son tour au bois ! Tout bien considéré, mariez Antoinette le plus richement possible. La danse, la musique feront ce que tous les remèdes ne feraient pas. Bals, soirées, spectacles, – ne négligez rien pour la divertir. – Sa maladie est de celles qui exigent une agitation perpétuelle. Ne craignez pas de la fatiguer, au contraire. Elle vit trop seule, trop renfermée. – Son amour vient de son ennui. Je ne vous impose pas ma consultation : si vous voulez Pierre, prenez-le ; mais mariez Antoinette. Seulement, en attendant, essayez un peu de la distraction avant de rien conclure : vous y gagnerez tous. – Vous êtes de braves gens ; je vous aime de tout mon cœur… Mais madame Baldy est une femme sensée, et je crois qu'elle comprend peut-être mieux le bonheur de sa fille que monsieur Baldy et qu'Antoinette elle-même. J'ai fini. »

Tout interminable que puisse paraître d'abord le discours du petit père Courtois, il en avait dit bien plus encore que nous n'en avons écrit. Il aimait assez à développer longuement ses idées aux gens qu'il affectionnait et, quand il n'avait rien de mieux à faire, il parlait de tout à la fois avec un certain entrain, même quand ceux auxquels il s'adressait n'étaient guère en état de comprendre. Ils ouvraient de grands yeux, et lui continuait toujours sans s'apercevoir de leur ébahissement. Il poursuivait sa marotte, – nous n'avons raconté que ce qui avait été à peu près intelligible pour les Baldy. Dans plusieurs passages de son discours, il s'était lancé dans des aperçus scientifiques à propos de l'éducation des femmes, qui les avaient fort *étonnés*… Selon lui, ce qui a perdu bien des femmes, c'est une vie de solitude et de contemplations. L'empereur Napoléon le Grand le savait bien, lorsqu'il cherchait à chaque instant de nouvelles distractions, de nouveaux amusements pour Marie-Louise. – Il appelait cela des préservatifs. Or, le docteur Courtois était de l'avis du grand homme… Il se trouvait en présence de trois personnes qu'il fallait mettre d'accord : M. Baldy, adorant sa fille, et croyant que son union avec Pierre ferait son bonheur, – madame Baldy, adorant pareillement Antoinette, et lui chantant un mari bien posé et riche, et enfin mademoiselle Baldy,

aspirant à quelque chose parce qu'elle avait dix-huit ans, mais ne se rendant pas un compte bien exact de ce qu'elle espérait, et souffrant d'un mal inconnu qu'elle croyait connaître. – Or, il conclut en préconisant le système de madame Baldy, parce qu'il le croit le plus sensé et le meilleur. – Quand il raconta le soir à son ami Edmond M… cette entrevue, celui-ci l'approuva fort, et, comme tout pour lui se résolvait méthodiquement, il expliqua l'*opération* du matin : Le père et la fille formant un angle droit, pensant de même et n'ayant qu'une seule volonté à eux deux, puis madame Baldy, intervenant comme une sérieuse hypoténuse pour régulariser la situation. – Tel était le problème suivant lui. – Donc, la somme du carré de l'hypoténuse étant égale à celle des carrés faits sur les deux autres côtés du triangle, – madame Baldy réunissait à elle toute seule toutes les qualités, toute la sagesse de la famille, et le petit père Courtois avait eu dix fois raison en optant pour l'opinion de la femme du forgeron.

Babet approuva Edmond M…, et, au moment de se coucher, elle murmurait encore :

– Certainement que mon maître a raison… et M. Edmond aussi… mais qu'est-ce qu'il a voulu dire avec son *petit pot de céruse* ? C'est quelque médecine que je ne connais pas !

XI

Où le cœur reparaît un peu.

Les époux Baldy quittèrent le docteur Courtois après l'avoir remercié de sa consultation, et, tout en gagnant le Luxembourg, ils discutèrent sur la façon dont ils suivraient l'ordonnance. – Moi, disait Baldy, je ne demande pas mieux que de faire tout ce qu'il faudra pour le bonheur d'Antoinette, mais nous ne connaissons que de petits bourgeois comme nous. – Trouver un époux riche, courir les bals – c'est bientôt dit… mais nous sommes dans une position si modeste.

– Ne te préoccupe pas de cela, Baldy, laisse-moi seulement maîtresse de la direction à donner à Antoinette, et je te réponds que nous aurons bien vite acquis ce qui nous a manqué jusqu'ici pour fréquenter le grand monde ! – Bah ! dit Baldy. – Qu'est-ce que le grand monde peut jamais avoir de commun avec nous ? Ici madame Baldy entra dans une suite de considérations trop longues pour trouver place ici. Son plan était simple et peut se résumer en quelques mots. Depuis longtemps elle avait l'intention de produire Antoinette, et patiente ou entêtée si vous voulez, elle avait résolu le problème de se créer quelques relations dans un certain monde. Elle avait pris par la sacristie pour entrer dans le salon. Membre de toutes les confréries, elle était certaine de se faire inviter dans quelques maisons riches. En France, comme dans bien d'autres contrées, la coterie religieuse mène à tout…, et madame Baldy était entrée jusqu'au cou dans toutes les associations pieuses dont elle avait eu connaissance. – Son mari qui n'avait jamais douté de son intelligence comprit et fit semblant de comprendre tout ce que celle-ci lui raconta sur l'influence qu'elle exerçait dans les réunions secrètes des affiliées de première classe. Il lui donna plein pouvoir, et cinq heures sonnaient au palais du Sénat, quand ils rejoignirent Antoinette et Fanfan, qui de guerre lasse, s'étaient assis sur un banc.

– J'ai faim, moi, dit le forgeron.

– Moi aussi.

– Moi de même.

– La rue Lamartine est loin, si nous dînions au restaurant ?

– Va pour le restaurant… Et à ce propos, j'ai une idée… Puisque nous voici en train de battre le rappel de nos vieilles connaissances… Si nous allions finir notre soirée chez l'ancien boulanger de la rue de l'Ouest.

– M. Duriveau ? demanda Antoinette.

– Précisément.

– Va pour M. Duriveau ! mais où dîner ? Il fait beau, si nous pouvions trouver un petit endroit tranquille.

– Oh ! maman, si nous allions dîner dans un bosquet.

– Je n'y vois pas d'inconvénient.

– Si vous êtes d'accord, je connais un joli petit, je pourrais même dire grand endroit, où j'ai souvent été avec des amis.

– Y a-t-il un jardin ? – Il y a tout ce qu'il faut… C'est chez le fameux Tonnelier. On y mange bien et vous ne serez qu'à deux pas de Duriveau.

– Allons chez Tonnelier.

L'on se mit en route. La voiture avait été renvoyée de l'Observatoire à l'avenue du Maine, c'est une promenade.

L'ancienne barrière Montparnasse n'est guère connue des habitants de la rive droite, et cependant elle a un cachet particulier. Au Parnasse un peu éloigné tous les arts se donnent rendez-vous les hommes de lettres et les acteurs en herbe, les sculpteurs et les peintres des écoles, les membres du caveau se réunissent souvent dans des restaurants *ad hoc*. Avant le reculement des barrières, la modicité du prix y était proverbiale, et la jeunesse qui a rarement le gousset bien garni y prenait joyeusement ses ébats. Murger a parlé de la mère Cadet, Béranger n'a pas dédaigné de s'asseoir sous les berceaux de Saguet, et chacun à son tour à un peu parlé de Tonnelier. Les bals des mille colonnes, du Prado d'été, de la belle Polonaise, de Desnoyers, des Deux-Edmond, sont encore célèbres. Il y a bien là, comme dans tous les faubourgs, des gens hideux, de ces ignobles couples qui tiennent du bandit et du chiffonnier. Ivres dès le matin, ils s'attablent devant le veau et la salade, les deux plats de tradition dans les cabarets de bas étage. Mais la véritable population est calme et bourgeoise. Tous les petits rentiers, qui sont la plupart des employés mis à la retraite, et tous les commerçants aisés de la

chaussée du Maine, du grand et du petit Montrouge, de Plaisance et de Vanves, abondent le dimanche dans ces établissements publics. Les mères conduisent sans scrupule leurs filles chez Constant, le propriétaire des Mille-Colonnes, et là les familles dansent entr'elles. Rien de plus gai pour ces paisibles habitants de l'ancienne banlieue, rien même de plus convenable que ces réunions hebdomadaires. Les grands-parents causent et rient autour des tables couvertes des saladiers remplis de vin sucré, boisson traditionnelle chère à tous les habitués des bals publics… et les enfants dansent, à raison de trois sous par cavalier. Quelquefois une maman obèse, sollicitée par un voisin galant, consent à danser un quadrille… Son mari invite une autre dame de la réunion, et les voilà tout quatre lancés sur le parquet soigneusement arrosé. Ils dansent à la mode de l'an XV, mais ils n'en sont pas moins enchantés. Ils rient comme des fous, embrouillent les figures, essaient des pas inconnus à tous les Vestris et à tous les Berthier de la terre, et personne ne se moque d'eux. C'est une habitude contractée chez Constant. On y danse depuis douze ans, jusqu'à quatre-vingt. C'est une franche joie que celle qui règne dans ces bals… C'est un peu *peuple* sans doute, mais Beaumarchais, par la bouche de Figaro, prétend que l'ivresse du peuple est la meilleure. Nous le croyons sur parole.

Les Baldy, toujours accompagnés de Fanfan, firent leur entrée chez Tonnelier.

Ils trouvèrent, sous un bosquet de houblon et de vigne vierge, une table recouverte d'un linge éblouissant de blancheur. On commença par boire une rasade d'un petit vin frais et nouveau dont le piquant n'avait rien de désagréable. Madame Baldy courut à la cuisine. – Dans ces sortes d'endroits, il faut de toute nécessité commander soi-même ce que l'on désire. Les garçons sont tellement ahuris qu'il leur est impossible de se rappeler toutes les demandes qui se succèdent sans interruption, comme sans ordre. – ils se contentent donc de vous apporter du vin à tout propos, et de répondre : *voilà ! voilà !* à toutes les autres réclamations.

Au bout d'une demi-heure, madame Baldy reparut escortée d'une bonne et d'un garçon. L'une portait un énorme bol de purée aux croutons, potage chéri des Parisiens, l'autre un superbe poulet et une salade de homard, une omelette au rhum devait avec des fruits de la saison servir de dessert. Le dîner fut gai. Fanfan était rayonnant de joie, et, contre son habitude, il mit peu d'eau dans son vin et parla naturellement plus que de coutume.

– Ah ! dit-il, voilà un fameux traiteur que Tonnelier… J'y venais bien souvent autrefois avec l'ami Pierre.

Fanfan avait lancé le mot avec intention ; mais, contre son attente, madame Baldy ne sourcilla pas et continua à tourner sa salade avec tranquillité. Baldy dévorait un pilon. Seule, Antoinette, leva ses beaux yeux sur lui.



– Oui, continua Fanfan, nous venions quelquefois déjeuner le dimanche ici, et voyez ce que c'est que le hasard… Pierre et moi, nous choisissions toujours ce bosquet. Il s'asseyait d'ordinaire où vous êtes assise, mademoiselle Antoinette, et, sous la nappe, vous trouveriez peut-être bien quelque signe qui vous prouverait qu'on s'occupait de vous par là le dimanche matin.

Antoinette leva la nappe et elle rougit de plaisir en voyant, profondément gravées dans le bois de la table, deux lettres entrelacées, – un A. et un P. Elle remercia Fanfan d'un doux regard, et le berceau sembla prendre un nouveau charme à ses yeux.

Quand la première faim fut apaisée, dans un de ces moments où l'on donne un entr'acte à l'appétit, entr'actes que bien des gens coupent en deux par un intermède, ce que les Normands appellent *faire un trou*, – dans le *ripose* donc, madame Baldy promena les yeux sur son entourage.

– Écoutez-moi ; j'ai à vous parler d'affaires sérieuses qui intéressent Antoinette, et sur lesquelles je veux avoir votre avis.

Les fourchettes furent de nouveau posées sur la table ; Antoinette sentait son cœur se serrer ; Fanfan tremblait pour l'ami Pierre, car il sentait bien qu'il allait être question de lui ; quand au père Baldy, il versa du vin à la ronde.

– Ma chère Antoinette, dit alors madame Baldy, dont la figure avait une expression de douceur qui n'était pas jouée cette fois, – aimes-tu tes parents ?

– Peux-tu en douter, maman ? je vous aime de tout mon cœur… Est-ce que je ne vous le prouve pas tous les jours ?

– Si, mon enfant… Mais voici le moment de nous donner une preuve de ton affection pour nous… Je sais que tu penses beaucoup à Pierre, et il est probable qu'il pense encore plus à toi, – je sais aussi que Fanfan et Quoniam font tout ce qu'ils peuvent pour t'entretenir dans des idées qui ne me plaisent pas beaucoup, je te l'avoue…

Antoinette avait envie de pleurer ; Fanfan, qui craignait madame Baldy bien plus que le feu, murmura un *tiens ferme* ! entre ses dents, et le père avala de travers une gorgée de piquette.

– Ne pleure pas, ma chère enfant ; je ne dis pas cela pour te faire de la peine, j'ai seulement voulu t'amener à comprendre qu'un mariage pareil me causerait bien du chagrin. Mais l'amour est, dit-on, plus fort que tous les autres sentiments, et je ne prétends eu rien contraindre les volontés. Si tu aimes

véritablement Pierre, si cette inclination n'est pas une effervescence de jeunesse… s'il n'y a pas chez toi une sorte d'entêtement, eh bien, je te donnerai à Pierre.

Ici, il y eut une suspension… Antoinette était devenue rouge, Fanfan pourpre et Baldy ponceau !

– Mangeons la salade, dit la mère… je n'ai pas fini et je vous garde le reste pour le dessert. Le dîner s'acheva silencieusement. On s'attendait à quelque revirement de la part de madame Baldy, et l'on cherchait à deviner où elle voulait en venir. Le père Baldy, lui-même, déconcerté par l'exorde de sa femme, était tout dépisté. La fameuse omelette au rhum apparut enfin… C'était le signal convenu peur la reprise de la péroraison de madame Baldy.

– Oui, je marierai Pierre à Antoinette, mais à une condition.

Les auditeurs redoublèrent d'attention.

– À la condition qu'Antoinette s'abandonnera entièrement à moi pendant six mois, six mois pendant lesquels je m'engage à ne pas contraindre sa volonté. Elle a besoin de voir un peu le monde avant de se marier. – Mais, si je ne la force pas à épouser un autre que Pierre, il faut qu'elle me promette de ne recevoir aucune lettre de lui, par conséquent de ne pas lui en écrire non plus. Il faut, si Fanfan veut voir les vœux de son ami se réaliser, qu'il évite tout entretien ayant rapport à Pierre. En un mot, je veux que, pendant six mois, il ne soit plus question de lui. Acceptez-vous ? Vous m'avez bien compris ? – Que le nom de Pierre soit banni de la maison pendant six mois, qu'Antoinette se forme par la fréquentation du monde, et, foi de femme Baldy, je consens à tout. C'est une épreuve ; six mois de plus ou de moins ne sont rien, et le mariage c'est toute la vie : voilà pourquoi j'exige ce petit sacrifice. Donnez-moi tous trois votre parole de ne jamais parler de lui pendant ce temps-là et je tiendrai ma promesse… Qu'en pensez-vous ?

Quand madame Baldy avait parlé, il lui était inutile d'ajouter : qu'en pensez-vous ? Elle avait un tel ascendant sur tout ce qui l'entourait que le serment fut solennellement prêté… – Une fois ce résultat obtenu, elle devint subitement d'une gaieté dont elle n'avait jamais donné d'exemple. La soirée s'acheva paisiblement chez les Duriveau, et l'on ne rentra que fort tard rue Lamartine.

Antoinette, avant de se coucher, s'agenouilla devant son petit lit blanc, et sa prière fut plus fervente que de coutume.

« – Mon Dieu, disait-elle, j'ai fait le serment de ne plus prononcer son nom devant qui que ce soit… Mais à vous,

Seigneur, il n’y a pas de serment qui défende de parler ; vous qui lisez dans les âmes, vous savez si mon amour est profond. Faites qu’il soit fort autant qu’il est pur et qu’il résiste à toutes les tentations. Donnez à Pierre le courage nécessaire pour qu’il ne doute pas de moi pendant cette longue épreuve, et pour qu’il me garde toujours la place que j’occupe dans son cœur. »

Et elle s’endormit tranquille. Elle avait mis son amour sous la protection du ciel… elle se croyait invulnérable. – On a beau railler la religion, elle aura toujours son utilité. Les philosophes et les incrédules ont des désespoirs sans fin ; – les dévots, je parle des bons, bien entendu, et non des bigots, – trouvent toujours dans la prière un soulagement et une consolation.

XII

L’installation.

Monsieur,

« Madame Armand de Senlis prie monsieur, madame et mademoiselle Baldy de lui faire l’honneur de venir passer la soirée chez elle, le… 18…

« On dansera. »

Telle était l’invitation que madame Baldy reçut un jour dans son nouvel appartement de la rue de Buffault, loué et meublé assez coquettement en quinze jours. Le bonhomme Baldy n’y paraissait que le soir… Il aimait mieux sa forge que tout au monde, et se repentait peut-être un peu d’avoir cédé trop facilement. Il était riche, c’est vrai ; mais, habitué à l’économie, il s’effrayait de ce luxe inusité. Madame Baldy lui répétait sans cesse : « C’est pour le bonheur de ton enfant, » et il approuvait tout ce que faisait sa femme. Une fois seul, il grognait, tout en parcourant, les mains derrière son dos, le square La Fayette, sa promenade favorite. Il demeurait le moins qu’il pouvait dans le nouvel appartement. Il ne s’y sentait pas à son aise ; madame Baldy, au contraire, rayonnait. Aidée d’Antoinette qui, forte de son amour, ne redoutait rien de l’avenir, elle s’occupa de la décoration du salon. Madame Baldy en était venue à ses fins. Un jeune congréganiste fort répandu lui avait recommandé la veuve d’un officier de fortune, très entendue en tout ce qui était de l’ordonnance d’un salon ou d’une toilette. Cette respectable dame, qui n’était autre qu’une de nos connaissances, – madame Antoine, en un mot, – prit un certain pied dans la maison ; elle y gagna en quelque temps une assez jolie somme. Elle vendit à madame Baldy des bibelots de tous genres pour ses étagères. Elle s’était complètement emparée de l’esprit de la femme du forgeron, car ce fut elle qui procura à madame Baldy l’invitation de madame Armand de Senlis. Ce bal allait enfin lui permettre de commencer l’éducation nouvelle de sa fille. C’était une bonne aubaine, et l’on en témoigna une grande reconnaissance

à madame Antoine. Celle-ci était parvenu à donner à l'appartement l'apparence d'un certain luxe, tout en ménageant la bourse de madame Baldy, – la maison fut montée avec moins de 15,000 francs. Tout cela était censé acheté par madame Antoine chez des fabricants de sa connaissance ; mais la vérité est qu'elle se défit ainsi d'une grande quantité de meubles et d'objets d'art dont sa boutique regorgeait. Elle avait su cacher sa position de marchande à la toilette et venait souvent déjeuner avec la famille et régler l'installation. Comme on le voit, madame Antoine avait plusieurs cordes à son arc. Elle vendait aux confréries, aux actrices, aux lorettes… Enfin elle avait pour clientèle toutes les classes de la société… Elle vivait de l'autel et du théâtre… du vice et de la vertu ! Elle fut du reste réellement utile aux Baldy. – Grâce à elle, la couturière de la famille fut remerciée et remplacée par une Palmyre en herbe, qui avait déjà une certaine réputation et qu'on *lançait*. Ni l'une ni l'autre n'étaient plus reconnaissables… Elles étaient maintenant presque des élégantes. Cela semblera étonnant pour madame Baldy… mais sa puissance de volonté pouvait enfanter des miracles. Elle était vraiment convenable. – Quant à Antoinette, élevée dans un grand pensionnât, distinguée naturellement, elle était à sa place partout.

Quand l'invitation de madame Armand de Senlis survint, tout fut mis en l'air pour paraître dignement à cette première soirée. Madame Antoine fut mise en réquisition. – Il ne fut pas question de dîner ce jour-là. Baldy, qui ne se souciait pas le moins du monde de la soirée de madame de Senlis, laissa sa femme et sa fille occupées de leurs préparatifs. Il emmena Fanfan et Quoniam dîner chez Tonnelier.

– Mes enfants, pendant que les dames vont jeûner pour être belles, nous allons casser le cou à un lapin, – si ça ne vous est pas trop désagréable cependant ?

Fanfan endossa sa veste pour toute réponse. Quoniam usa un seau d'eau avant d'acquérir le degré de blancheur qu'il jugeait nécessaire pour honorer le patron. Tous les trois partirent pour Montparnasse, huchés sur l'impériale d'un omnibus. Le repas fut gai. Quoniam était si content de se trouver à la table du patron, qu'il se grisa presque et débita mille folies ! Le père Baldy mit le premier la conversation sur un sujet qui plaisait plus que tout autre à Fanfan. Pierre en fit les frais naturellement.

– Le fait est que j'aime encore mieux Pierre avec son manteau et son tablier de cuir, que tous les mirliflors, pareils à ceux que j'ai vus dans un certain théâtre.

– Je suis de l'avis de Fanfan. Tiens ferme ! parce que Pierre, voyez-vous…

– Le fait est que Pierre, s'écria Baldy… !

Trois litres de vin furent vidés en l'honneur de l'absent. À dix heures du soir, Quoniam, qui, en petit sournois, avait prévenu Bellotte de sa présence chez Tonnelier, dansait une polka chez Constant, tandis que Fanfan et Baldy dégustaient du cassis.

À la même heure, le petit bal de madame Armand de Senlis était dans toute sa splendeur. Antoinette avait rempli le petit carnet qui était à son éventail. La douce enfant était la reine de la fête. Madame Baldy, qui faisait tapisserie, triomphait d'aise en absorbant des glaces et des sandwichs.

Antoinette dansait et ne pensait qu'à la danse, elle. Pour ce soir, Pierre fut un peu oublié, mais quand le cœur tressaute aux bruyants accords des quadrilles, il est forcément distrait.

Le petit père Courtois aurait-il eu raison ?

XIII

Dans le demi-monde.

À quarante-deux ans, une femme n'est plus de la première jeunesse ; mais il en est qui ne veulent pas vieillir. Madame Armand de Senlis était de ce nombre. Elle était encore assez piquante, mais elle n'avait plus rien de ce qui constitue l'âge d'amour. C'était une ruine assez gracieuse, mais c'était une ruine. Elle avait bien toujours ses yeux vifs, ses fossettes et son nez à la Roxelane. Son pied était assez petit et sa main assez potelée. Mais le reste n'était plus qu'un reste. Sa poitrine aurait pu justifier le mot cruel de Voltaire à une femme décolletée outre mesure, qui jouait aux cartes avec lui, et qui avait ses deux laquais derrière elle. Nous ne citerons pas le calembour, il est un peu trop connu ; mais il était, à ce qu'il paraît, bien mérité. Le cou de madame Armand de Senlis avait déjà des rides déplorables, *irréparable outrage des ans !* Ses dents n'étaient pas toutes à elle, et ses cheveux étaient clairsemés. Mais elle était si vive qu'elle perdait sa natte sans embarras, ou la mettait dans sa poche le plus gentiment du monde, en disant : « Eh bien ! quoi ! Qui est-ce qui n'a pas des faux cheveux ! Moi, j'en aurais exprès !…

Son salon était un des plus curieux et des plus élégants du demi-monde, car elle n'avait jamais pu franchir le seuil du vrai. Son origine et ses habitudes bourgeoises n'en étaient pas les seules causes. Elle avait un fils, Théodore, un garçon de dix-sept ans, fort avancé pour son âge, trop avancé peut-être, qui n'avait jamais eu l'occasion d'embrasser son père, quoique ce père eût existé en réalité, au dire des braves gens.

Son salon était donc fréquenté exclusivement par le demi-monde : cette chose à part et si curieuse à examiner de près, même après Alexandre Dumas. Le demi-monde tient une place Indéfinie entre le grand monde et la bourgeoisie, entre les bas bleus et les femmes entretenues. Sans être spécialement composé de l'une ou de l'autre de ces catégories, il participe de toutes, surtout des trois

suivantes : 1°des femmes du vrai monde, qui, par suite de quelque gros péché, se sont vu bannir de l'Éden ; 2°des femmes réellement honnêtes, mais qui, nées bourgeoises, viennent avec leurs maris dans les salons interlopes, et se croient réellement dans le grand monde ; 3°des femmes entretenues, mais dont la conduite ne donne lieu à aucun scandale. Cela est la base. On rencontre aussi dans ce pays singulier toute sorte d'autres types qui passent les uns après les autres, quelquefois tous ensemble, mais à l'état de comètes seulement dans tous les nombreux tableaux de ce panorama fort animé. Mettons en première ligne les artistes, les acteurs, les actrices, quelques gens de lettres, journalistes, vaudevillistes, etc., qui viennent là par curiosité, par intérêt ou par goût. Les artistes en général sont à leur place partout. Ils honorent chaque milieu où ils se trouvent, et ne sortent jamais souillés de divers contacts de leur existence multiple.

Et ici nous ouvrons une large parenthèse pour expliquer un fait qui paraît singulier à beaucoup, de gens, et dont nous allons chercher à découvrir la véritable raison.

Jamais, au grand jamais, une femme du demi-monde, fût-elle vertueuse comme Pénélope et jolie comme la vierge aux raisins, ne pénètre dans le grand monde. Un homme distingué par le nom, par la position sociale, ne se montrera presque jamais dans sa loge ; tandis que nous avons vu Rachel, Augustine Brohan et d'autres célébrités du monde *artiste*, telles que madame Arnoult Plessy, assises dans *leur* loge entre l'ambassadeur d'Angleterre et l'ambassadeur de Russie. J'ai vu ces mêmes actrices dans les meilleurs salons du plus grand monde, et toujours accueillies avec faveur. À nos yeux cela est tout simple. Leur talent leur tient lieu d'acte de naissance, et leurs occupations sont complètement distinctes des vôtres. Elles ne sont pas nées auprès de vous. D'où viennent-elles ? Dieu le sait, mais leur vie privée n'est jamais accouplée à la vôtre. Leurs intrigues, leurs cabales se passent loin de vos salons et ne sauraient jamais vous atteindre. Elles déposent avec leurs fourrures, dans votre antichambre, tout ce qui sent le théâtre avant de se faire annoncer chez vous. Vous possédez pendant une heure ou deux des femmes charmantes, pétillantes d'esprit et d'une tenue parfaite ; elles sont à leur aise parce qu'elles savent qu'elles n'ont rien à redouter de vous. De votre côté, vous les aimez et les choyez volontiers parce que vous n'avez rien à craindre d'elles. Une fois sorties, leur existence ne vous regarde pas. Vous n'avez aucune responsabilité aux yeux du monde, et le scandale même de leur conduite, si par hasard il y a scandale, ne saurait vous faire perdre un seul de vos droits au respect des

autres. Elles apparaissent seulement de temps à autre pour vous apporter un peu de leur charmant esprit. Vous ne leur en demandez pas davantage, elles ne vous en demandent pas plus. Elles connaissent parfaitement leurs droits et se tiennent dans des limites qu'elles savent ne devoir pas franchir. Sans humilité aucune, elles prennent la part que vous leur accordez, que vous leur offrez même de bon cœur, et voilà tout ! Vos filles peuvent causer avec elles sans danger, car elles sont pleines de respect pour l'enfance, et jamais une inconvenance ne sortira de leur bouche.

Il n'en est pas ainsi de la femme du demi-monde. Je parle surtout pour la femme déchue, – les deux autres catégories ne comptent pas. – Celle-ci a appartenu, soit par sa naissance, soit par son mariage, à votre société. Reniée et déclassée, elle serait fort gênée chez vous et elle vous serait également fort gênante. Votre monde a été le témoin de sa première chute, des premières fautes qui l'ont forcée à chercher un refuge dans un *monde* qu'elle ne fréquente souvent qu'en rougissant. Ses relations journalières sont suspectes, et il y a beaucoup de gens de votre entourage devant lesquels elle serait forcée de détourner les yeux. Supposons que vous l'admettiez chez vous, vous voilà bien embarrassé d'elle. Chacun la regarde et la conversation devient monotone. On n'ose plus parler librement. À chaque instant on a peur de heurter cet ange sans ailes. Tout lui semble une attaque, tout mot piquant paraît être dirigé contre elle. Sa position y serait donc absurde. « Elle a abdiqué, elle est *renégat.* » Elle est sortie par une petite porte dérobée, il lui est interdit de rentrer par la grande porte. Le monde est inexorable et il a raison. Le *chacun chez soi* est le mot d'ordre général. L'actrice, elle, n'est pas de votre monde. Elle n'est, ni du demi-monde, ni du monde bourgeois. Elle peut aller partout ; elle se trouve placée dans la grande zone des artistes, elle ne s'abaisse ni se grandit, elle ne descend ni ne remonte ; sa famille et sa naissance ne lui imposent aucune marche à suivre, aucune ligne de conduite à pratiquer. Elle est libre d'elle et appartient à tous, sans dépendre de personne. Voilà pourquoi l'ambassadeur d'Angleterre, l'ambassadeur de Russie, etc., s'honorent d'être les chevaliers des Rachel ou des Augustine Brohan, et pourquoi aussi la loge de la pauvre Armand de Senlis est souvent vide toute la soirée. Elle n'aura souvent pour compagnie à l'Opéra, que sa maîtresse de piano, – les dames du demi-monde ont toujours une maîtresse de piano, même dans l'âge le plus avancé. – ou même sa femme de chambre.

Après ces trois catégories bien marquées que nous avons signalées et les comètes artistiques et littéraires, il faut ajouter

encore quelques bas-bleus *imprimés* qui vont partout et fréquentent indistinctement tous les mondes ; reçues et acceptées dans le vrai ; mais plus particulièrement fêtées, choyées, adulées dans le demi, les maîtresses de piano, nous l'avons dit, abondent dans le demi-monde. Ce métier épouvantable auquel se condamnent, ou plutôt auquel des parents barbares condamnent d'innocentes jeunes filles, y compte un nombre infini de praticiennes. Du reste, la maîtresse de piano cumule souvent les emplois. Elle tire les cartes, fait la correspondance et parle à tout venant de l'esprit de *madame*, qu'elle accompagne presque toujours à l'Opéra ou dans le *monde*. Pauvres femmes ! Nous n'avons pas le courage de les blâmer, nous les plaignons de tout notre cœur. Esclaves du plaisir des autres, elles traversent la vie au milieu des fêtes, des bals et des soirées, sans goûter une seule fois aux jouissances étalées devant leurs yeux. Juives errantes des concerts et des cotillons, elles entendent retentir sans cesse à leurs oreilles une voix impitoyable qui leur crie : *Joue ! Joue !* Vous trouvez encore dans le demi-monde quelques jeunes gens, très jeunes la plupart, membres des petits clubs à la mode. Ils y sont reçus avec empressement et acclamation. Mais les viveurs en renom viennent peu dans ces réunions. De temps en temps, par acquit de conscience. Pour remercier madame A… ou madame B… de quelques bontés passagères, ils y font une courte apparition, mais c'est tout ; tandis que si mesdemoiselles Bouchencœur ou Sirène donnent un petit raout, un souper, un lansquenet, ils y courent avec empressement. En fait de courtisanes, les hommes sérieux aiment mieux le vice qui marche le front découvert, que le vice qui se cache et affecte des prétentions. Quand ils veulent se trouver en bonne compagnie, ils vont dans leur monde, le vrai monde… Quant aux distractions d'un autre genre, ils préfèrent le salon affiché d'une petite dame, au cercle amphibie, équivoque et raide de madame du Triquet ou consorts. Chez la petite dame, lorsque le souper est servi, on peut allumer un cigare, oublier les belles manières, s'étendre sur un canapé, mettre ses jambes sur la table et s'endormir si l'on veut. Il n'en est pas de même dans le demi-monde. Perpétuelle parodie, il exagère tout. On n'y est pas distingué, on y est guindé ; on n'y est pas poli, on y est raide. – Et voilà la raison du petit nombre d'hommes connus ou fashionables, fréquentant le demi-monde, quoiqu'ils y aient souvent leurs maîtresses.

Mais il y a là une série d'êtres que l'on ne rencontre guère ailleurs. Nous voulons parler des *homonymes* : nous nous expliquons.

Il y a à Paris une vingtaine d'hommes ou de femmes qui

portent des noms connus dans le monde artistique et littéraire. Les hommes sont généralement de fort honorables bourgeois, et les femmes de vieilles modistes de sainte Catherine ou de petites dames fort jolies… Enfin, quels qu'ils soient, les noms qu'ils portent sont bien à eux et ils se garderaient de les changer, car c'est la plupart du temps une bonne fortune qui leur est échue. Celui-ci, qui était destiné à végéter toute sa vie ou bien à épouser en dernier ressort la fille de sa portière, s'est trouvé lancé dans un certain monde où il a fait de bonnes connaissances et où il a même fini par épouser une héritière, tout cela grâce à son nom. Les *homonymes* sont les gens les plus heureux de la terre… Ils sont de tous les dîners, de tous les soupers et de toutes les réunions du demi-monde ou de la bourgeoisie vaniteuse. – L'homonyme est gourmand et exigeant, quoiqu'il n'ait rien du parasite. Il a la conscience de son utilité et il en use. Les maîtresses de maison aiment beaucoup recevoir les *homonymes*. Il est agréable d'entendre annoncer chez soi : M. Jules Janin, M. Jules Simon, M. Michel Chevalier, Mme de Girardin, Mme de Ségalas, etc. – Alexandre Dumas est celui des gens célèbres qui a le plus d'*homonymes*… Il en a d'abord deux connus et bien connus : l'un, Adolphe Dumas, l'autre, Dumas tout court, ancien ministre et l'un des chimistes les plus distingués de l'Europe… Mais ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit… Comme l'auteur des *Mousquetaires*, ils sont les victimes des terribles homonymes. – Cette abondance de Dumas cause souvent des *quiproquos* assez plaisants. Il doit en effet paraître étonnant d'entendre annoncer trois Dumas dans une seule soirée… Aussi les personnes adroites n'invitent plus qu'un Dumas à la fois. – Cela prévient les étonnements. Ces homonymes font une grande impression sur les bourgeois, et lorsque ceux-ci parlent du salon de Mme Z. ou de Mme X., ils ne manquent jamais de dire : – Oh ! oh ! c'est un salon *très bien* ! On y reçoit des célébrités… J'y ai vu M. Dupin, M. Dupont (de l'Eure), M. Dumas, M. Dumont, M. Duruflé… Les Du sont toujours en majorité.

Madame Othon du Triquet, outre un nombre considérable d'homonymes, recevait aussi quelques banquiers et quelques diplomates… de vrais diplomates, mais étrangers et venant de pays extrêmement lointains. Ceux-ci croient être dans le grand monde… On y rencontrait en effet des ambassadeurs et des secrétaires cochinchinois… des députés nègres et des Japonais jaunes.

Le salon de la pétulante Othon du Triquet offrait cette particularité, entre tous les autres *ejusdem farinæ*, que chacun y était dupé. Sur un vrai petit théâtre, charmant du reste, jouaient

gratis de vrais acteurs, de vrais ténors appartenant à de vrais théâtres qui croyaient réellement s'escrimer devant une société des plus distinguées… Les diplomates noirs et jaunes, les Péruviens, les Cochinchinois, les Haïtiens, souriaient de contentement en pensant que cette bonne et gracieuse madame Othon du Triquet avait prodigué l'or, pour produire devant eux les premiers sujets des premiers théâtres de Paris. Seuls, les homonymes initiés et les petits journalistes riaient sous cape, dans quelque coin, de ce double et innocent malentendu. Dupants et dupés, acteurs et spectateurs… sur le théâtre et dans la salle… la comédie avait son cours partout. Mais on engloutissait les sandwichs, les sorbets, les verres d'eau sucrée, en attendant un fin souper, et l'on ne se plaignait pas. – Les journalistes se gardaient bien de dénoncer ce petit trafic, démontrer les ficelles ; – ils jouissaient, pour eux-mêmes, de cette double plaisanterie et n'auraient pas désabusé les convaincus pour un empire. Le chroniqueur cueille les mots drôles ou les anecdotes scandaleuses ; mais il se dispense de dévoiler les mystères du demi-monde. – Il laisse ce soin aux penseurs ou soi-disant tels, et se contente de faire sa partie à voix basse dans le grand *mystificat* qui se chante tous les jours devant lui.

Voilà ce que nous appelons le demi-monde. Ce n'est pas l'infamie, ce n'est pas l'ignominie… C'est le déclassement pour les uns, le ridicule pour les autres et la terre promise pour les derniers. Le demi-monde est quelque chose comme les États-Unis. Formé de mille éléments divers, il n'a pas d'unité sensible. Il aspire à l'aristocratie et a les pieds dans la galanterie. S'il était permis d'employer des figures un peu ambitieuses, nous oserions dire que le demi-monde est comme le cercueil de Mahomet : il est entre la terre et le ciel, entre le bien et le mal, entre le beau et le laid… Ce n'est pas le paradis, oh non ! mais ce n'est pas non plus le noir enfer du Dante, qui grave les mots *lasciate ogni speranz*a à la porte d'entrée. – C'est un purgatoire sans issue, il est vrai, mais sur la porte duquel est écrite la devise de ses habitants : INDULGENCE !

XIV

Madame Othon du Triquet.

Nous vous l'avons peinte en quelques traits rapides ; mais cette petite personnalité mérite un peu plus. Vous savez qu'elle avait un nez à la Roxelane ; mais cela ne suffit pas à donner une idée complète de la nouvelle amie de madame Baldy. Nous avons dit aussi qu'elle avait *probablement* eu un vrai mari… Personne n'avait jamais vu cet heureux conjoint. S'il avait fait peu de bruit pendant sa vie, il en fit encore moins après sa mort. Tout était mystère dans la maison du Triquet. Pendant plusieurs années on avait rencontré madame Othon promenant par toute la France le cynique mari d'une adorable danseuse… mais on n'avait jamais pu savoir si ce cornac était un père, un amant ou un… comment dirai-je ?… ou un associé. Ce personnage avait ses coudées franches dans la maison… Il allait, sortait, rentrait, poussait un verrou, décrochait un tableau et ne se privait pas de mettre la main dans les plats… C'était un père *in partibus* ! La Othon du Triquet avait aussi sa mère avec elle ; bonne et honnête bourgeoise, aussi bourgeoise que sa fille, c'est tout dire ; mais d'un tempérament plus calme. Bien nourrie par Othon, elle était fort inoffensive et faisait souvent sa partie de piquet avec la femme de chambre. – Quoi de plus primitif !

Pour la pétulante du Triquet, elle avait une âme qui éprouvait, à chaque instant, le besoin de s'épancher dans l'âme sœur d'une autre. Elle ne péchait réellement que par excès de sensibilité. Il n'est pas très commode d'expliquer cette nature *compatissante*. – Sachez seulement que jamais ses refus n'avaient causé de suicides et qu'elle mettait en pratique l'axiome de Marivaux : il faut être trop bon pour l'être assez. Madame Othon du Triquet était donc *assez* bonne ! Elle avait ses pauvres et se conduisait généreusement avec eux ! – Dans ses accès de charité, elle devinait le malheur et se plaisait à secourir les misères timides ou récalcitrantes. Une fois même, par excès de zèle sans doute, elle entreprit de faire le

bonheur d'un académicien qui ne manquait de rien.

– Vous n'êtes pas heureux, lui disait-elle.

– Madame, je vous assure que je suis parfaitement heureux.

– Pauvre garçon, vous vous abusez vous-même !

– Mais, madame !

– Oh ! ce n'est pas ainsi que je comprendrais le bonheur pour vous. Vous n'êtes pas heureux, dites-le !

– Mais encore une fois !

– Ah ! j'ai deviné juste… ah ! Ludovic… Ludovic… n'abusez pas de ma faiblesse… ! Et elle se laissa tomber évanouie dans les bras de l'académicien infortuné.

Cette femme était toute charité !

Madame Othon du Triquet jouait d'un instrument, – était-ce du piano ou de la guitare ? Je ne me le rappelle pas ; mais elle jouait d'un instrument, et avait même une espèce de talent qui lui permettait de se poser en Mécène. Elle adorait la musique et cette passion la conduisit à une autre : tout est enchaînement dans la vie. En partant de la guitare ou du piano, elle en arriva subitement aux ténors. Le ténor est généralement fatal aux organisations pareilles à celles d'Othon du Triquet. Elle s'éprit d'amour pour un *si bémol* aigu qui débutait à l'Opéra-comique et présageait le plus bel avenir. Ce *si bémol* avait un nom ravissant que nous garderons bien d'imprimer, et il faisait les délices du public. À force de patience, de ruse, de câlineries, notre petite Triquet finit par obtenir un duo ; mais le *si bémol* aigu n'aimait pas la musique de chambre, et, du reste, il ne se trouvait pas au diapason de notre musicienne. Il vint pendant quelques jours et disparut tout à coup. – Larmes et désespoir ! Othon du Triquet demandait son *si bémol* à tous les coins de Paris. Elle fit des folies pour ramener le rossignol au bocage, mais le *si aigu* fut inflexible. Ariane désolée, elle courut un jour nu-tête et pieds nus, depuis le Palais-Royal jusqu'à la rue de Charenton. Tout fut inutile ! Le si bémol avait déserté pour toujours. Othon du Triquet se vengea en *encourageant* un jeune *ut* de poitrine qui sortait du Conservatoire. Il n'était pas riche et chantait, en attendant ses débuts, à la salle de la Tour-d'Auvergne. La dévouée Othon du Triquet comprit de suite qu'elle avait là une mission à remplir. Elle offrit la table et le logement au jeune *ut* de poitrine qui ne put refuser ce témoignage de sympathie. Cela dura un mois. – Mais l'ut de poitrine, se montrant aussi ingrat que le si bémol aigu, loua deux chambres à part dans l'avenue Trudaine et s'en fut prendre ses repas à la brasserie des Martyrs. Pauvre Othon

du Triquet ! Les ténors ne lui réussissaient pas ! Mais elle était si tenace ! – Mordue par la tarentule de la charité, elle décida qu'elle ferait le bonheur de l'ut de poitrine bon gré mal gré. Les extravagances pour le *si* bémol furent distancées cette fois. Elle se mit à la chasse du ténor. – Sitôt que son cœur sonnait la vue, elle se précipitait à ses genoux. Elle l'attendait à sa porte la nuit ; mais le ténor, sitôt qu'il l'apercevait, sautait sur une impériale d'omnibus et, de plus, découchait sept fois par semaine. Elle était comme une folle, courant chez tous les amis de l'ut de poitrine, les suppliant, les obsédant : « Qu'il revienne à moi ! Ô vous, ses conseillers, engagez-le à revenir… c'est son « intérêt ! Je meurs de chagrin… J'ai besoin de son ut de poitrine… J'en rêve toutes les nuits. »

Le ténor répondait invariablement : « J'ai assez de ses larmes, de son logement et de ses dîners… J'aime mieux un morceau de pain et de fromage avec une grisette de vingt ans ! – Je ne veux plus de duos sous aucun prétexte. »

La pauvre du Triquet était repoussée sans appel. L'ut de poitrine se refusait à toute espèce d'accommodement.

– Un seul nocturne, disait-elle !

– Pas même une note d'agrément, répondait l'autre.

On ne sait pas ce que c'est que la charité et l'amour de la musique poussés à bout. On va voir à quels déplorables résultats Othon du Triquet en fut amenée pour se venger de l'ut de poitrine. – Il allait enfin débuter dans un petit rôle, – toujours à l'Opéra-Comique ! – rôle charmant, en vérité, mais qui est plutôt un second, ténor qu'un premier. C'était dans *l'Éclair*… Il lui fallait de l'aplomb et du courage pour prouver qu'il avait…

Fait sa philosophie

À l'Université d'Oxford !

Or, la trop compatissante du Triquet se résolut à une petite lâcheté. Elle s'en alla frapper à la perte d'un journaliste en renom qui avait la spécialité de la *Revue musicale* dans un journal quotidien et lui offrit carrément 15,000 francs pour *couler* l'artiste. – Elle espérait ainsi ramener l'infidèle. Le journaliste dû mardi était un homme fort spirituel et l'un des plus honnêtes hommes du siècle (sans calembour). Il fit mettre poliment madame du Triquet à la porte, assista à la représentation de *l'Éclair* et fut bienveillant pour le jeune ténor. – Il termina son feuilleton par l'histoire de la du Triquet. Seulement, pour ne pas trop compromettre la dame, il changea un peu l'orthographe de son nom et parla de madame

Sautons du briquet en termes assez peu favorables : « Cette dame, ou plutôt cette « allumette inflammable, est venue m'offrir 1 5,000 francs pour faire une infamie… Rentrez dans votre briquet, madame, et souffrez en silence ! »

La pauvrette en fit presque une maladie. Son médecin lui ordonna une diète absolue de ténors ! Elle suivit les conseils de la Faculté. Diminuant ses prétentions, elle a porté ses vues plus bas. Méprisant dorénavant la clef de sol, elle a fait successivement trois essais sur la clef d'ut, troisième ligne. – Les barytons ont résisté plus longtemps que les ténors ; mais ils ont fini par prendre leur volée tour à tour. En ce moment, on prétend qu'elle étudie la clef de fa. – Que les basses finissent enfin par comprendre cette âme délicate qui ne vit que par le sentiment, et qui souffre si cruellement de voir ses bienfaits méconnus !

Elle n'a pas perdu ses petites habitudes de vengeance. Ne pouvant faire *éreinter* à prix d'argent, dans les journaux, les infortunés qui refusent leur bonheur, elle paie une cabale et les fait impitoyablement siffler. Aussi, dès qu'on la voit dans la loge d'un petit théâtre, les acteurs s'attendent-ils à un événement.

« – La du Triquet ! La du Triquet ! »

Ces bruits courent de loge en loge.

« – Oh ! alors, je suis sûr de mon affaire ce soir, disent du Tremplin ou Alapose, suivant le moment !

« – Comment cela ?

« – Il y a trois jours que je n'ai pas chanté chez elle ! »

Nous n'avons écrit ces deux chapitres que pour donner une idée de ce monde baroque où madame Antoine avait introduit madame Baldy.

Ce monde ne déplaît pas au premier abord, on s'y tient convenablement, on y mange bien et l'on y joue peu. Dans le demi-monde, qu'il ne faut pas confondre avec le personnel des bals dirigés par des Polonais de Strasbourg, on n'y triche pas, on ne met point au chandelier et l'on ne craint pas la police. Certes, l'argent, comme partout, y est le bien venu. Mais le véritable dieu… le véritable roi de ce monde interlope, c'est l'amour. Non pas l'amour conventionnel qui salue M. le maire avant de se coucher, ni même tout à fait l'amour mercantile qui se négocie chez le changeur, mais l'amour du hasard… le caprice. – Les liaisons y sont passagères, un peu voilées par des demi-convenances, et sont rompues en peu de temps par la légèreté : on s'aime, on ne s'aime plus… tout est dit ! Point de colère ! Othon

du Triquet est une exception. Elle se venge des indifférents… Mais comme elle se venge très souvent, nous croyons qu'elle gagne plus qu'elle ne perd à ses déceptions.

Seulement, dans ce monde-là, on se marie rarement.

Ah ! madame Baldy ! qu'êtes-vous venue faire dans cette galère ?

XV

L'homme de Domfront

Les nombreux personnages de ce drame nous ont occupés longtemps et nous avons écrit près de deux volumes sans parler de l'homme de Domfront. Le moment est venu où il va reprendre sa place dans ce récit. Il nous faut donc remonter de quelques mois en arrière.

Il vient de fermer la porte avec soin. Il a marché, et chacun se détourne à sa vue. Il va trouver le menuisier et lui commande le cercueil. Il passe devant l'église sans se signer. Il n'y a pas de cloches pour annoncer le trépas de la femme ; elle était juive et il est juif. Pas de synagogue, pas de maître officiant ! – Elle ira en terre sans une parole sacrée. Enfin, il a vu tout son monde. La bière est payée. La fosse est creusée. Le médecin des morts a constaté le décès. – « À quelle heure demain ? »

– À midi !

– C'est bien ! Et il rentre dans la masure : une résolution définitive est empreinte sur sa physionomie.

Sa douleur a eu son temps. Il ne regarde même pas la morte, dont il visite soigneusement les poches. Il a pris ses clefs. Il fouille, il fouille partout, Las d'une vaine recherche, une idée lui vient. La paillasse ! Il n'a pas visité la paillasse ! Mais cette femme roidie par la mort le gêne ! Il faut pourtant qu'il trouve ce qu'il veut. Il roule le cadavre dans la ruelle. Un bruit, semblable à celui d'un coup de marteau sur une table, l'interrompt. Il écoute ! Ce n'est rien. C'est le front de la femme qui a heurté le mur. – Il écarte la paille… Rien, toujours rien ! – Il est pressé ; on peut venir. Il saisit la femme, retend à terre et sonde la paillasse du côté du mur. – Il pousse comme un rugissement de joie, – il a trouvé dans un vieux bas de laine une somme grosse comme un œuf d'autruche, et lourde comme un plomb. Il regarde : c'est de l'or !… Dix-mille francs peut-être ! Mais il ne faut pas perdre la tête. – Il remet tout

en ordre. Il replace la morte sur le lit et, la main sur le trésor, il réfléchit… Où aller ? – Paris ! – Il ira à Paris… Sa taille s'est redressée, ses yeux brillent… il est presque jeune. Il a dix mille francs ! – Il sort, achète de quoi souper… Le vin l'égaie et il chante quand minuit sonne. Il chante, et la femme morte est là ! – Mais il est à moitié ivre… Il ne craint plus rien… Il n'aime ni ne regrette rien… Il a dix mille francs ! – Il s'est endormi, la tête sur la table… Le flambeau se consume tout entier. – Comme les vers du poète seraient ici en situation :

Si tu savais lorsque la pluie
Sifflait parmi les vieilles croix,
Ô mon bien-aimé, que de fois
J'ai songé : le monde m'oublie !
Et j'écoutais si quelques voix
Nommaient la pauvre ensevelie…
Et je n'entendais que la pluie
Qui sifflait dans les vieilles croix.

Au petit jour il part. – On ne le reverra jamais dans le pays et personne ne s'en plaindra.

Cet homme était *en surveillance* à Domfront. Il avait subi, pour vol, cinq ans de prison, et dix années d'interdiction. Les dix années sont expirées : il est libre deux fois. – Cette femme ne fut pas sa complice, elle était sa maîtresse. Possédant une rente léguée par un maître dont elle a été la gouvernante, elle avait nourri pendant dix ans Moïse Klauss. C'était le nom de l'homme. Quant à lui, paresseux et ivrogne, il était mal vu, d'abord parce qu'il était juif, et ensuite parce qu'il était sous la surveillance de la haute police. – Il avait un état pourtant. – Conseiller du peuple ! – Tel était son titre, non officiel, car sa position lui interdisait de payer patente. Malgré une grande répugnance, les paysans avaient souvent recours à lui. Il avait de l'instruction, une belle écriture et donnait de bons conseils dans les mauvaises causes. Il ne manquait de rien, grâce à *la femme*, et ne se compromettait jamais. On le croyait sorcier ou à peu près et on le payait cher, quand on avait recours à lui. Mais la vie de campagne, de province, lui déplaisait. – Il lui fallait l'agitation, les menées souterraines des grandes villes ! – Aussi, une fois libre de sa vie, de ses actions et n'ayant plus de chaînes, il se résolut à recommencer l'édifice de sa fortune ! – Dix mille francs n'étaient pour lui qu'une base ! – Sans scrupule, il comptait bien augmenter au fur à mesure son petit capital. Voilà pourquoi Paris l'attirait. – Paris, centre de toutes les spéculations hasardeuses ! – Paris, où il est si facile à un homme adroit de faire fortune. Or, Moïse Klauss était un peu plus qu'adroit ! Jadis il avait vécu dans un milieu presque élégant, et une fois dans la cité

de la banque et du *truc*, – qu'on nous pardonne ce mot trivial ! – Une fois là, le marché du Temple en fit un homme nouveau. Qui l'eût rencontré le lendemain de son arrivée, l'eût pris à coup sûr pour un notaire en vacances ou pour un coulissier de second ordre. Il portait bien la cravate blanche et se faisait raser chaque matin. Il y avait en lui complète transformation. Ses yeux, voilés par des besicles, n'avaient plus leurs étincelles de chat-huant. Sa taille, un peu voûtée, sous une longue houppelande noire, de celles qu'on appelait *lord Raglan*, était néanmoins imposante. Il avait, de plus, adopté une prononciation à l'instar de celle de Blois. Bref, il pouvait tromper les yeux les plus clairvoyants.

On ne peut pas *travailler* seul à Paris, dans le genre de profession qu'il convoitait. Il lui fallait un associé, ou pour mieux dire un complice. Mais où trouver cet *alter ego* rêvé par Klauss ? – Il avait eu beaucoup d'amis, il y a quatorze ans ! – Mais, entraîné dans la bourrasque des cours d'assises, il ne savait comment retrouver les traces de ses singuliers *amis* d'autrefois. La plupart devaient être dans les bagnes ou dans les maisons centrales ! Cependant il ne perdait pas courage. – On a beau arracher les mauvaises herbes, il s'en trouve toujours quelques-unes qui sont oubliées. Les lois, pas plus que l'agriculteur, ne parviennent jamais à épurer complètement le vaste champ qui leur est confié. – C'est sur cet oubli que comptait Moïse, et il avait raison, dans ses espérances, comme nous le verrons plus tard. – Il y a, à Paris, toute une race d'hommes de rapine que le code ne peut guère atteindre. Ils sont les intermédiaires des crimes des vols, des infamies de ce grand bazar ouvert à tous les mauvais instincts, mais ils sont prudents ! Au moment de la crise, ils disparaissent, ou bien ils nient toute participation aux méfaits dont ils sont la première cause. Agents provocateurs, ils dénonceraient au besoin l'univers, pour se tirer d'un mauvais pas. Ils ont des spécialités sans nombre, des clients impossibles, et un aplomb imperturbable. Leurs principales affaires, ce sont les ventes et les achats de fonds de commerce. Il y a là tout un monde d'observations pour un écrivain spécial. Les fonds de marchands de vin, par exemple, sont l'objet du trafic le plus honteux et le plus ignoble. Des gens, *sans le sou*, achètent un établissement, se procurent, grâce aux commissionnaires, sept, huit ou dix mille francs de marchandises, qui sont, la plupart du temps, vendues à vil prix avant l'époque des échéances. Ces marchandises n'ont souvent pas le temps d'entrer dans la cave du débiteur. La faillite arrive, ou plutôt la banqueroute ! Les vendeurs perdent, les acheteurs sont en fuite, et le commissionnaire, l'homme d'affaires, le *proxénète* en un mot de ces trafics, donne sa bonne foi comme argument. – En effet, dit-il,

les références étaient bonnes, les signatures excellentes : tout lui présageait un marché dont les conditions étaient des plus équitables. Mais ce que la loi pressent, comme le dupé… c'est que les références et les signatures étaient fausses, et que le négociateur, en même temps qu'il engageait les commerçants à vendre leurs marchandises à terme, avait lui-même fourni les références et les signatures qui compromettaient à tout jamais la transaction. Mais où sont les preuves ? – L'homme d'affaires, le courtier de ce commerce déplorable, est le plus souvent mis hors de cause. Il ne rembourse même pas aux victimes de ses coups hardis la prime qu'il a touchée sur la vente ! – Nous n'insisterons pas sur ces détails qui ne sont pas du domaine d'un roman. Nous nous contenterons de dire que le moyen *le plus simple et le meilleur*, quand on veut se défaire à terme de quoi que ce soit, est de ne s'adresser à aucun des prétendus courtiers, régisseurs, hommes d'affaires, vendeurs de rente et autres, qui n'ont évidemment qu'un but : *faire l'affaire* ! Ils gagnent des deux côtés, peu leur importe qui doit perdre ! – On a vu depuis dix ans, et en si grand nombre, de ces marchés entraîner de trop crédules commerçants à la ruine, qu'on se demande comment il y a encore des dupes. Il y en aura toujours, par une raison bien simple : – le commerce devient, de jour en jour, une lutte de finesse entre l'acheteur et le vendeur. Le vendeur, poussé par l'appât d'un gain immense et conseillé par les astucieux courtiers, se laisse entraîner à des ventes à longue échéance et devient la victime de sa voracité. Le renard croit prendre un pigeon et tombe dans les pattes d'un loup-cervier ! – Le loup n'a pas raison, mais le renard a tort.

Or, Moïse Klauss se mit en quête des principaux loups-cerviers qui pullulent à Paris. De midi à quatre heures, on les trouve aux environs de la Bourse, de quatre à six heures, dans les passages des Panoramas, Jouffroy et Verdeau, ou sur le boulevard, aux cafés de Mulhouse, de Paris, Riche, de Suède, des Variétés, etc. La plupart habitent entre la place Saint-Georges et les buttes Montmartre. Tous les genres de courtiers véreux se trouvent réunis dans ces parages affectionnés de la femme entretenue et de la marchande à la toilette. C'est là qu'on voit signer des marchés plus qu'étranges ! Adolphe, qui n'a pas de quoi payer sa tasse de café, achète vingt mille francs de bois, de charbon ou de fer à Caliste qui ne possède pas un cotteret, une bûche de chaleur ou une paire de pincettes. Cela a lieu devant, un *homme d'affaires* qui paie pour tout le monde et qui, quelquefois, souvent même, leur remet à chacun deux ou trois cents francs d'épingles ! Cela paraît impossible et cela est. Quelle est la clé du mystère ? Nous l'ignorons et ne demandons pas à la connaître. Moïse erra, quelques jours, dans le

pays du noir, sans rencontrer une figure de connaissance. Un jour, il aperçut un homme, décoré d'un ordre inconnu à toute chancellerie, et qu'on appelait le capitaine. Il avait des moustaches longues et blanches ; mais sa tournure sordide, ses vêtements délabrés et sa canne de dix sous, donnaient une piètre idée de sa fortune. C'était un ancien compagnon de détention. – Le capitaine lui emprunta cent sous et lui parla des malheurs que lui avait causés la Révolution. Il n'y avait rien à faire de ce côté. Moïse désespérait presque, lorsqu'un matin, entre huit et neuf heures, il aperçut, dans la rue du Faubourg-Montmartre, une tête vénérable qu'il crut reconnaître. Cette tête avait des lunettes d'or, et son propriétaire était assis à côté d'une jeune femme assez jolie, mais dont les traits fatigués et *un certain je ne sais quoi* trahissaient clairement la position officielle dans le quartier. En ce moment, Moïse était attablé dans un cabaret ouvert à tous les vents, qui s'appelle, je ne sais pas trop pourquoi, la *Consolation* ; il y avait auprès de lui deux laquais qui causaient, en buvant la *goutte* du matin.

– Oh ! oh ! dit l'un, voilà Baratte qui reconduit sa Dulcinée.

Prendre des renseignements sur Baratte fut facile à Klauss… au bout de trois cerises à l'eau-de-vie, il connaissait la profession et la demeure de Baratte. – Il sortit.

– Je crois que j'ai mis la main sur le bon numéro… Mais ne précipitons rien… Je veux être sûr de mon affaire.

XVI

Complications.

Nous sommes à la veille du jour où Moïse doit se présenter chez Baratte, le placeur. Il ne s'y trouvera pas seul, ainsi que nous allons le voir. Gabriel, en arrivant à Paris, ne perdit pas une minute. Il connaissait l'adresse de mademoiselle Houlot, et savait qu'elle demeurait dans la maison où Napoléon Sainte-Hélène avait offert l'hospitalité à Roger. Il se fit donc conduire rue de Lamartine et demanda à parler à Roger. Madame Sainte-Hélène lui répondit qu'il était sorti avec leur fils ; mais que, s'il voulait bien revenir sur les quatre heures, au moment du dîner, il le trouverait certainement. Les Sainte-Hélène étaient au fond de fort braves gens, et Roger n'avait pas seulement trouvé un lit chez eux ; il y avait encore reçu le meilleur accueil et l'offre du repas quotidien. C'était beaucoup pour un jeune homme qui voulait tenter fortune à Paris, et la délicatesse de Roger s'effrayait de cette chance trop belle à ses yeux. Mais, nous l'avons vu, Napoléon était adoré de ses parents. De plus, il commençait à se faire connaître et apportait consciencieusement tous les mois une somme assez ronde à la maison. Un ancien camarade de collège ne pouvait donc qu'être bien reçu par cette famille patriarcale. L'espoir de la loge était devenu le Dieu du logis. Depuis ses succès on ne voyait que par lui. Napoléon aurait bien voulu que ses parents se retirassent. Il se croyait en état de les soutenir à lui seul ; mais ils avaient été inflexibles sur ce point. La mère Sainte-Hélène, malgré ses bonnets extravagants, et le vieux concierge, en dépit de son habit éternel et de sa fameuse campagne de Troyes, étaient remplis de bon sens. Ils donnèrent de si bonnes raisons à leur fils que celui-ci fut obligé de convenir, tout en maugréant, qu'ils étaient dans leur droit. En résumant leur discours, on arrivait à peu près à cette conclusion :

« Nous avons, toute notre vie, travaillé pour toi. Nous t'avons

fait donner une instruction supérieure à notre position. Tu en recueilles aujourd'hui les fruits, tant mieux pour toi. Mais nous ne voulons pas être un obstacle à ton avenir. Si tes relations sont brillantes, tu nous raconteras tout cela le soir, au coin du feu. Tu nous aides tous les mois, c'est d'un bon fils. C'est de l'argent que tu sèmes pour le récolter plus tard. Nous l'acceptons comme tu nous l'apportes, avec joie, et cela nous est une garantie de ta bonne conduite et de ton bon cœur. Nous n'en voulons pas plus. Chacune de tes visites est un plaisir pour nous ; mais nous ne sommes pas égoïstes. Nous nous portons bien, nous avons nos petites habitudes et nous y tenons. Quand tu seras millionnaire, nous changerons peut-être d'avis. Sois toujours un honnête homme, amasse de la gloire, prends du plaisir dans les limites convenables, fais fortune, si tu peux, loyalement et sans bassesse. Voilà tout ce que nous exigeons de toi ! Les pères et mères comme nous ont été inventés pour être la Providence des fils comme toi. Ne change pas nos rôles. – Nous sommes portiers, nous resterons portiers, et ce qui peut te sembler un nuage dans ton ciel glorieux, t'empêchera de te laisser trop aller à la vanité. L'infime condition de tes parents doit servir de contrepoids à des entraînements dangereux. Tu as reçu des dons précieux, cultive-les à ton aise… mais souviens-toi toujours de ta naissance… Tu as été petit… ne méprise jamais les petits. Plus heureux que bien d'autres, tu as dominé la situation… Tu as de belles connaissances, des amis riches et estimés… Ne leur fais pas de confidence… Dans votre monde d'artistes, on s'attaque peu à l'obscurité de la naissance ; mais il y aurait, croyons-nous, un orgueil mal placé chez toi, si tu te vantais d'être sorti d'une petite loge de la rue de Lamartine. Tu n'auras jamais à rougir de nous, mais chaque fois que le diable te tentera pour faire mal, tu lui résisteras vaillamment. Tu ne voudrais pas faire regretter à de pauvres gens comme nous d'avoir donné le jour à un beau fils comme toi ? Quand nous serons tout à fait vieux, nous avons notre projet. Nous ne te coûterons rien et nous te laisserons jouir sans tracas de ta position. Nous avons notre orgueil aussi, mon cher enfant. C'est de pouvoir mourir en nous disant : *Il est heureux par nous et il nous a toujours respectés !* »

Le speech du couple Sainte-Hélène était probablement plus diffus et plus long encore que ces quelques lignes… Mais il avait exactement le même sens. Georges Napoléon sentit qu'il ne pouvait insister. Chacun a sa fierté ici-bas, et il trouva celle de ses parents bien placée. Une délicatesse extrême de sentiments avait dicté la résolution des Sainte-Hélène. Bien que forcé par sa

position de vaudevilliste, de fréquenter un monde frivole, quelquefois même plus que frivole, le jeune homme avait conservé toutes les bonnes tendances de la jeunesse.

Gabriel remercia les parents de Georges, et s'informa si les dames Houlot étaient chez elles.

– Ah ! vous connaissez ces dames, dit madame Sainte-Hélène : Au fait, c'est juste : vous êtes de Limoges et ami de Roger ! Il m'en parle bien souvent. Il leur fait de temps à autre une petite visite. Les pauvres dames, depuis le retour de mademoiselle Houlot, elles sont bien tristes. Je crois que la jeune fille cherche à se replacer… Il paraît qu'on s'est bien mal conduit avec elle, là-bas ?

– Ma chère amie, dit Sainte-Hélène, ça ne nous regarde pas.

– Comment ! ça ne nous regarde pas ! Des braves personnes comme ces deux dames… on leur fait du mal et ça ne nous regarde pas !

– Vous avez raison, madame Sainte-Hélène, interrompit Gabriel. Ces dames sont dignes du plus grand respect. Et je vais, de ce pas, leur présenter mes hommages. Et il sortit de la loge. – Ça m'a l'air d'un honnête garçon, dit madame Sainte-Hélène, et je serais bien aise qu'il devînt l'ami de Georges.

– Les amis des amis sont des amis ! reprit le vieux portier… et nous l'avons prouvé ! C'était en 1815… les alliés…

– Mon vieux chéri, les alliés ne nous auraient pas aidés à faire la soupe. Je pense que ce monsieur ne refusera pas de dîner avec l'ami Roger… Si tu allais acheter un poulet ?

– Je n'y vois aucun obstacle rédhibitoire, murmura Sainte-Hélène. Pendant ce temps, Gabriel, dont le cœur battait une mesure inconnue à tous les métronomes, frappait à la porte de mesdames Houlot… Ce fut la jeune fille qui lui ouvrit… elle le reconnut, poussa un petit cri d'étonnement, devint rouge comme une cerise et s'écria :

– Ah ! maman, M. Gabriel !

– On a parlé de moi, ici, pensa l'amoureux, c'est d'un bon augure.

Il entra, salua avec aisance et s'excusa de la liberté qu'il prenait de s'introduire sans recommandation chez ces dames… Il invoqua, pour se défendre, la présence de Roger dans la maison.

– Il n'y a aucune indiscrétion, monsieur, dit poliment la mère. Ma fille vous a connu à Limoges et m'a toujours parlé de vous avec intérêt.

– Ah ! s'écria Gabriel, qui cherchait à faire une belle phrase… Ah ! mademoiselle est bien bonne !

Ce fut tout ce qu'il trouva.

– De plus, ajouta gaiement mademoiselle Houlot, M. Roger, chaque fois qu'il vient nous voir, ne cesse de faire votre éloge. Vous ayez un grand ami en lui, monsieur Dugaril.

La conversation continua, pleine de ce laisser aller des cœurs loyaux, qui vous met tout de suite à l'aise.

On parla de Limoges et des anciennes connaissances : on parla des Daguet. – Gabriel avait du tact et ne laissa pas soupçonner qu'il fût au courant de la honteuse fredaine du petit bossu. Mademoiselle Houlot joua quelques-uns des airs qu'elle avait joués à Limoges. Enfin, au bout d'une heure, la gaieté communicative de Gabriel, ses boutades humoristiques, avaient établi, entre ces trois personnes, une sorte de trait d'union : on babillait pour babiller, sur tous et sur tout, avec esprit et sans méchanceté. Aussi, fut-ce avec un certain mécontentement que l'on entendit sonner à la porte. Mademoiselle Houlot était au piano… elle allait se lever… Gabriel la retint.

– J'y vais, dit-il.

En prononçant ces paroles, il serra amicalement la main de la jeune fille qui lui souriait et courut à la porte. – Chose singulière que l'affinité ! Nul des trois ne s'aperçut de l'inconvenance de Gabriel qui, introduit pour la première fois dans la maison, semblait en faire les honneurs. Au contraire, on le laissa faire.

Le visiteur n'était autre que Roger, qui n'avait pu maîtriser son impatience. En apprenant que Gabriel était à Paris et qu'il pouvait le trouver chez les dames Houlot, il n'avait fait qu'un bond de la loge à la porte de ces dames. La reconnaissance fut touchante. Il y avait peu de temps qu'ils s'étaient quittés ; mais pour les véritables amitiés, la séparation la plus courte est toujours trop longue.

La conversation interrompue reprit son cours de plus belle, et quatre heures venaient de sonner, quand Roger se souvint que c'était le moment du dîner des Sainte-Hélène. Il fit donc part de l'invitation cordiale des parents de son condisciple. Gabriel ne se fit pas prier ; il voulait se rendre compte de ce qu'était ce jeune vaudevilliste qui devait protéger Roger. Ils dirent donc adieu aux dames Houlot et Gabriel, après avoir reçu l'autorisation de revenir quand il le voudrait, s'éloigna enchanté.

Le dîner fut très gai, – la rondeur de Gabriel, l'esprit de Georges et la verve de Roger en firent les frais. Jamais loge de portier ne

retentit d'axiomes aussi abracadabrants, de raisonnements aussi subtils et de refrains plus égrillards, car, à la fin du repas, les trois jeunes gens, à qui les Sainte-Hélène s'était plu à verser force rasades, étaient en fort bonne humeur. On chanta donc, sur la demande de la digne portière… Georges, qui dévorait ses premières peines de cœur, répéta les charmants couplets de la *Musette* de Mürger… Gabriel écorcha la *Chanson de Fortunio*, bien en rapport avec sa situation et Roger chanta *le Bénéfice de Berlingo*… – Le *fleuve du Tage* exécuté par madame Sainte-Hélène, avec cette voix particulière aux vieilles femmes qui ont encore des prétentions, fut écouté avec un profond respect. Le dogmatique père de Georges s'abstint… Et les trois jeunes-gens prirent leur volée sur les neuf heures. – ? Ils se tenaient bras dessus bras dessous, et Quoniam qui se glissait chez Belotte, ne put s'empêcher de s'écrier – Oh ! les beaux mousquetaires gris !

Les trois jeunes gens résolurent de finir gaiement la soirée ; Gabriel prit une voiture et on se rendit au petit théâtre de… voir le dernier vaudeville dont Georges était l'auteur. – Une charmante comédienne jouait dans cette petite pièce.

– Elle est bien jolie, dit Gabriel.

Roger lui poussa le coude et lui montra Georges qui, penché sur le balcon, cherchait évidemment un regard de la jeune fille. Gabriel se tut et observa.

La pièce finit sans que la gracieuse artiste eût jeté un seul coup d'œil du côté de Georges, – celui-ci quitta le théâtre tout morose.

– Bath ! Est-ce que… ? dit Gabriel à Roger. – Chut ! le pauvre garçon est à plaindre… il aime et on ne l'aime pas…

– Allons souper, dit Georges en secouant convulsivement sa tête, comme pour en chasser un pénible souvenir.

Et, à une heure du matin, ils attaquaient un buisson d'écrevisses chez Vachette.

*** *** ***

– Il est charmant ce jeune homme, disait madame Houlot à sa fille.

– Oui…, et gai surtout… Il doit être bon !

– Mais il nous a fait perdre bien du temps aujourd'hui, reprit la mère ; ta robe ne sera jamais prête pour te présenter demain chez M. Baratte.

– Nous nous lèverons de bonne heure.

Mademoiselle Houlot rêva toute la nuit du jeune Dugaril.

– Allons ! disait, de son côté, madame de Sainte-Hélène à son mari…, ils me plaisent tous les deux… et toi, qu'en penses-tu ?

– Les amis des amis… je ne sors pas de là… Et mon opinion n'a pas d'autre but… en 1815…

Mais madame Sainte-Hélène ronflait déjà. Elle était fatiguée et cela se comprend… à son âge on ne remonte pas sans peine le *fleuve du Tage*.

*** *** ***

Aux deux quartiers les plus opposés de Paris, se passaient ce soir-là deux scènes bien différentes. Dans l'un, une dame vêtue de noir venait de descendre du chemin de fer et prenait possession d'une jolie chambre et d'un élégant cabinet… Un lit était dressé dans le cabinet… car cette dame était accompagnée de son fils… jeune collégien qui venait avec elle passer ses vacances à Paris.

– Veux-tu faire la prière du soir ensemble, maman ? demanda le jeune garçon.

– Oui, mon bel ange… Parle… je répéterai après toi !

Sur le registre de l'hôtel de Lyon, elle avait écrit :

« Madame Moronval et son fils, venant de Dôle. »

L'enfant s'endormit bientôt, et la mère mit quelques, papiers en ordre avant de se reposer.

– Paris, disait-elle… J'ai osé revenir à Paris ! Mais Charles le désirait… Et puis, qui me reconnaîtrait maintenant ? Mais où ai-je donc mis l'adresse que l'on m'a donnée pour négocier cette traite ? L'aurais-je perdue ? non… la voici : BARATTE ET COMP. etc., etc… J'irai demain à deux heures, – on m'en a parlé comme d'un fort honnête homme.

Dans l'autre quartier et dans un hôtel suspect, Moïse Klauss soupait avec une de ces femmes sans nom que l'on rencontre sur quelques boulevards. Et, à moitié ivre, il murmurait tout bas :

– C'est bien lui… Mes renseignements sont bons. Demain, Dumont aura de mes nouvelles.

XVII

Où Baratte est vivement contrarié.

Nous sommes de nouveau chez Dumont-Baratte, l'ex-professeur de calligraphie, décoré de juillet… Rien n'est changé dans l'établissement… Il est dix heures du matin… Baratte déjeune de deux œufs à la coque, d'une salade de laitue pommée, d'un morceau de fromage de Chester, et il savoure un petit vin de Bordeaux acheté probablement où vous savez. Le jeune et brillant Compagnie ronge une cuisse d'oie arrosée d'un *demi-litre* de Beaugency, et deux bonnes attendent que l'un et l'autre aient achevé leur repas. Baratte ne se presse pas : il est de bon goût de se faire attendre. Sa femme, *une sainte !* n'est pas au logis. – Cependant, il a une ride au front qui ne lui est pas naturelle. De temps en temps, il pose sur la table son verre vide et, le menton appuyé sur son poing fermé, le coude sur la nappe, il crispe sa bouche, rapproche ses sourcils et médite quelques secondes.

– Encore la visite de ces Houlot, murmure-t-il, je m'en croyais débarrassé à tout jamais… Que le diable les emporte ! Tous ces souvenirs m'ennuient à la fin et si je pouvais leur trouver quelque chose à l'étranger… Comment, j'envoie cette jeune fille dans une maison tranquille… Je m'imaginais qu'elle attraperait facilement, un mari par là… Et elle revient vierge et martyre… Enfin ! si elle peut faire l'affaire de madame Laroche… C'est à Paris, c'est vrai… Mais j'aime encore mieux la voir en place que d'être exposé à ses continuelles visites… Encore une corvée pour aujourd'hui !

En ce moment, un bruit inusité de voix se faisait entendre dans l'antichambre :

– M. Baratte déjeune.

– Mais je suis invité, je viens déjeuner avec lui.

– Monsieur a défendu qu'on le dérange.

– Cet ordre n'est pas pour moi.

– C'est singulier, se disait Baratte… Je n'ai invité personne à déjeuner… C'est quelque pauvre diable qui veut escompter un billet… Voyons cependant.

Il frappa sur un timbre.

– Attendez une minute, monsieur m'appelle.

– J'attends, j'attends !

Le commis pénètre chez Baratte.

– Quel est ce bruit ?

– C'est un monsieur d'un certain âge, fort bien mis, une espèce de notaire avec un portefeuille sous le bras.

– Demandez-lui son nom et dites-lui que je le prie d'attendre quelques minutes. Je suis certain de n'avoir invité personne à déjeuner, ce n'est pas dans mes habitudes.

– Votre nom, monsieur ? dit le commis à l'homme de l'antichambre.

– Je n'ai pas de cartes sur moi ; mais donnez-moi un bout de papier.

– Voilà, monsieur.

Et Moïse Klauss écrivit ces mots :

– *Nise du Moi, Nose du Clo.*

– C'est un Russe ou un Polonais, pensa Compagnie qui jeta un regard furtif sur le nom écrit.

Et il rentra chez son patron. Celui-ci tendit négligemment la main pour recevoir le billet. Mais il n'y eut pas plutôt jeté les yeux que, malgré sa présence d'esprit habituelle, il fit un bond sur son fauteuil et renversa presque la table.

Puis, se levant avec précipitation, il courut lui-même ouvrir la porte de son bureau.

– Et bonjour, monsieur *Baratte*… Mon cher *Baratte*… J'étais sûr que vous ne m'aviez pas oublié.

Malgré son costume et les quinze années écoulées, Baratte reconnut Moïse du premier coup d'œil. Les coquins ont la mémoire longue.

– Je vous demande mille pardons… Je suis tout à vous…

Mesdemoiselles, revenez demain. Je n'ai rien pour vous aujourd'hui… Entrez donc, cher ami… Monsieur, dit – il à son commis, je vous donne congé jusqu'à deux heures… Cher ami, avez-vous déjeuné ?

– Mais non, puisque vous m'avez invité.

– C'est vrai, j'avais totalement oublié… Victor, en descendant, dites au pâtissier de nous monter sur-le-champ un déjeuner froid pour deux, sans vin. Que dans dix minutes je sois servi ! Allez, et ne revenez qu'à deux heures.

Compagnie ne se le fit pas répéter… Quand ils furent seuls, les deux anciens camarades s'étudièrent un moment en silence. Moïse parla le premier :

– Nous sommes vieux, maintenant, mon bon zig ! – Diable, tués bien logé, toi !

– Oh ! je ne suis pas si riche que cela en a l'air… Mais toi, mon vieux Moïse, je te croyais depuis longtemps occupé à travailler pour le compte du gouvernement.

– Que non pas ! J'ai fini ma surveillance et je suis un honnête homme comme autrefois.

– Comme autrefois ! Eh bien, l'on pourra rire. Nous avons du temps devant nous, et ma femme, une *sainte*, ne rentrera que demain.

– Tu es marié ?

– Imbécile !

En ce moment, le pâtissier apporta un succulent déjeuner. Les deux vieux renards, assis l'un devant l'autre, reprirent la conversation. Ils se racontèrent mutuellement leur existence depuis leur séparation, et ils furent d'une franchise sans égale. Ils n'avaient rien à craindre l'un de l'autre, et une réunion pouvait leur être fort utile. Vous savez à peu près ce qu'ils purent se dire, à l'exception d'un détail qui doit trouver sa place ici :

– Te rappelles-tu, disait gaiement Dumont, la joueuse de harpe des Champs-Élysées ?

– Je le crois bien ! avons-nous fait des noces, dans le temps !

– Ah ! c'étaient les beaux jours ! mais tout cela est loin. Ah çà ! mais tu étais marié, toi. Je me rappelle qu'il te prenait de temps en temps des remords. C'était à crever de rire. Tu parlais de ta femme, de ton fils, car tu avais un fils.

– Oh ! je n'en parlais que quand j'étais ivre ! Au diable les

souvenirs tristes ! J'ai planté tout ça là, il y a dix-huit ans bientôt. Le moutard en avait trois, et la mère lui aura probablement donné une assez mauvaise idée de son auteur. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

– Je le sais, moi.

– Toi, eh bien, ne me le dis pas ! je n'ai pas envie de me trouver une famille sur les bras.

– Rassure-toi, il y a dix-sept ans que tu es veuf !

– Dix-sept ans, voyez-vous çà ! Et de quoi est-elle morte ? demanda impudemment Moïse.

– Elle est morte de faim à Mâcon… dans un garni à la nuit ; et, comme elle n'avait sur elle aucun papier et que le mioche ne savait pas encore assez bien parler pour s'expliquer, il fut mis aux Enfants-Trouvés.

– Ah ! dit Moïse d'un ton presque soucieux… Comment sais-tu cela, toi ?

– Je l'ai appris par une maîtresse que j'avais alors et qui couchait souvent dans ce garni-là. Elle avait vu ta femme deux ou trois fois avec toi à la promenade… Elle ne voulut pas dire qu'elle savait ton nom de famille… elle avait peur d'attirer l'attention sur elle-même… d'être questionnée et, comme elle était mal notée à Mâcon, elle se tut ; seulement, le maître du garni vit encore. Il y a eu un procès-verbal dressé. Quand tu voudras retrouver ton fruit, tu le pourras. Ce qu'il fait maintenant, je l'ignore. Mais il a été placé à l'hospice sous le nom de Fanfan-Mâconnais, voilà tout ce que je peux te dire.

– Bath ! fit Moïse Klauss, en vidant son verre. Tout est bien comme il est ! Parlons d'autre chose…

Et la conversation reprit de plus belle entre les deux bandits :

– À propos, s'écria Moïse, et la Moronval… qu'est-ce que tu en as fait ?

– Peuh ! après l'affaire de Houlot, je me suis donné de l'air, comme bien tu penses… tandis que tu te laissais bêtement *arquepincer*. Je ne l'ai plus revue ! Elle fait la noce dans le grand… on l'appelle Suzanne la Folle. Voilà tout ce que j'en sais.

– Et les Houlot ?

– Ah ! ça ! c'est plus drôle… je suis en ce moment leur bienfaiteur.

Le placeur raconta comment la misère avait conduit ces dames

dans son bureau et comment il avait placé la fille à Limoges.

– Diable de Dumont, tu as toujours eu plus d'esprit que moi ! Voyons… la main sur la conscience… fais-tu toujours des affaires ?

– Et toi, cultives-tu toujours le faux ? – Je n'ai perdu aucun de mes petits talents de société.

– Alors, nous pourrons nous entendre. Il s'agit de deux ou trois cent mille francs dans un seul coup de filet ; mais il y a de grandes difficultés. Il me manquait un homme : te voilà ! Écoute la spéculation.

L'explication dura longtemps ; nous ferons grâce aux lecteurs de cette combinaison compliquée. Il s'agissait encore d'une de ces ventes simulées dont nous parlions dans un précédent chapitre. Nous avons le bonheur de n'y rien comprendre. – Nos deux escrocs étaient depuis longtemps passés maîtres dans ce genre d'affaires et ils s'entendirent à demi-mot. Le plan fut convenu, et il fut arrêté que dès le lendemain on commencerait l'attaque.

Deux heures sonnèrent, et le jeune Compagnie, exact comme un chronomètre, s'installa à sa place dans l'antichambre. Les débris du déjeuner furent enlevés… le bureau mis en ordre, et les deux amis reprirent leur physionomie d'emprunt.

– Si tu es curieux de voir les Houlot… reste encore un peu chez moi… Elles ne vont pas tarder à faire leur apparition.

Dumont-Baratte avait raison : au bout de dix minutes, le commis annonçait ces dames. Moïse se jeta dans un petit cabinet vitré, et Baratte, redevenu un petit vieillard jovial et paternel, accueillit ses clientes par le plus charmant sourire.

Pendant ce temps, Moïse Klauss, tout en observant ce qui se passait dans le bureau, ne pouvait s'empêcher de se frotter les mains, en se disant :

– Dumont est un bon diable, il m'a reçu mieux que je ne l'aurais cru.

Quand madame Houlot et sa fille furent assises, le père Baratte, d'une mine toute déconfite, leur annonça qu'en ce moment les places étaient fort rares… que madame de Vinzelles, l'excentrique voyageuse, à laquelle il songeait, était à Jérusalem ou à Pékin ; que, cependant, il ferait tout son possible pour parvenir à se rendre utile à ces dames !… – Mais le moment était mal choisi… les vacances étaient commencées depuis huit jours, et toutes les institutrices, toutes les demoiselles de compagnie, avaient, dès le premier moment, envahi son bureau… Il regrettait énormément qu'elles ne fussent pas venues un peu plus tôt. La veille, il avait

disposé de sa dernière place vacante, en faveur d'une personne qui l'intéressait beaucoup moins que mademoiselle Houlot… Mais le mal n'était pas sans remède. Il fallait prendre patience. Chaque jour pouvait amener un renvoi. Seulement, il ne croyait pas devoir dissimuler son chagrin d'avoir vu mademoiselle Houlot quitter la bonne famille Daguet : il ne comprenait pas les motifs d'une rupture aussi brusque… Quand on est pauvre, il faut supporter bien des choses… etc., etc.

À tous les raisonnements de Baratte, les dames Houlot ne répondirent que par des soupirs. La jeune fille, qui sentait un reproche dans la fin du discours de Baratte, était prête à pleurer. On lui faisait un crime d'avoir fui une maison où elle avait été si odieusement outragée ! – Aussi, sa mère n'y put-elle tenir… Elle raconta à Baratte la scène infâme qui s'était passée à Limoges : Baratte eut l'air convaincu et se mit de nouveau à leur disposition.

– Attendez encore un peu, ajouta-t-il, et aussitôt que je serai certain d'une bonne affaire, je vous écrirai.

Et il les congédia sur cette promesse, sans les reconduire jusqu'à l'antichambre, comme la première fois. Il espérait en être débarrassé.

– Il y a d'autres bureaux que le mien, pensait-il elles s'y adresseront. Quant à moi, du diable, si je leur récris jamais.

Compagnie ne fut pas plus poli que son maître. Il devinait qu'elles avaient été éconduites, et ne leva pas le nez de dessus le roman qu'il lisait. Les deux femmes tournèrent le bouton de la porte, mais une fois sur le palier, mademoiselle Houlot se jeta en sanglotant dans les bras de sa mère.

– Oh ! maman… qu'allons-nous devenir ?

Elles ne s'étaient pas aperçues qu'elles avaient un témoin.

Une femme vêtue de noir venait de franchir la dernière marche, et, comme elles lui barraient le passage, s'était vue obligée de s'arrêter.

– Allons, du courage, dit madame Houlot, en relevant la tête !

À ce moment, la femme qui assistait, malgré elle, à cette scène de douleur, aperçut le visage de madame Houlot. D'un mouvement rapide, elle abaissa sa voilette sur son visage et se rangea contre la muraille pour laisser passer la mère et la fille. Elle avait, du reste, besoin de cet appui pour ne pas tomber. Cette femme voilée n'était autre que Suzanne. Elle avait reconnu madame Houlot, et cette victime de ses désordres lui apparut comme un remords menaçant. Il était évident que ces femmes souffraient. Leur sortie d'un bureau

de placement et leurs larmes trahissaient leur situation. Ce fut donc émue et troublée qu'elle pénétra dans l'antichambre, où le commis ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il s'empressa d'aller au-devant d'elle. Suzanne était mise simplement, mais grâce à un je ne sais quoi indéfinissable, le Lovelace des cuisinières devina, du premier coup d'œil, à qui il avait affaire.

– M. Baratte ? demanda Suzanne.

– Il est visible et si madame veut prendre la peine de passer…

Et le commis, sans même annoncer, ouvrit la porte du bureau. Baratte et Moïse causaient à voix basse… À la vue de la dame voilée, ils se turent et Baratte lui demanda poliment quel était l'objet de sa visite. En entendant cette voix, Suzanne fut frappée de stupeur… Elle leva les yeux et reconnut celui qui l'avait perdue. La figure de Moïse ne lui était pas étrangère non plus… elle l'avait vu, dans plusieurs soupers, avec Dumont et Houlot. Ces deux rencontres subites, étranges, inattendues, lui semblèrent un avertissement d'en haut. Évidemment ce n'était pas pour rien que la *destinée* mettait, en un seul jour, au bout de quinze ans, les bourreaux en présence de leur victime. La Providence devait avoir un but, et Suzanne devait être l'instrument de la volonté divine. Suzanne fit toutes ces réflexions en une seconde. Pendant qu'elle réfléchissait, Baratte, les bras tendus, lui indiquait un fauteuil, et Moïse, assis près du bureau, parcourait son journal. Madame Moronval n'était pas une femmelette. Elle venait de concevoir un grand dessein. Aussi, redevenant pour un instant Suzanne la folle, leva-t-elle soudain son voile et souriant comme aux jours d'orgie :

– Bonjour Dumont, bonjour Moïse, dit-elle gaiement !

XVIII

La fin justifie les moyens.

Il y a des sentiments, des situations qui ne se dépeignent pas : nous laissons à la sagacité de chacun le soin de juger, à sa façon, l'effet produit par l'apparition de Suzanne. Dumont paraissait pétrifié, tandis que la jeune femme tenait ses yeux fixés sur lui. Sa figure passa du rouge au blanc, revint du blanc au rouge ; il ôta ses lunettes, les remit sans savoir pourquoi… s'assit et se leva tour à tour, comme un député qui vote mécaniquement. En un mot, il offrit, pendant un laps de temps fort court, à la vérité, tous les indices de l'aliénation mentale. Moïse Klauss, moins ému, n'était pourtant pas beaucoup plus à l'aise. Suzanne, seule, semblait enchantée des mouvements divers que sa présence provoquait. Enfin, Dumont se leva tout à fait, avala un grand verre d'eau et, essuyant avec son mouchoir son front baigné de sueur, il finit par murmurer quelque chose qui ne ressemblait à rien :

– Madame, je ne comprends pas !

– Allons, allons, remets-toi, Dumont ; je ne suis pas venue ici pour te faire de la peine.

– Encore une fois, je ne vous connais pas, madame.

– Et toi non plus, Moïse, tu ne me connais pas… hein ? Nous avons eu quelques petits déboires, mon vieux Klauss, que voulez-vous ? Tout le monde n'a pas la chance de Dumont.

– Çà, c'est vrai qu'il a de la chance.

– Allons donc ! En voilà un qui parle au moins ! Voyons, Dumont, déride-toi ! nous sommes trois vieux complices, maintenant ! à quoi bon les cérémonies ?

– Au diable les mensonges ! s'écria à son tour Dumont qui venait enfin de prendre son parti. Causons. Tu as perdu moins que nous dans ces quinze années-là, Suzanne ; tu es encore crânement jolie.

– C'est que je suis plus jeune que vous, mes vieux drôles !

– Chut, chut ! allons, il est décidé que je ne ferai pas beaucoup d'affaires aujourd'hui !

– Allez-vous-en, dit-il à Compagnie qui entrait en ce moment, et à demain ! Avez-vous encore de l'argent ?

Compagnie sourit de ce qu'il croyait être une naïveté du patron. Demander à un jeune homme s'il a de l'argent, c'est le provoquer à vous en emprunter aussitôt. Compagnie ne manqua pas à la tradition et partit enchanté des deux pièces de cinq francs que Baratte lui remit *en avance* sur son mois à venir. Il y avait déjà longtemps que le mois courant avait disparu aux guichets de la *Closerie* et de *Mabille*.

– Enfin, nous sommes libres !

– Et ta femme ? *une sainte !* demanda Moïse.

– Je t'ai dit que je lui avais donné une permission de quarante-huit heures… elle a à travailler chez madame Antoine, une de nos pratiques.

– Comment, Dumont, tu es marié ! Je me sauve ! J'en ai assez des gens mariés ; Houlot m'en a dégoûtée à tout jamais.

– Eh ! non, je ne suis pas marié ! Mais ça fait bien dans le quartier… Elle va à l'église, ça me pose en honnête homme.

– Ah çà, ajouta Suzanne, comme par réflexion, j'ai parlé d'Houlot… Est-ce que ça n'est pas sa femme que je viens d'apercevoir en entrant chez toi ?

– Justement ! c'est la femme de ton ancien amant ; elle était accompagnée de sa fille… Elles sont dans là débine jusqu'au cou.

– Et tu les aides, c'est bien, ça, Dumont !

– Que tu es bête ! je suis placeur… je les place quand je peux, voilà tout.

– Et tu fais bien, dit Klauss, s'il fallait aider tous ceux qui meurent de faim, on serait bientôt sur la paille.

Le cœur de Suzanne se soulevait en entendant les propos cyniques de ces deux hommes. Mais elle avait résolu d'accomplir un acte de souveraine justice, et elle puisa dans sa résolution courageuse, la force de continuer.

– Tu es donc calé, maintenant, dit-elle en examinant le salon ?

– Et toi ?

– Moi, mon bon, j'ai quelque chose comme dix mille livres de

rente qui m'appartiennent en propre. J'ai cinquante mille francs de diamants, et je m'amuse comme à vingt ans… un peu plus même, parce que maintenant, je sais mieux m'y prendre.

– Mais qui, diable, t'a fait penser à moi, au bout de quinze ans ?

– Le hasard, mon ami, le hasard. Figure-toi que, toute riche que je suis, j'ai des manies et une principalement, qui est d'acheter des terrains très bon marché et de les revendre très cher.

– Ça n'est pas bête, mais il y a mieux, dit Moïse !

– Oh ! vous, je connais votre manière ! c'est plus simple de prendre, n'est-ce pas ?

Et elle éclata de rire. Les deux hommes commençaient à perdre un peu de leur inquiétude.

– Or, continua Suzanne, j'ai besoin de vingt mille francs et j'ai une valeur authentique : ça n'est pas une valeur de la fabrique Dumont et Klauss, celle-là !

Et les rires de redoubler ! Cette fois Dumont et Moïse sourirent.

– J'étais à Dôle… un joli pays, le poisson y est délicieux, et il y a, vis-à-vis du théâtre, une propriété superbe qui appartient à un jeune fou : il la donnerait pour un morceau de pain. Il veut tâter de Paris, et désire la vendre ! Mais les propriétaires de ce petit pays ne tiennent pas à s'enrichir, à ce qu'il paraît. La maison n'a pas trouvé de prêteurs. Or voici mon but : je prends première hypothèque, moyennant vingt mille francs. Je connais le saint et je l'honore du plus profond mépris. Il part pour Paris… je le recommande… si tu veux en manger, mon vieux, libre à toi ! En moins d'un an, son affaire est faite. Et puis, il y a, de plus, les chances de quelques duels par-ci par-là : ça se fait encore !

Les deux hommes écoutaient Suzanne avec ravissement. Dumont était fier de trouver au bout de quinze ans son élève aussi digne de lui. Il ne l'avait jamais envisagée sous cet aspect. Elle avait su, chose assez rare chez les filles de cette espèce, se faire des rentes et elle méditait tranquillement, en riant, la ruine ou la mort d'un homme ! C'était plus qu'il n'aurait osé espérer. Suzanne continua :

– Mais, comme je te le disais… je n'ai pas les vingt mille francs… J'ai une traite excellente et je voulais la négocier à un prix raisonnable… On me recommande un nommé Baratte et Cie, le plus honnête homme du monde ! J'accours et qu'est-ce que je vois ? Dumont et Moïse ; sans doute… la compagnie en question. C'est à mourir de rire !

– Voyons ta traite !

– Tiens… va… j'ai confiance… je n'ai pas endossé.

– Elle est en règle… Combien en veux-tu ?

– Oh ! elle est trop forte celle-là ! je la connais, et on n'apprend pas aux vieux singes à faire des grimaces ; ma traite courra de main en main, et j'aurai 30 ou 40 pour cent de perte dessus… Heureuse si l'on ne me paie pas avec des confitures ou des feuilles de paravent… ! Merci… ! j'en vends, mais je n'en achète jamais.

– Tu te trompes, Suzanne, je te la prends à 9 pour cent, si tu veux ! Tu n'en trouveras pas davantage ailleurs, et je te paie comptant en bons billets, ou en or, à ton choix.

– Tu as vingt mille francs dans ta bicoque ?

– Ma chère amie, si je voulais avoir vingt mille livres de rente… j'en ai le capital ici… Mais je veux un million… Quand je l'aurai, et ça ne tardera peut-être pas, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil narquois à Moïse ; – quand je l'aurai, ce million, je vivrai en parfait honnête homme, et si le cœur t'en dit encore un peu pour tes premières amours… eh bien ! nous finirons comme nous avons commencé.

Suzanne reprit sa traite machinalement et se mit à rire de nouveau.

– Tu ne me crois pas… Eh bien ! regarde ! Et se dirigeant vers une sorte de placard dissimulé dans la boiserie, Dumont l'ouvrit. Un de ces énormes coffres-forts, tels que l'on en voit dans les administrations publiques, et dont il fit jouer le mécanisme, démasqua deux ou trois étages de rouleaux d'or empilés et plusieurs liasses de billets de banque. Moïse battit des mains… la vue de l'or lui semblait le plus beau des spectacles. Quant à Suzanne, elle se contenta de sourire, elle savait tout ce qu'elle voulait savoir. – Dumont referma le tout, et se tournant triomphalement du côté de Suzanne :

– Me crois-tu maintenant ?

Mais la physionomie de celle-ci avait totalement changé d'expression ; elle était devenue tout d'un coup sérieuse et sévère. Le feu de la résolution se lisait sur ses traits. Les deux hommes se regardèrent, cherchant la cause de cette subite transformation.

– Oui, je vous crois, Dumont, dit-elle enfin lentement et en pesant chaque mot ! Grâce à moi, qui fus l'instrument de vos odieuses machinations, vous avez volé, dépouillé la famille Houlot… Le père s'est tué, et de misère en misère, la fille de celui

que vous avez assassiné est réduite à servir chez des étrangers et c'est encore vous qui êtes son intermédiaire. Le moment de régler vos comptes est venu.

– Ah çà, tu deviens folle !

– Non, dit Suzanne… je suis juste ! Vous allez à l'instant me remettre *cent mille francs*… c'est beaucoup moins que ce que vous avez volé… mais cela suffira à rendre la tranquillité à cette famille. J'ai été la cause de la ruine, je serai la cause de la réparation.

– Elle est insensée, dit Moïse !

– Ne bougez pas, dit Suzanne qui voyait la colère gronder dans les yeux de Dumont, ne bougez pas ou j'appelle.

D'un mouvement prompt et sûr, elle avait ouvert la croisée :

– On sait que je suis ici, continua-t-elle. Un geste de vous et j'appelle ! Je vous le répète : ma voiture est en bas ; on n'assassine pas en plein jour ! Vous allez me donner les cent mille francs que je réclame, ou devant Dieu qui nous entend, j'appelle à mon aide ! Vous êtes condamné par contumace, Dumont… Prenez garde, il n'y a pas encore prescription ! Et vous, Moïse Klauss, quoique libéré, vous pourriez encore payer cher votre complicité.

Moïse était fort pâle… Dumont faisait bonne contenance :

– Jamais, dit-il, jamais !

– Vous voulez donc tout perdre… ? Donnez-moi les cent mille francs, et je vous jure de ne pas révéler votre nouveau nom.

– Vous êtes une folle et vous jouez une vilaine partie, dit Dumont en armant un pistolet.

– Cocher, cria Suzanne par la fenêtre !

– Madame, répondit l'automédon, vous avez besoin de moi ?

– Attendez ! Eh bien, tue-moi donc, Dumont… Ce ne sera plus le bagne qui vous attendra tous les deux, ce sera l'échafaud !

– C'est impossible, hurlait Dumont ! Suzanne se pencha de nouveau par la fenêtre.

– Attends… cinquante mille francs ! c'est assez.

– Cent mille, ou le bagne et la ruine… Je vous donne une minute !

Dumont, dans un état de rage et d'exaltation impossible à décrire, tournait dans le salon comme une bête fauve. Moïse lui-même eut peur de son complice.

– Dépêchez-vous, dit Suzanne, ma patience est à bout. Haletant, hors de lui… Dumont ouvrit de nouveau le coffre-fort… y puisa une liasse de billets et les jeta aux pieds de Suzanne, qui s'en saisit et se mit à les vérifier un par un ; Dumont avait refermé le panneau et s'était appuyé, ou pour mieux dire collé dessus… on eût dit qu'il craignait une nouvelle saignée.

– Le compte est exact : c'est bien ! Je tiendrai ma parole ; vous n'entendrez jamais parler de moi ; mais que je n'entende jamais parler de vous non plus, car je me croirais dégagée de mon serment.

Elle roula soigneusement les billets dans son mouchoir de poche, arracha l'une des brides de son chapeau et lia le paquet solidement.

– Cocher, dit-elle de nouveau, prenez cela ! je descends, et venez m'attendre dans l'escalier.

– Oui, madame, répondit celui-ci. Soyez tranquille, je monte. Le brave homme avait deviné qu'il se passait là quelque chose d'extraordinaire, aussi serrant le mouchoir tortillé dans sa poche, il pénétra dans la maison.

– Maintenant ouvrez-moi, dit Suzanne.

Dumont obéit. Il était fasciné. Elle passa sans sourciller entre les deux hommes, et se trouva sur le palier en même temps que le cocher, qui venait d'y monter quatre à quatre. Moïse était à la fenêtre comme Suzanne mettait le pied sur le strapontin du fiacre, et il l'entendit dire au cocher :

– Hôtel de Lyon !

– Je suis ruiné, je suis ruiné, murmurait piteusement Dumont !

– Pas encore, répliqua Moïse Klauss ! attends-moi toute la nuit, s'il le faut.

– Que vas-tu faire ? Pas d'imprudence !

– N'aie pas peur. Je prends tout sur moi. Nous compterons après.

Et il sortit précipitamment, laissant Dumont dans un morne désespoir.

Quant à Suzanne, heureuse de son succès, elle comptait les billets, et se disait :

– Pauvres femmes ! je leur devais bien cela ! Oh ! mon Charles, ta sœur ne mendiera plus son pain.

Le plus difficile était de découvrir la demeure des dames

Houlot. Elle remit ce soin au lendemain, et elle trouva son fils qui l'attendait en faisant un de ces devoirs de vacances imposés généralement dans les séminaires.

– Tu as été bien longtemps, maman !

– Pauvre enfant, je te dédommagerai. Viens dîner ! Charles, j'ai fait une bonne action aujourd'hui, tu remercieras Dieu pour moi ce soir.

XIX

Fanfan retrouve son père.

Onze heures et demie venaient de sonner à la gare, et deux hommes, ou plutôt un homme et un gamin, arpentaient le boulevard Mazas. Ils se tenaient bras dessus, bras dessous, et chantaient le fameux refrain :

Rappelle ta gaité
Enfant de nos montagnes, etc.

C'étaient Fanfan et Quoniam : ils venaient de faire la conduite à un camarade. La soirée avait été chaude, et les deux ouvriers se trouvaient dans cet état indécis qui n'est pas encore l'ivresse, et qui n'est déjà plus le bon sens. Ils ne titubaient pas encore ; mais ils chantaient faux, horriblement faux. Fanfan faisait des enjambées dignes du Petit-Poucet, et Quoniam était obligé de galoper, pour se mettre au niveau du pas accéléré du joyeux forgeron.

Tout à coup les cris : *à l'assassin, à l'assassin, arrêtez-le, arrêtez-le !* se firent entendre derrière eux. Ils écoutèrent : plus rien !

– C'est une farce ! avança Quoniam.

– Peut-être, reprit Fanfan, faut voir !

À peine avait-il prononcé ces paroles que Quoniam, heurté subitement par un choc violent, roule dans l'allée… une ombre passe en courant devant Fanfan… C'est un homme qui fuit, un voleur qui se sauve, peut-être l'assassin dont on parlait tout à l'heure ! Fanfan est dégrisé, il prend son élan, et doué d'une vigueur de jarret peu commune, il atteint le fugitif, au moment même où celui-ci allait tourner une rue déserte. Alors une lutte s'engage. Doué de la force que nous lui connaissons, Fanfan fût sans doute venu bien vite à bout de son adversaire, tout robuste qu'il parût être ; mais celui-ci tenait à la main un de ces couteaux dont les bouchers se servent pour détacher la viande des os, arme terrible, dont les blessures sont presque toujours mortelles. Fanfan

avait saisi son homme au bras gauche, et placé derrière lui, il essayait en vain de s'emparer du bras droit. C'était une lutte singulière que la lune éclairait seule. Pas un bec de gaz en cet endroit, pas un sergent de ville aux alentours. Trop occupés de leur situation respective pour proférer une seule parole, les deux antagonistes se débattaient en silence. Pris comme dans un étau par le poignet vigoureux de Fanfan, le misérable essayait de le frapper de son couteau ; mais Fanfan était leste, et chaque fois qu'il sentait le bras droit de son prisonnier faire un mouvement en arrière, il sautait brusquement de côté et l'arme ne rencontrait que le vide. Cependant le pied glissa au Mâconnais et il chancela ; l'homme, alors, lui enfonça sa lame dans la jambe. La douleur fut vive ; mais elle redoubla la vigueur de l'hercule. L'aiguillon fit bondir le taureau, et par un effort surhumain, il parvint à jeter le bandit à genoux. La lutte était terminée. D'un revers de main il le renversa sur le dos, et s'empara enfin du couteau que l'épuisement venait de faire abandonner à l'assassin. En ce moment, Quoniam arrivait en boitant, encore tout meurtri de sa chute.

– Va chercher la garde, cria Fanfan, je le tiens bien !

En effet, il s'était mis à cheval sur le vaincu, et, tandis que ses deux genoux lui écrasaient presque les bras et la poitrine, il tenait la pointe du couteau appuyée sur sa gorge.

– Mais vous êtes blessé, Fanfan !

– Ça n'est rien ! c'est dans le gras du mollet, cours vite au chemin de fer !

– Mais s'il en vient d'autres ?

– Va donc, animal ! Tiens ferme, ajouta-t-il en faisant sentir le couteau à l'homme qui venait de faire un mouvement !

– J'y vole, monsieur Fanfan, j'y vole ! Et il partit comme un trait.

– Fanfan, murmura l'assassin, Fanfan !

– Oui, moi Fanfan ! Hein, vous me connaissez ? allons, j'ai de jolies connaissances !

– Écoute, les moments sont précieux ! Tu as été déposé à l'hospice des Enfants-Trouvés de Mâcon, il y a dix-sept ans. Tu as une marque en forme de cerise sur le bras droit.

– Oui… mais comment savez-vous cela ?

– Malheureux, je suis ton père !

– Vous, mon père ! vous un voleur, un assassin… allons donc !

– Je puis en fournir toutes les preuves. Écoute-moi… J'ai cent mille francs là dans ce portefeuille… partageons, laisse-moi fuir… la blessure que je t'ai faite sera ton excuse et tu auras sauvé la vie à ton père.

– Mon père… voilà mon père ! murmurait Fanfan… Savez-vous ce qu'on m'a raconté à propos de ma translation aux Enfants-Trouvés ?

– Le temps presse, partageons !

– Attendez donc. On m'a dit qu'une pauvre femme sans ressources, ne pouvant plus travailler, et donnant à son fils tout ce qu'elle pouvait arracher à la pitié de quelques voisins, aussi pauvres qu'elle, était morte de faim, Est-cela ?

– Oui, j'ai eu des torts… mais je suis ton père.

– Elle est morte de faim, et moi, j'ai été jeté aux Enfants-Trouvés ! C'est toujours cela, n'est-ce pas ?

– Il me semble que l'on vient… prends tout ; laisse-moi fuir !

– Vous avez laissé mourir ma mère de faim, vous m'avez abandonné à la pitié publique… vous êtes un voleur et un assassin et vous me proposez de partager, de prendre même tout le fruit de votre dernier crime… c'est cela… n'est-ce pas ?

– Grâce… on vient ! grâce pour ton père !

– Je n'ai pas de père ! Je vous renie ! Je suis un honnête homme, moi… un ouvrier… je n'ai jamais volé… je n'ai jamais tué… Si j'ai une femme… elle sera heureuse… elle sera honorée… Si j'ai des enfants… je leur enseignerai l'honnêteté. Voilà ce que doit être un père. Vous que je n'ai jamais vu, qui, au bout de dix-sept ans, venez me dire : sois voleur comme moi, sois assassin comme moi, je suis ton père ! non, vous êtes un misérable, rien de plus ! Je n'ai pas de pitié pour vous. La voix du sang est un mensonge et d'ailleurs je ne vous connais pas !

– Oh ! mon Dieu, Fanfan ! les voilà… lâche-moi ; tiens, le portefeuille est dans ma poche.

– Nous voilà ! nous voilà, criait Quoniam ! En effet, quelques soldats, requis par l'apprenti, accouraient suivis du maître de l'hôtel de Lyon. On s'empara de Moïse Klauss, dont les dents claquaient. Le propriétaire de l'hôtel l'avait reconnu. Les cent mille francs trouvés en sa possession prouvaient sa culpabilité… c'était bien lui qui avait commis le crime.

Il fut entraîné au poste le plus voisin, et le procès-verbal fut ainsi rédigé sous la dictée du maître d'hôtel.

« Le… à 11 heures du soir, un cri perçant retentit soudain dans la chambre que madame Moronval habite au second avec son fils Charles, âgé de 15 ans. En rentrant chez elle avec ce jeune homme, cette dame avait cru entendre du bruit. En effet, un homme apparut à ses yeux, lorsqu'elle ouvrait la porte… nous entendîmes d'abord la dame s'écrier : Moïse, Moïse ! ah ! misérable ! au voleur ! Puis un cri, et, comme nous nous précipitions pour courir au secours de cette dame, un homme, armé d'un couteau ensanglanté, se jeta sur nous… nous renversa, sans nous frapper toutefois, et prit la fuite. Il disparut sur le boulevard Mazas, où il vient d'être arrêté… Nous déclarons reconnaître parfaitement l'individu détenu au poste de la gare, pour celui qui a commis l'attentat… Madame Moronval mourante a déclaré qu'on lui avait volé cent mille francs dans un portefeuille. Le détenu est porteur d'une somme égale contenue dans un portefeuille, où se trouve le portrait du jeune Moronval…

« En foi de quoi nous avons signé :

« JEAN LACROIX,

« propriétaire de l'hôtel de Lyon. »

Un procès-verbal général fut rédigé par le brigadier des sergents de ville, dans lequel furent relatés la courageuse conduits de Fanfan et le zèle de Quoniam. Tous deux furent appelés à signer et à indiquer leur demeure. Quoniam écrivit son nom et son adresse qu'il dit être aussi celle de Fanfan… Quant à ce dernier, il fit une croix, déclarant ne pas savoir signer… Ils allaient se retirer quand le prisonnier s'écria :

– Attendez, il manque quelque chose au procès-verbal !

– Qu'y manque-t-il ? demanda le brigadier.

– C'est qu'on a oublié de mentionner un détail intéressant… ce Fanfan qui m'a arrêté et qui a fait une croix… eh bien, c'est mon fils !

– Est-il vrai, monsieur ? demanda curieusement le brigadier.

– Brigadier, je me nomme Fanfan Mâconnais, je suis enfant de l'hospice de Mâcon, et cet homme est fou.

Les deux ouvriers sortirent du poste.

Il était temps ! une voiture de remise passait ; ils y montèrent tous deux. Une fois le véhicule en marche, Quoniam dit à Fanfan :

– Vous souffrez donc de votre jambe ?

Fanfan pleurait.

– Vous pleurez ! mais qu'y a-t-il donc, monsieur Fanfan ?

– Ah ! Quoniam, Quoniam !… je suis bien malheureux ! Cet homme, cet assassin… c'est mon père !

Le reste de la route se fit en silence.

*** *** ***

Voici ce qui s'était passé :

Moïse Klauss avait suivi la voiture de loin et une fois sûr de la direction, et certain que l'ordre donné n'était pas un piège, il retourna à son domicile. Là, il se déguisa complètement, grâce à d'énormes favoris rouges, prit un trousseau de fausses clefs à tout hasard, et sur les dix heures, il se présenta à l'hôtel de Lyon. Madame Moronval y demeurait en effet avec son fils ; mais ils étaient sortis et on les croyait au spectacle.

– Allons, dit Moïse, j'ai de la chance, ce que je voulais faire demain, je le ferai ce soir même !

C'était un homme adroit, et du reste, l'hôtel était fort accessible. Il n'eut même pas besoin de tromper la surveillance du propriétaire, plongé dans la combinaison d'un savant piquet, en face de sa vénérable moitié. Il franchit donc hardiment les degrés, et, arrivé à la porte du numéro qu'on lui avait indiqué, il essaya la serrure. Le troisième passe-partout fit merveille, et il pénétra dans l'appartement. Il était dix heures et demie.

– Les spectacles finissent tard, se dit-il… j'ai le temps !

Après avoir refermé la porte derrière lui, il commença ses investigations. Il n'y avait qu'une commode qui fermât à clef. Mais il en fouilla vainement les tiroirs. Les cent mille francs n'y étaient pas.

– Que diable ! on n'emporte pas une pareille somme sur soi ! Comme il avait fait à Domfront, il bouleversa la paillasse, visita le cabinet de Charles, sonda les murs… il ne trouva rien… Une robe négligemment jetée sur un fauteuil attira soudain ses regards, et, guidé par l'instinct particulier aux voleurs, il pressentit que le trésor devait être là. En effet, dans une des poches, il sentit un portefeuille, l'ouvrit et aperçut les billets de banque. Onze heures sonnaient, quand la porte s'ouvrit : nous savons le reste ! Le misérable avait échoué au port.

Quant à madame Moronval, sa position était fort dangereuse, elle ne put parler qu'au bout de trois jours. Son premier soin fut de faire avertir le vicomte de Chatenay. Elle se sentait mourir et

voulait que son fils eût un appui dans le monde. Le pauvre Charles était plongé dans un morne désespoir. Il n'avait pas quitté sa mère une minute. Il dormait sur un fauteuil, épiant le moindre geste de la malade, aidant de tout son pouvoir la garde qui avait été mandée et embrassant la pauvre femme toutes les fois qu'elle ouvrait les yeux. Il fit preuve en cette occasion d'un dévouement rare chez les enfants de cet âge. Depuis qu'il avait retrouvé sa mère, il l'aimait chaque jour davantage.

Le troisième jour, le vicomte arriva ; mais il dut attendre que le juge d'instruction eût fait son office. Enfin, il resta seul avec la malade, qui avait prié son fils de s'absenter une heure ou deux. Nous saurons bientôt le résultat de cette conversation.

XX

Gabriel se déclare.

Mesdames Houlot étaient rentrées désespérées de leur visite inutile chez Baratte. L'argent ne manquait pas encore à la maison. Car les deux pauvres femmes étaient plus qu'économes ; mais chaque jour faisait une brèche à leur modeste épargne. L'hiver allait venir et, avec lui, le cortège des dépenses qu'il amène. Le chauffage, l'éclairage pour la veillée, tout ce qui est menue augmentation pour les gens aisés, est misère pour les pauvres. Vivre avec trente sous par jour, à deux : tel était le problème qu'elles pouvaient résoudre l'été ; l'hiver, cela devenait impossible. Elles n'avaient rien à attendre que d'elles-mêmes sur la terre ; elles s'étaient adressées à d'autres bureaux et partout les réponses avaient été négatives.

– Attendez un peu, leur avait-on répondu. Attendre ! mot banal qu'on jette aux malheureux, comme si les malheureux avaient le moyen d'attendre ! Elles redoublaient donc de courage au travail et réduisaient le plus possible leur ordinaire déjà si restreint. Les visites de Gabriel jetaient de temps en temps un peu de gaîté dans la triste demeure. Le pauvre garçon s'efforçait de les distraire ; il devinait bien que la misère avait étendu ses ailes de chauve-souris sur elles, il en souffrait et n'osait laisser deviner ses sentiments. Cependant cela ne pouvait durer ainsi. Il fallait prendre un parti. Son amour, un peu imaginaire d'abord, était devenu profond et il brûlait du désir de risquer un aveu. Mademoiselle Houlot était très affectueuse pour lui, sa mère semblait l'aimer beaucoup. Quand il paraissait, il devinait bien qu'il était attendu, désiré peut-être, et malgré tout cela, il *n'osait pas* ! Lui, si décidé dans toutes ses entreprises, il restait tout interdit, à la seule pensée de faire une démarche officielle. Il n'avait confié son amour à personne, pas même à Roger, pas même à Georges qui était devenu son ami intime. Son père lui avait déjà écrit deux fois. Il avait en poche tous les papiers nécessaires, ses parents l'attendaient avec *sa*

femme ! Sa femme, mademoiselle Houlot ! quels doux rêves aux nuits de l'amoureux. Le soir, il faisait mille projets, il commençait des lettres, les déchirait le matin et reprenait toute sa timidité au réveil. Pauvres amants transis, vous serez toujours les mêmes !

Une après-midi pourtant, quatre jours après le crime de Moïse, il prit son parti. Gabriel était homme de parole : il s'était engagé avec lui-même, il fallait tenir. À deux heures donc, il se présenta chez les dames Houlot, et fut accueilli comme de coutume ; mais, pour la première fois de sa vie, il laissa tomber la conversation qu'il savait si bien ranimer ordinairement.

– Qu'avez-vous donc, Gabriel ? demanda madame Houlot, qui avait pris l'habitude de l'appeler ainsi.

– Oui, qu'avez-vous, monsieur Gabriel ? répéta la jeune fille… vous êtes préoccupé, distrait.

– En effet, mesdames, j'ai reçu une lettre de mon père, ce matin.

– Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il y a quelqu'un de malade dans votre famille ?

– Non, non, ce n'est pas cela.

– Mais quoi donc alors ? Si ce n'est pas un secret, dites-nous vos chagrins… nous les partagerons.

– Je ne souffre pas ; seulement, je me trouve dans une situation embarrassante. Mon père veut que je me marie…

Et il s'arrêta pour juger de l'effet de ses paroles. Cette ruse, vieille comme le monde, lui réussit en partie ; car mademoiselle Houlot pâlit subitement et se baissa pour chercher ses ciseaux qui n'étaient pas tombés. Madame Houlot, elle, ne se doutait de rien.

– Je ne vois guère de quoi vous désoler. Vous êtes d'âge à songer au mariage, et vous trouverez, je n'en doute pas, quelque riche héritière de Limoges qui ne demandera pas mieux que d'unir son sort au vôtre.

– En effet, murmura mademoiselle Houlot qui essayait de se remettre de son émotion, c'est tout naturel… Et certainement, il n'y a pas de quoi…

Mais son écheveau de laine s'était tout à coup tellement embrouillé qu'elle n'acheva pas… Elle était toute à sa tapisserie.

– Si… si… il y a de quoi !

– Ah ! dit la mère, je comprends. Nous avons une passion au cœur… une petite grisette… bath ! Tous les jeunes gens ont

commencé par là.

– Je n'aime pas les grisettes, dit Gabriel d'un ton fier.

– Alors, pourquoi ne voulez-vous pas vous marier ?

– Je n'ai pas dit que je ne voulais pas me marier… au contraire… je veux me marier… mais…

L'écheveau promettait de devenir un véritable nœud gordien.

– Quel singulier enfant vous faites, Gabriel ! On veut vous marier, vous ne demandez pas mieux, et vous êtes triste.

– Le fait est, balbutia mademoiselle Houlot. Le fait est, oh ! le vilain écheveau… !

– Ah ! mon pauvre ami, je devine ! Celle que vous aimez ne convient pas à vos parents. Je vous plains.

Mademoiselle Houlot jeta à Gabriel un regard si rapide que l'amour seul eût pu le saisir au passage.

– Au contraire, elle leur convient parfaitement… J'ai le consentement dans ma poche… Celle que j'aime a toutes les qualités… elle est belle, bonne, vertueuse.

La jeune fille était toute tremblante.

– Est-ce qu'elle ne vous aime pas ? continua la mère de ce ton calme des gens revenus des folies du jeune âge, lequel ton a le privilège d'agacer les amoureux au suprême degré.

Gabriel, lui, continua à louvoyer, mais sans oser regarder du côté de mademoiselle Houlot.

– Je n'en sais rien, dit-il assez lamentablement.

Madame Houlot ne put réprimer un éclat de rire. Sa fille était si attentive à son ouvrage qu'elle ne s'apercevait pas qu'elle venait de produire une rose d'un bleu de ciel magnifique.

– Que vous êtes simple, reprit madame Houlot, demandez-le-lui.

– C'est facile à dire… mais je n'ose pas.

– Oh ! un grand et beau garçon comme vous. Elle est donc bien terrible.

– Non, madame… mais j'ai peur d'être refusé… elle a sa mère.

Tout le rose qui manquait à la fleur brodée envahit les joues de mademoiselle Houlot.

– Si elle a sa mère, c'est bien plus facile. Demandez-la à sa mère. Elle consultera sa fille et vous saurez à quoi vous en tenir.

– Vous croyez ?

– Dame, je ne vois pas d'autre moyen !

– Eh bien, madame Houlot, je vous en supplie, demandez à mademoiselle votre fille si elle veut de moi pour son mari !

Et prenant dans ses mains celles de la vieille femme, il se laissa glisser à genoux.

La jeune fille ajouta une feuille orange à sa rose bleue. Quant à madame Houlot, elle regardait Gabriel avec des yeux où se peignait la plus vive stupéfaction. Elle allait répondre ; mais Gabriel était lancé, il ne lui laissa pas la parole. Elle cherchait en vain à placer un mot, Gabriel ne tarissait pas et lui épargnait la peine de chercher des expressions. Il leur exposa combien elles se plairaient à la campagne : Madame Houlot serait l'amie de sa mère, Mathilde la reine de la maison, et mille choses plus subtiles les unes que les autres. Il termina en montrant le consentement de son père et en disant :

– Croyez-moi, mademoiselle, pour le bonheur de votre mère, pour le mien, cédez à mon ardente prière. Épousez-moi et vous ne vous en repentirez pas plus tard.

Ces derniers mots, qui étaient passés en proverbe à Limoges quand il s'agissait de Gabriel, firent sourire mademoiselle Houlot.

– Madame, votre fille a souri… Donc, elle consent.

– Mais, monsieur.

– Allons, Gabriel… mon ami… soyez raisonnable ! Relevez-vous… asseyez-vous et taisez-vous… si vous pouvez. Je suis encore toute troublée de votre demande et j'ai besoin de me recueillir.

Ici, madame Houlot surprit un regard des deux jeunes gens. Ceux-là n'avaient pas besoin de réfléchir.

– Vous êtes deux enfants ! Vous vous aimez, ou du moins vous êtes bien près de vous aimer ! Mais je suis la raison, moi, et je ne crois pas ce mariage possible.

Madame Houlot parlait sérieusement. Gabriel resta muet et douloureusement surpris. La jeune fille baissa la tête et, comme la triste Pénélope, se mit à défaire sa feuille orange et sa rose bleue.

– Non ! vous êtes riche, Gabriel, et nous sommes pauvres. Vos parents ont cédé à vos prières. Vous êtes éloquent et même un peu rusé… Je viens de le voir ; mais les grands parents, et je suis du nombre, ne sauraient vous approuver… Ma fille était née pour faire un bon mariage, et moi, pour lui fournir une bonne dot. La destinée ne l'a pas voulu. Je vais vous parler le langage de la

raison. Je n'accepterais pas, quant à moi, une place dans une famille où je n'apporterais qu'une charge, sans aucun dédommagement. Que ma fille me vienne en aide dans ma vieillesse, c'est tout simple : c'est son droit et son devoir ! Quant à elle-même, elle ne saurait accepter vos offres… elle a trop d'orgueil pour s'introduire, presque clandestinement…

– Oh ! madame !

– Passez-moi l'expression… elle est certainement trop rude, mais elle fait comprendre ce que je veux vous dire. Elle ne voudrait pas entrer, dis-je, dans une famille où, elle non plus, n'apporterait pas sa part de bien-être. Il faut, pour qu'un mariage soit digne et convenable, que les chances soient égales des deux côtés. Il y a un vieux proverbe banal, une espèce de sentence de paysan qui est pourtant bien vraie : *Dans un ménage, si l'un fournit le déjeuner, il faut que l'autre fournisse le dîner !*

– Dans un mariage d'amour les intérêts disparaissent.

– Oui ! tant qu'on est amoureux ! Mais qui peut répondre de l'avenir ?

– Madame, écoutez-moi à votre tour.

Gabriel en eût dit bien long sans doute ; mais un coup de sonnette interrompit son discours. Mademoiselle Houlot, dissimulant son trouble du mieux qu'elle put, alla ouvrir. Un homme jeune et distingué s'inclina devant elle.

– Madame Houlot ?

– C'est moi, monsieur, répondit la mère ; à qui ai-je l'honneur… ?

– Je suis, madame, le représentant de la maison Anderson, j'ai appris que mademoiselle Mathilde Houlot désirait une place d'institutrice, et je crois pouvoir vous offrir une position digne du talent de mademoiselle… mais je suis peut-être indiscret…

– Du tout, reprit madame Houlot… nous sommes à vous. Adieu, Gabriel, ajouta-t-elle en tendant la main au jeune homme. Revenez nous voir *quelquefois*…

Ce dernier mot atteignit le cœur du pauvre garçon. Il salua gauchement, sans oser regarder mademoiselle Houlot ; il avait envie de pleurer… et il sortit.

– C'est une vieille folle, c'est une vieille folle, murmurait-il tout en essayant de dissimuler une larme qu'il sentait prête à jaillir ! Sa fille m'aime… c'est évident ! elle m'aime ! ah ! je n'ai pas de chance ! Venez nous voir quelquefois ! Quelquefois, ça veut dire :

mon garçon, ne reviens plus !

Tout en ruminant ainsi, il avait franchi la porte cochère et se trouva nez à nez avec Napoléon Sainte-Hélène, qui lui prit la main et lui cria d'un air joyeux :

– Victoire, mon ami ! J'ai un drame reçu à l'Odéon, quel beau titre, mon ami : *La Reine de Saba !*

– C'est une vieille folle ; répondit Gabriel qui s'éloigna sans l'avoir seulement reconnu !

– La *Reine de Saba* une vieille folle ! Je lui enverrai mes témoins !

Et le jeune auteur dramatique rentra furieux.

XXI

Les débuts de la forgeronne.

– Tiens ferme ! il faut que je tape ! J'en ai assez, de clouer des tapis et de couvrir des fauteuils où je ne m'assoirai jamais.

– Est-ce que vous regrettez votre peine, Fanfan ?

– Non, certes ! mais je suis forgeron, et s'il plaît à la patronne de nous faire raccommoder son mobilier, il ne manque pas de tapissiers qui s'y entendent mieux que nous.

Ainsi discouraient à la forge le Mâconnais et Quoniam.

– Madame Baldy, qui était sur le point de donner un bal, avait fait de grands changements dans son nouvel appartement, et elle s'était fait aider par les ouvriers de son mari placés sous les ordres d'un tapissier. Tout était taillé, préparé, ajusté, il n'y avait qu'à clouer, et Fanfan avait tort de prendre la chose en mauvaise part. Quoniam, au contraire, éprouvait un vif plaisir à travailler dans les salons presque splendides de madame Baldy. Penchés sur leurs échelles ou à genoux sur le parquet, ils regardaient défiler quelques membres de la nouvelle société de madame Baldy, et Quoniam ne tarissait pas sur le chapitre des *mirliflors à queue de morue*, comme il les appelait en riant.

– Oh ! les bonnes têtes ! disait-il à Fanfan et au père Baldy lui-même, une fois qu'ils eurent repris le marteau et le tablier de cuir, – on dirait qu'ils sont en cire, et puis quels drôles de nom. M. Cerisier, par exemple.

– De la Cerisaie, rectifiait le père Baldy.

– Oh ! pardi, Cerisaie, Cerisier, c'est tout comme. Vous a-t-il une *pomme de canne épatante* ! Figure de casse-noisette… il ressemble à M. Chilly, dans Rodin… en plus jeune. Mais pour l'air cafard, c'est le jésuite tout craché. Il doit avoir un chapelet dans sa poche, pour sûr ! Et M. Lansquenet ?

– Duquesnay, murmurait le forgeron.

– J’entends bien ! Lansquenet… qui a toujours un lorgnon sur le nez, ce qui ne l’empêche pas d’appeler M. Fanfan mademoiselle, et de se cogner dans tous les meubles en disant, mille pardons, monsieur ! en voilà encore une binette !

– Décidément les invités à madame Baldy ne te plaisent pas, disait le patron qui ne pouvait s’empêcher de sourire des portraits chargés de son ouvrier.

– Moi, au contraire, seulement je voudrais l’empailler, et si jamais j’amasse de quoi réaliser mon rêve, je les colloquerai au premier rang.

– Au premier rang de quoi, et de quel rêve parles-tu ?

– Ah ! c’est juste, patron ! Vous ne savez pas que depuis que j’ai vu un grand drame nouveau où il y a un homme qui montre des figures de cire, j’ambitionne un état comme ça. Oh ! quelles bonnes balles je voudrais exposer ! J’y fourrerais tout le monde, les bons à droite, les mauvais à gauche. D’un côté la famille Baldy, les dames Houlot, M. Sainte-Hélène, M. Roger, M. Gabriel, les trois mousquetaires, quoi ! Fanfan, Pierre, et moi, donc ! Et de l’autre les Cerisaie, les Lansquenet, les Dutriquet et autres freluquets de la même espèce ! Et je suis sûr que je ferais de l’argent.

Et le pauvre Quoniam continuait à parler, à gesticuler, imitant les paillasses des foires, débitant des calembours, tout cela dans le but de dissiper la sombre humeur qui s’était emparée de Fanfan depuis le jour où celui-ci avait rencontré Moïse Klauss, nous savons dans quelle circonstance. Mais tous ses efforts étaient inutiles ! Fanfan ne souriait même pas. Il semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Ses belles couleurs avaient disparu. Il se négligeait ; lui si propre, si soigneux autrefois, il avait maintenant quelque chose de débraillé qui sautait aux yeux. Le coup avait été rude pour le pauvre garçon, et il ruminait mille plans dans sa tête sans rien communiquer à personne de ce qui laissait l’objet de ses méditations. M. Baldy ignorait le degré de parenté qui unissait l’assassin de Suzanne la Folle à son ouvrier, et il attribuait à l’affection qu’il lui connaissait pour l’infidèle Titi, les distractions et les brusqueries de Fanfan.

– Il est toujours amoureux, pensait-il en lui-même ; hélas ! c’est de son âge !

Quant à Quoniam, qui connaissait le vrai motif de cette taciturnité subite, il essaya une fois de consoler Fanfan à sa manière :

– Voyons, soyez raisonnable, monsieur Fanfan, à quoi sert de

vous désoler comme ça ? Le mal est fait, et après tout c'est pas votre faute si votre père…

Il n'eut pas le temps d'achever, Fanfan l'avait enlevé de terre comme une plume. Il le tenait par la ceinture et l'avait élevé en l'air, puis fermant le bras il avait approché Quoniam de sa figure, l'avait regardé bien en face et lui avait dit en rugissant :

– Si jamais tu prononces ce mot-là, je t'étouffe ! Il serra la main qui tenait Quoniam suspendu. Celui-ci poussa un cri de douleur, Fanfan revint à lui-même :

– Tiens ferme, cria-t-il !

Et il ouvrit les doigts. Quoniam retomba sur ses pieds. Il était un peu interdit et se tenait les flancs à deux mains. C'était la première fois que le forgeron lui faisait sentir sa force musculaire. Fanfan, honteux de ce qu'il venait de faire, s'écria tout à coup :

– Quoniam ! si tu veux me pardonner ma brutalité, je paie une bouteille de Bourgogne.

– Je ne vous en veux pas, monsieur Fanfan.

– Mais moi je m'en veux, j'ai eu fort, Quoniam ! je te demande pardon.

– *Tiens ferme*, hurla Quoniam en faisant un entrechat, nous en *boironss'deusse !*

Et le soir la paix fut signée dans le cabinet d'un Tortoni à barreaux verts de la place Cadet.

Madame Baldy, elle, était, comme l'on dit vulgairement, dans tous ses états depuis quelques jours. Elle allait donner son premier bal. En peu de temps, grâce à la petite Othon du Triquet, elle avait formé une espèce de petite société dans le personnel nombreux qui fréquentait la maison de l'inflammable Othon, et elle se mettait en quatre pour recevoir son monde.

Madame Antoine donnait des conseils pour tout et on l'écoutait aveuglément. M. de la Cerisaie, ce prototype de Rodin, suivant le dire de Quoniam, s'était impatronisé chez madame Baldy, et, de concert avec M. Duquesnay, il s'ingéniait à se rendre utile aux deux nouvelles initiées. Quand nous employons l'expression *de concert*, nous n'entendons pas du tout présenter MM. Duquesnay et de la Cerisaie comme des amis ! Non, chacun d'eux travaillait pour soi seul, et à certains regards venimeux qu'ils s'adressaient souvent par derrière, il eût été facile de deviner qu'une haine profonde couvait dans le cœur de ces deux hommes. Nous instruirons bientôt le lecteur des motifs de cette antipathie réciproque, en leur

esquissant l'entourage des dames Baldy, car elles avaient un entourage pour de bon. La beauté d'Antoinette avait fait merveille dans ce demi-monde où elle était apparue, comme une jolie petite étoile fraîche et nouvelle au milieu des soleils déteints et des astres un peu blafards de son firmament bigarré. Les hommes la contemplaient avec un profond étonnement. Antoinette avait conservé tout son naturel et sa naïveté dans ce singulier milieu. Naturellement distinguée, elle semblait aussi à son aise dans ses robes à la mode qu'elle l'était dans son modeste costume de tous les jours, rue Lamartine. Pleine de tact et de dignité, elle en imposait sans le savoir et, toujours à son insu, dominait toutes les autres femmes du haut de sa pudeur et de son ingénuité. En effet, Antoinette était persuadée que ce monde qui l'entourait était le vrai monde ; ignorante du mal, sans soupçon de la fausseté d'autrui, elle croyait à tout de bonne foi. Sa mère, de son côté, pensait être au sein de la meilleure société de Paris, et elles étaient excusables toutes deux. Nous nous sommes assez étendus sur le demi-monde pour n'avoir plus envie d'y revenir, et d'après ce que nous en avons dit, le lecteur comprendra facilement que deux femmes de la condition de madame Baldy et d'Antoinette, malgré toute la méfiance de l'une et malgré la bonne éducation de l'autre, purent se laisser prendre à cette parodie pendant quelque temps. Les hommes d'esprit devinaient bien qu'il y avait là-dessous quelque chose d'anormal, et que ces bonnes âmes étaient fourvoyées ; mais l'esprit naturel des Parisiens, esprit de persiflage et de mystification, les empêchait d'avertir ces dames de leur erreur. Ils aimaient mieux assister gaiement à ce colin-maillard de tous les jours que de crier *casse-cou* à mesdames Baldy. D'ailleurs ils étaient curieux de savoir comment cela finirait, et les plus fins s'amusaient beaucoup en observant tous les manèges mis en jeu autour de la charmante Antoinette et de sa mère. Nous l'avons dit, on n'épouse guère dans le demi-monde ; mais Antoinette différait tellement des autres femmes, qu'elle ne devait pas manquer de prétendants, prétendants intéressés, bien entendu, car on la savait pourvue d'une grosse dot. Or donc, les observateurs, les philosophes de cette décadence en action, prenaient un vif intérêt aux comédies qui se jouaient devant eux ! à chaque chevalier nouveau qui entrait dans l'arène, les paris s'ouvraient dans le camp d'observation. Ils avaient désigné les aspirants aux écus de la petite sous le nom d'Araignées de la Forge, car la profession du père d'Antoinette n'était un mystère pour personne. Nous ferons ample connaissance avec les divers soupirants. Qu'il nous suffise de savoir maintenant que les parieurs de ce nouveau steeple-chase avaient donné des noms différents à chaque *Araignée de la Forge* :

Ainsi de la Cerisaie, un des plus fervents, avait reçu le nom de l'*Araignée Pain d'Épice*. – M. Duquesnay s'appelait l'*Araignée de Bélisaire*, etc. – Ces sobriquets permettaient aux membres de ce club gouailleur de causer tout haut sans que personne comprît rien à ce qu'ils disaient. Aussi, lorsque l'un des associés en rencontrait un autre dans un salon du demi-monde, la conversation commençait-elle ordinairement sur ce ton :

– *Araignée du soir* fait prime depuis hier.

– Dix louis pour *Araignée du matin* !

Ou bien :

– Savez-vous la nouvelle ?

– Non, dites ?

– On prétend qu'*Araignée de vigne* s'est dérobé !

– Impossible, je l'ai entendu donner rendez-vous chez madame Baldy à *Araignée de cave* !

Cette nouvelle dénomination eut un grand succès parmi les rieurs de la galerie. Personne ne fut épargné. Aussitôt qu'un homme se faisait remarquer auprès des dames Baldy, il était sur-le-champ classé dans les *Araignées de la Forge*… Un membre du cénacle ne fut pas à l'abri du surnom. Il eut un soir l'imprudence de danser trois fois avec Antoinette. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer le sobriquet fatal. Il eut beau supplier, invoquer ses droits de fondateur, tout fut inutile. Les *Araignées de la Forge* comptèrent ce soir-là une *Araignée tarentule* de plus !

Quant à la partie féminine de ce monde, elle était en général assez sympathique aux Baldy. Les femmes déchues étaient flattées de trouver dans ces deux fourvoyées une sorte de parfum d'honnêteté. Othon du Triquet, surtout, raffolait d'Antoinette, dont la simplicité et la vertu la rajeunissaient. Elle prétendait que cette jeune fille lui rappelait ses premières années. Elle aimait, disait-elle, respirer l'atmosphère de candeur qui entourait la fille du forgeron, et madame Baldy lui rappelait sa digne et sainte mère. Le fait est qu'Othon ne craignait point la rivalité d'Antoinette. Les faiblesses musicales n'étaient pas du domaine de la chaste enfant. Othon pouvait dormir en paix, les ténors et les basses ne lui seraient jamais disputés par la jeune fille. Et puis, si tombée que soit une femme, elle aime toujours à jouer la comédie de la vertu. Elle se faisait un masque de circonstance pour les Baldy qui la prenaient tout bonnement pour une petite femme un peu excentrique, mais qui étaient à mille lieues de suspecter les mœurs de cette protectrice des arts libéraux. Madame Baldy et sa fille

étaient entrées en aveugles dans ce pays miroitant, où tout est pailleté et où les yeux des habitués seuls distinguent nettement les objets. D'un accord tacite, personne ne cherchait à leur dessiller les yeux. Ces femmes en imposaient à ce peuple bizarre du demi-monde, tout surpris de voir débarquer deux honnêtes femmes sur ses rivages. Le demi-monde est une île où les femmes n'abordent jamais qu'après un naufrage, et l'arrivée de madame Rosalie Baldy et d'Antoinette, dont la traversée avait toujours été tranquille, qui ne s'étaient déchirées à aucun récif, brisées ou entamées à aucun écueil, émerveillait presque la colonie. Il est donc facile de comprendre avec quelle courtoisie, quelles prévenances on reçut les voyageuses ; c'était une bonne fortune que leur apparition sur ce littoral, où l'on ne rencontre ordinairement que des épaves.

Le bal projeté et dont les préparatifs avaient failli faire perdre la tête à madame Baldy eut enfin lieu dans le nouvel appartement que nous connaissons. Tout se passa fort convenablement. Madame Baldy fit à merveille les honneurs de sa maison, secondée par la gracieuse Antoinette, qui était resplendissante de beauté, ce soir-là. On joua peut-être un peu gros jeu, on dansa peut-être un peu trop… *sentimentalement*… On but peut-être un peu trop de punch, on dévora peut-être un peu trop gloutonnement le souper… mais enfin, l'on fut gai sans trop de tapage, railleur sans trop de méchanceté, et madame Baldy, ravie, transportée au troisième ciel ! Un journaliste, chroniqueur, un de nos amis, Georges Napoléon Sainte-Hélène, lui avait promis un compte rendu : car madame Baldy avait engagé le jeune homme de lettres qui, à son tour, avait présenté Roger et Gabriel. Gabriel nous le savons, était joli garçon, aussi plus d'un œil langoureux se porta-t-il sur lui. Le pauvre garçon avait le cœur encore tout triste de sa dernière visite à madame Houlot, et c'était sur les instances de ses amis qu'il s'était joint à eux. Quant à Roger, qui chanta fort gaiement après le souper une nouveauté de l'inépuisable Nadaud, il eut un grand succès auprès d'Othon du Triquet, qui le retint assez adroitement pour cavalier. Elle apprit du jeune homme qu'il se destinait au théâtre… et dès lors, elle trouva le moyen de s'isoler deux ou trois fois avec lui… Elle parla de son amour pour les arts, et finit par engager le jeune homme à lui rendre visite pour causer théâtre. Roger accepta sans remarquer l'étrangeté du procédé. Georges avait vu le manège et souriait. Il connaissait tout ce monde-là sur le bout de son doigt, et ne se méprit pas aux allures de la Du Triquet. Mais il ne prévint pas Roger. – Laissons aller les choses, disait-il, Roger est triste, cela le distraira, et lui-même, en pensant à la mélancolie de Roger, ne put s'empêcher de pousser un soupir. Les mousquetaires, comme les avait nommés

Quoniam, avaient tous les trois le cœur endolori. Nous avons vu Gabriel refusé par madame Houlot. Roger, lui, ne recevait plus que rarement des nouvelles de l'ingénuité de Limoges, et Georges désespérait de se faire aimer de Léonie, que nous avons vue débuter à la salle de la Tour-d'Auvergne. Mais grâce à l'heureux privilège de la jeunesse, tout en soupirant, en enrageant et en désespérant, le trio n'en sautait pas moins la valse à deux temps et ne perdait pas un coup de dent au souper et ils avaient raison. Les hommes n'ont réellement de véritable désespoir d'amour, que passé la quarantaine. Tout le monde a aimé, a été plus ou moins aimé ; tout le monde s'est brouillé, séparé, d'aucuns, même ont fait mieux. Mais que tous soient francs ! Avant l'âge fatal, et sous prétexte de peines de cœur, qui a retardé l'heure de son dîner, oublié de prendre son thé ou son café, refusé une loge pour entendre la Patti, ou repoussé sans les lire les lettres qu'on lui tendait sur un plateau ? Qui ne s'est pas, au contraire, empressé de chercher ailleurs le plaisir ou l'affection qui fuyait d'un côté ? – Nos mousquetaires avaient vingt ans, ils ne pouvaient parvenir à mourir d'amour, et nul d'entre eux n'eût refusé un rendez-vous à une jolie femme ! C'étaient des hommes, et par conséquent des créatures soumises à toutes les variations de l'humanité. – Beaucoup de femmes prétendent qu'il n'en est point ainsi du côté du beau sexe. Ce n'est pas à nous à plaider le pour ou le contre de leur allégation. Le sexe faible est si souvent supérieur au sexe fort qu'il est bien capable d'aimer quelquefois pour tout de bon.

Pendant toute la soirée les *Araignées de la Forge* s'empressèrent à l'envi autour d'Antoinette, qui ne savait à qui répondre, et avait prié M. de la Cerisaie de tenir en ordre son carnet, fonction qui combla d'aise l'*Araignée Pain-d'épice*, et dont il mésusa en effaçant le nom d'*Araignée de Bélisaire*. L'infortuné Ducoudray sentit le trait perfide ; mais il dissimula bravement son dépit et alla s'asseoir sur les genoux d'une dame qui faisait tapisserie et qu'il avait prise pour un fauteuil jaune. – Oh ! pardon… pardon… – Non, monsieur, je ne suis pas engagée, lui fut-il répondu, et il fut entraîné dans le tourbillon d'une valse. Quant à Antoinette, elle était polie avec tout le monde, écoutait les galanteries de ses *Araignées* avec un sourire égal ; elle prenait toutes leurs fadaises pour des acquits de politesse et y répondait sans le moindre embarras, mais aussi sans la moindre émotion. Elle était à cent lieues de soupçonner qu'elle était le point de mire de toutes ces ambitions. Elle regardait bien en face et déconcertait, par son ignorance absolue, les plus entreprenants de ses adorateurs. *Araignée Tarentule* lui-même, qui, ayant eu le ridicule de s'attirer ce surnom, voulut essayer de retirer quelques bénéfices de la

situation, se montra ce soir-là plus tendre, plus empressé, plus galant que de coutume. – Antoinette continua à être complaisamment attentive, et il se hasarda à lui presser assez fortement la main. – Le pied vous a glissé, lui répondit Antoinette, en lui serrant à son tour les doigts comme pour l'empêcher de tomber. Elle n'avait pas compris *Tarentule*, qui resta un peu sot de la méprise. Madame Baldy, assise auprès d'une tante de cinquante ans, observait le manège des *Araignées*. Enchantée de voir Antoinette danser, sourire et s'amuser, elle se disait, à part elle :

– Dans trois mois, elle épousera un comte ou un baron…

On se sépara assez tard ; tandis que madame Antoine, qui avait rempli toute la nuit les fonctions d'intendant et de maître d'hôtel, déshabillait madame Baldy, qui lui avait fait préparer un lit dans sa chambre, la conversation tomba naturellement sur les prétendants au cœur d'Antoinette. Ici commença une série de désappointements pour madame Baldy. Madame Antoine, qui paraissait connaître tout le monde, lui dit un mal affreux de toutes les Araignées de la Forge, à l'exception de M. de la Cerisaie, qui était un ange de conduite et de probité, qui avait ses entrées dans les premiers salons de Paris… qui, en outre… mais laissons madame Antoine dire ce qu'elle veut, et abuser à son aise la crédule madame Baldy. Nous vous dirons tout à l'heure ce qu'il faut penser des uns et des autres. – Votre fille est *lancée*, disait-elle à la forgeronne, qui n'entendait pas malice à ce mot échappé à l'habitude, elle ira loin, et M. de la Cerisaie peut lui ouvrir les portes du faubourg Saint-Germain ! Pendant que sa mère bâtit des châteaux en Espagne, Antoinette, qui a renvoyé sa femme de chambre, ouvre un petit tiroir de son secrétaire, en tire un joli agenda de maroquin, efface la journée qui vient de s'écouler et écrit :

« – Encore un jour de moins ! Ne verrai-je donc pas la fin de cette épreuve ? Chaque soir j'interroge mon cœur… chaque soir il me répond : Je l'aimerai toujours ! adieu, à demain ! »

Puis elle referme le tiroir, en cache la clé derrière la glace et s'endort calme et souriante.

Le père Baldy ronfle depuis longtemps rue de Lamartine… Il a refusé obstinément de paraître à la *Grande-Maison*, comme il la nomme, les jours de gala.

– Amusez-vous, trémoussez-vous… a-t-il fredonné à sa femme… mais laisse-moi dans mon coin… quand vous en aurez assez, vous me le direz ! Je vas faire mon cinq cents avec Fanfan, et boire quelques chopes… j'aime mieux ça que vos verres de pommade à la glace, et votre punch à la romaine.

XXII

Les prétendants. Le fils de madame Antoine.

Si les femmes du demi-monde forment une réunion de types curieux, les hommes de leur côté offrent un sujet d'étude assez singulier. À part ceux qui vont partout, tels que les célibataires et les dandys du grand monde, les artistes, les journalistes et les banquiers, il y a une catégorie spéciale d'individus condamnés, comme de certaines femmes, à ne pas dépasser la barrière du demi-monde qui leur est toute grande ouverte. Tandis que les grisettes, les lorettes proprement dites, sont contraintes à former un troisième et un quatrième ban dans la société parisienne, il n'en est pas de même pour de certains hommes. Les existences problématiques se rencontrent à chaque pas dans le pays que nous avons esquissé. Le peuple cosmopolite de la Bourse, des coulisses de l'Opéra, abonde sur la place. Le chevalier d'industrie y coudoie le cadet de grande maison, le décoré de l'ordre du lit de plumes y salue le chevalier de la Légion d'honneur. Il y a bien encore une sorte de comité de salut public pour les femmes ; mais on ne demande jamais à visiter les passeports des individus appartenant au sexe fort. Tout homme qui ne porte pas l'habit noir comme un laquais, qui joue loyalement et qui sait dire trois ou quatre mots à propos est reçu sans plus d'investigations. Les *Araignées de la Forge* étaient toutes, plus ou moins, d'une espèce louche et mystérieuse… Nous ne vous donnerons la biographie que des deux principales. Vous jugerez le reste, d'après ce double échantillon. La première, monsieur de la Cerisaie, *l'Araignée Pain-d'épice* était un homme de trente-deux à trente-trois ans. Il y avait dans toute sa personne quelque chose qui tenait le milieu entre le comédien et le prêtre. Il avait un certain air efféminé qui déplaisait aux femmes, de tartufe qui éloignait les hommes. Un mot éclairera la situation. M. de la Cerisaie était le fils naturel de cette brave madame Antoine, dont nous connaissons la profession. Élevé dans un

séminaire, à Beauvais, il avait reçu une éducation presque complète ; une indélicatesse le fit chasser de la communauté à l'âge de dix-sept ans, et madame Antoine, qui adorait son fils, le laissa dorénavant à peu près maître de lui… Cette femme méprisait le monde, de grands malheurs que nous connaîtrons plus tard lui avaient donné une philosophie décevante, et elle trouvait que tous les moyens pour parvenir étaient bons. Elle enseigna à son fils l'hypocrisie et l'égoïsme… et les leçons machiavéliques de la mère rencontrèrent un terrain merveilleusement disposé pour se développer au profit du maître et de l'élève. – Leur premier soin fut de se séparer complètement aux yeux du monde. Madame Antoine aurait nui à son fils dans sa carrière, et ils convinrent de se traiter en étrangers devant tous. Ils se réunissaient de temps à autre cependant et faisaient leurs comptes, se donnaient de mutuelles instructions et se séparaient plus dispos que jamais pour la bataille de la vie. Leur ambition était simple. Madame Antoine comptait se retirer de son commerce avec quelques dix ou douze mille livres de rentes, et de la Cerisaie cherchait l'héritière qui devait lui créer la vie heureuse et oisive après laquelle il soupirait. Malgré son escapade du séminaire de Beauvais, la Cerisaie avait conservé beaucoup de relations dans le clergé. Il commença, d'après l'avis de sa mère, qui fut son précepteur unique dans la science et la pratique de la vie, à fréquenter les églises et il parvint à se faufiler dans les confréries ; un peu de savoir et un peu d'esprit le firent remarquer, et il n'eut pas à se plaindre d'avoir choisi le chemin de la sacristie pour commencer. On ne lui défendit pas de fréquenter un certain monde ; bien loin de là, on l'y soutint de façon à ce qu'il s'y produisît d'une façon convenable. Il fut prudent : il ne joua pas, ne but que de l'eau en public, et ne s'afficha jamais avec une femme. Or, les congréganistes détestant surtout les libertins, les ivrognes et les joueurs, non pas au point de vue de la religion, mais parce qu'il est impossible de compter sur un homme à passion : il était donc froidement spectateur des folies des autres et cachait ses faiblesses aux yeux de tous. Il n'eut point à s'en repentir. Il arriva à être complètement maître de lui-même et ce qui lui conquit une véritable supériorité sur les autres, ce fut son obéissance passive aux ordres de ses supérieurs. Jamais il n'eut l'air d'avoir plus d'esprit qu'eux. Il savait que les gens dont on dépend ne pardonnent jamais une supériorité quelconque dans un inférieur… Tout entier au désir de parvenir, il s'était imposé comme une loi suprême de n'aimer personne. « L'amour et l'amitié, lui avait dit sa mère, n'ont jamais fait faire que des sottises… sois poli avec tout le monde… mais ne t'attache à qui que ce soit, et ne te rends utile qu'aux gens riches ou influents !

Enfin, sois égoïste, ne songe qu'à ton bonheur et tu seras heureux ! »

Tel était de la Cerisaie à trente-deux ans. Il avait un cheval anglais, un stick, un groom… s'habillait chez Dusautoy, fréquentait l'Opéra et Notre-Dame-de-Lorette, s'était battu en duel une fois, avec la permission de ses supérieurs, contre un gandin qui l'avait appelé Tartuffe, et à qui il avait fort proprement crevé un œil. Il déjeunait souvent au café Anglais et prêtait facilement un louis. Il allait partout et était bien reçu partout. Les maris lui confiaient le bras de leurs femmes sans rien craindre, car il passait pour n'attacher aucune importance à l'amour.

« Vous ne voulez donc pas vous marier ? lui disait-on quelquefois.

– Oh ! j'ai le temps, répondait-il… j'ai le temps ! »

On sentait bien qu'il y avait quelque chose de mystérieux dans son existence ; car s'il ne manquait jamais de fonds, les congréganistes étant fort généreux pour leurs *bons* agents, et la Cerisaie leur avait rendu de véritables services ; – on ne savait guère d'où ces fonds lui venaient, car il n'avait pas de patrimoine et se disait orphelin. Mais on est indulgent pour qui ne demande rien à personne, et depuis qu'il avait éborgné un gandin, on le saluait avec grande aménité sur le boulevard ! Si son ambition était grande, il savait la dissimuler sous les dehors d'une indifférence absolue. Cent fois sa mère et lui, assis devant un bon feu, après un bon souper, s'étaient bâti leur avenir.

« – Moi, disait madame Antoine, voici mon rêve : je nous vois tous les deux dans dix ou douze ans… toi, riche propriétaire, avec les écus de Baldy… membre de quelque fabrique, décoré, député et le reste… et moi, honorablement retirée, à la campagne, avec des poules, des vaches, et faisant tous les soirs ma partie de piquet avec le curé… hein ? Qu'en dis-tu, fiston ! »

Ces conseils n'étaient pas perdus pour le fils de cette femme.

Sans honneur, sans probité, capable de tout pour parvenir, même d'un crime… le cœur mort à tout sentiment d'humanité… niant et bravant l'amour… se servant des hommes comme d'échelons pour grimper à la fortune… cafard, espion de sacristie, plus dangereux qu'un espion de la rue de Jérusalem… tel était de la Cerisaie, le fils ignoré de madame Antoine, le protégé de madame Baldy et l'un des plus redoutables prétendants d'Antoinette.

C'était peut-être, pour se venger du monde, qui devait avoir été

bien implacable pour elle, que madame Antoine s'était créé un tel fils. Qu'avait donc souffert cette femme pour s'imaginer, et être fermement convaincue que les vices, le savoir-faire, étaient plus profitables dans la vie que l'intelligence et la bonté ?

Le moment n'est pas encore venu d'apprécier à fond le véritable but de madame Antoine, ni de dire comment elle avait été amenée à choisir le scepticisme le plus hideux pour règle de conduite.

Suivons l'intrigue ourdie autour d'Antoinette. Monsieur Florimond Ducoudray, le myope et chétif Ducoudray, surnommé *Araignée de Bélisaire*, était un peu plus jeune que de la Cerisaie. Comme lui, il vivait au grand soleil parisien, en affichant des dehors luxueux. Mais tout ce qu'on savait, de lui c'est qu'il était venu à Paris, il y avait tantôt dix ans, en possession de quelques bonnes mille livres de rente, et qu'il s'appelait bien Ducoudray, qu'il était fils d'un épicier de Caudebec ; qu'il avait mis tous ses fonds, trois cents et quelques mille francs chez le banquier Cabaret, qui connaissait sa famille, étant Normand lui-même ; c'est par Cabaret que l'on avait su la position pécuniaire du jeune Ducoudray. En six ans, *Araignée de Bélisaire* avait dévoré capital et intérêts et était disparu du courant pendant un mois. – Puis il avait fait sa réapparition un beau matin de septembre à midi au café Riche, et depuis lors, il continuait son existence passée sans rien changer à son genre de vie. Seulement, Cabaret interrogé avait répondu qu'il n'avait plus un rouge liard au jeune Ducoudray dans sa caisse. Il n'avait pas pris d'autre banquier, et il jouait, buvait, soupait et payait tout comptant sans sourciller. Quel était ce mystère, comme on chante dans tous les vieux et dans les nouveaux opéras ?… c'est ce que nous allons dire en peu de mots, en priant nos lectrices de ne pas s'effrayer du tableau que nous leur présentons. Le fait est vrai, l'homme existe, les Ducoudray sont, hélas ! moins rares qu'on ne le pense ; mais le nôtre, dont nous cachons le nom, malheureusement honorable, sous un pseudonyme, est le type le plus complet, le plus achevé de cette race de misérables dont la véritable place serait dans les casemates du bagne ou sur les sables de Cayenne.

Florimond Ducoudray avait été fort gâté par sa mère et par son père, son éducation s'en ressentit, on le laissa libre d'agir à sa guise, il ne fit rien ; à quatorze ans, il ne savait pas lire, mais à quinze il volait déjà son père et menaçait sa mère de la battre, si elle n'avait pas l'air enchanté de sa conduite. Il avait peur de son père, mais il s'arrangeait de façon à lui cacher ses méfaits… Sa mère était son bouclier. Si le père Ducoudray découvrait un déficit

dans sa caisse, la mère s'accusait et inventait une dépense quelconque pour justifier l'emploi de la somme détournée… Un jour cependant Ducoudray, qui avait pratiqué une saignée abondante au coffre-fort huit jours auparavant, ne trouva plus la clé à sa place accoutumée. La mère, qui avait eu à supporter une scène terrible de son mari, s'était résolue à mettre un frein à la voracité de Florimond, et elle avait mis la clé du trésor dans sa poche. Ce n'était pas le compte du jeune homme, qui n'était pas encore myope et qui vit parfaitement sa mère porter la main à son tablier de soie, quand il lui demanda où se trouvait la bienheureuse clé.

– C'est ton père qui l'a, lui avait répondu madame Ducoudray !

– On la connaît celle-là, répondit le drôle, mais je n'en veux pas… tu as la clé dans la poche, donne-la moi.

La mère refusa, l'enfant s'entêta et il essaya d'obtenir par la violence cette clé que sa mère retenait obstinément dans sa main gauche. Florimond s'empara de cette main et voulut l'ouvrir de force. La mère le repoussait du bras droit… c'était une lutte horrible, silencieuse, acharnée. Le fils était pâle comme un mort, la rage était dans ses yeux et il avait l'écume à la bouche. La mère pleurait et commençait à perdre ses forces. Enfin, las d'une résistance pareille, fou furieux, le malheureux lança à sa mère un coup de poing si vigoureux dans le sein gauche, qu'elle perdit connaissance… Sans s'inquiéter d'elle, il ouvrit le coffre, y prit un rouleau de louis, remit la clé dans le tablier de la pauvre femme étendue à terre, et s'en fut rejoindre les ignobles amis dont il partageait les débauches. Madame Ducoudray, en rouvrant les yeux, se trouva dans les bras de son mari, qui essayait de la rappeler à elle depuis dix minutes. L'épicier adorait sa femme, aussi insistait-il pour connaître les causes de son évanouissement. La mère cacha l'horrible vérité et inventa une chute… Cependant elle ressentit bientôt de violentes douleurs au sein… Le médecin fut appelé, mais la science a ses limites... Un cancer se déclara et en six mois emporta madame Ducoudray… Elle mourut pendant l'opération. Tout le temps pendant lequel elle garda le lit, elle refusa de voir son fils, ce fut sa seule vengeance, car elle ne consentit jamais à dire le motif de son refus à son mari. – « Je ne veux pas voir Florimond, voilà tout… Je n'en donnerai pas les raisons ; ne me les demande plus ou tu me ferais mourir quelques mois plus tôt. » Le pauvre homme dut se contenter de cette réponse… Il tâta son fils, pour en obtenir quelque chose à ce sujet, Florimond fut muet…

– « Je n'ai jamais rien fait à maman, c'est la maladie qui la rend

folle ! »

Une fois sa mère morte, le futur *Araignée de Bélisaire* se trouva fort embarrassé… Les mille francs volés le jour de la lutte étaient disparus depuis longtemps, et il ne trouvait plus de crédit à Caudebec. On savait le père Ducoudray riche, mais Florimond était mineur et les Normands ne hasardent pas leurs fonds… Ducoudray n'avait jamais parlé des mille francs volés, pas même à sa femme ; mais un coffre Fichet avait remplacé l'ancien et les chiffres tenaient lieu de clé. Il trouva un jour Florimond en extase devant les cinq boutons de cuivre qui renfermaient le mot mystérieux, le *sésame ouvre-toi* de cette mine d'or. Florimond n'entendit point son père, qui, se retirant sur la pointe du pied, s'enferma dans son comptoir, et se mit à réfléchir profondément. Le résultat de ses réflexions fut que Florimond devait être l'auteur du vol des mille francs dont il n'avait pu accuser sa femme, car elle était morte sans en parler, et son refus obstiné de voir Florimond le confirma dans ses soupçons… Le lendemain il ne brouilla pas les lettres de son coffre-fort, prétexta une sortie de deux heures, rentra par une porte de derrière, et courut s'enfermer dans un petit cabinet attenant à la caisse… Ses mesures étaient prises, un trou pratiqué dans la porte lui permettait de tout voir sans être vu… Florimond ne manqua pas de venir rôder autour de la magique armoire de fer… Il murmurait tout bas :

– Si j'avais le mot… cinq lettres seulement ! et je puis donner un châle à Toinon, une robe à Jeanne, et un bonnet à la Gothe… Voyons, essayons !

Mais, avant de commencer à tourner les boutons, il les regarda et lut le mot *Marie*…

– « Ça serait curieux si mon père avait oublié de brouiller les lettres, *Marie*, le nom de ma mère ; comme ça se trouverait en situation… si… ah !… »

Un cri de joie venait de sortir de sa poitrine ; c'était bien le *bon* mot, le coffre était ouvert, et nouvel Ali-Baba il s'arrêta comme en extase devant l'imposant coup d'œil des sacs, des écus, des billets et dès louis.

– « À moi le plaisir ! cria-t-il en enfonçant son bras dans un rayon. »

– « À toi ça d'abord, dit une forte voix derrière lui… et en même temps un vigoureux coup de pied l'envoya rouler avec le sac qu'il tenait, à l'autre bout de la chambre.

– Grâce, mon père, murmura Florimond !

– Habille-toi, nous sortons… Fais un paquet de trois chemises seulement et attends-moi dans ta chambre… si tu bouges en mon absence, c'est la gendarmerie qui te ramènera ailleurs qu'à la maison.

L'épicier était calme, mais son œil lançait des éclairs ; Florimond l'attendit, et deux heures après monta avec lui dans une chaise de poste qui partit à fond de train… Cette promenade dura trois ans pour Florimond, qui revint à la maison paternelle, maigre comme un coucou, myope et très fort sur la pêche à la morue… Son père mort, il accourut à Paris, et nous savons ce qu'il y fit jusqu'à sa ruine. Il nous reste à dire comment il reconquit cette position d'oisif et de gandin que nous lui voyons encore occuper aujourd'hui…

Pendant qu'il croquait ses trois cents mille francs, il s'était lié d'amitié (la pauvreté de notre langue nous oblige à profaner ce nom) avec le baron de Cazella, un jeune Florentin plein de distinction et riche comme un nabab.

Le baron se laissa prendre au ton mielleux du myope Florimond, et cette liaison amena un jour une confidence de la part du jeune de Cazella, qui devait plus tard rapporter gros à son ami le Normand. Une de ces querelles futiles, comme il en survient trop souvent dans les clubs, amena un duel entre le baron et un Anglais, de première force à toutes les armes… On voulut arranger l'affaire. Le baron ne voulut rien entendre, il avait reçu un gant en plein visage et la main était dans le gant, il lui fallait du sang ou la mort. La veille il passa la soirée avec Florimond et lui dit en lui remettant un portefeuille fermé par une petite serrure : – Prenez-ceci et donnez-moi votre parole d'honneur de faire ce que je vais vous demander, sans rien chercher à savoir de plus que ce que je vous dirai…

– Je vous donne ma parole d'honneur, dit gravement Florimond.

– Merci… si je suis tué demain… Oh ! ne faites pas de geste de protestation, tout est possible, et je tire fort mal ; si je suis tué… vous trouverez dans la poche de mon gilet une lettre cachetée… votre nom sera sur l'enveloppe… et vous accomplirez mes dernières volontés…

– Je vous le promets.

– J'ai votre parole d'honneur… Je suis tranquille…

Le lendemain le baron de Cazella recevait une balle dans la tempe et le jeune Florimond qui était un des témoins, fouillant

dans le gilet du malheureux Florentin, y trouvait une lettre à son adresse… laquelle contenait ces mots laconiques ; « Remettez le portefeuille que vous avez reçu de moi hier, à la duchesse de M***, rue de Varenne, n°… à elle *seule* et avec les plus *grandes précautions*… sans chercher à rien savoir, à rien comprendre… J'ai votre parole d'honneur. Adieu et merci ! »

– Singulière commission ! se dit le Normand, et il monta chez Cabaret son banquier, où il apprit qu'il ne lui restait plus que quatre mille francs… Florimond les prit, rentra chez lui et en honnête garçon qu'il était, il fit sauter la serrure du portefeuille… Il contenait cinquante lettres parfumées, lettres passionnées, ardentes, folles, où l'amour le plus éperdu éclatait à chaque ligne… Le portrait de la duchesse était joint aux lettres… C'était une photographie délicieuse avec une dédicace aussi folle que les lettres…

« À toi, que j'aime plus que tout, à toi Gaetano de Cazella, mon amant ! Le jour où je te tromperai, envoie ce portrait à mon mari.

« Anna, duchesse de M***. »

C'était insensé, c'était même bête… mais c'était de l'amour, de l'amour éperdu. Le petit myope prit ses renseignements. La duchesse avait vingt-cinq ans, elle était Espagnole, et son mari, le duc de M…, avait 500,000 fr. de rente. Il parvint à voir là duchesse seule… Que se passa-t-il ? Nous l'ignorons.

Toujours est-il qu'*Araignée de Bélisaire* a un joli cheval, un appartement délicieux, et que, toutes les semaines, une femme soigneusement voilée vient chez lui… Une lorette qui habite l'étage supérieur prétend avoir entendu, par sa cheminée, des bruits étranges dans la chambre à coucher de Florimond… des cris, des pleurs et des mots dans le genre de ceux-ci : « Vous êtes un lâche ! un misérable ! Puis ensuite des gémissements et d'autres paroles suppliantes : « Pardon ! ne me frappe pas ! Oui, je t'aime… et ce soir je t'apporterai tout ! ! »

N'avions-nous pas raison de dire que la place de M. Florimond serait plutôt à Cayenne que dans la société hybride de la douce du Triquet.

Que de hontes et de crimes cachés sous ces fracs noirs… que de mains salies sous ces gants glacés… que d'impuretés, de

mensonges, de calomnies, sont sorties de ces lèvres souriantes, et sur quel terrain finiront ces pieds chaussés finement qui conduisent si bien le cotillon ?

Aussi pervers, aussi corrompus l'un que l'autre, *Araignée Pain-d'épice* et *Araignée Bélisaire* se haïssaient et se craignaient, et nous n'hésitons pas à croire que s'ils fussent restés les deux seuls compétiteurs, sûrs de réussir auprès d'Antoinette, ils n'eussent pas hésité devant un crime pour se débarrasser l'un de l'autre. Les Tartufes et les Ducoudray sont capables de tout.

XXIII

Encore la Du Triquet

Roger avait été présenté en même temps que Gabriel dans le demi-monde. Madame Baldy les aimait beaucoup parce qu'ils dansaient trois heures de suite sans reprendre haleine. Et Antoinette n'était jamais si à son aise qu'avec un des trois mousquetaires : – le nom donné par Quoniam aux jeunes gens avait plu à la jeune fille et il monta de la forge au salon. Les natures franches sont sympathiques, et les cœurs honnêtes et loyaux se comprennent de prime abord. Les trois mousquetaires et Antoinette avaient chacun beaucoup d'amour au cœur, et ils s'aimaient tous les quatre parce qu'ils étaient amoureux tous les quatre. Ils avaient fini par faire un petit comité d'amour entre eux, et les confidences avaient été échangées. Charmant et innocent badinage, que ce club présidé par une fillette, où l'on discutait sérieusement l'éternité de l'amour. Ils étaient sincères tous quatre, et tout aurait été pour le mieux sans la Du Triquet qui vint tout déranger. Une défection eut lieu dans le *quatuor de la fidélité*, comme Georges appelait en riant leur petit cénacle. Roger déserta et passa à Othon avec armes et bagages. Le quatuor ne fut plus qu'un trio, où l'on prit les résolutions les plus énergiques, et où l'on jura de ramener par tous les moyens Roger aux principes de l'association.

Madame Baldy ignorait le trio comme elle avait ignoré le quatuor. Les jeunes gens venaient chez elle à toute heure sous prétexte de musique ; on jouait la comédie de société, et les répétitions étaient un prétexte de plus pour les conférences.

Personne ne soupçonnait qu'Antoinette était gardée par trois dragons qui veillaient sur le trésor de l'ami Pierre, – car Georges et Pierre s'aimaient beaucoup ! Un des dragons venait de faire faux bond. – On redoubla d'ardeur pour réparer la perte subie, et le principe de fidélité fut de nouveau consacré par les serments les plus formidables. Dansez, *Araignées de la Forge*, bien malin qui

prendra Antoinette dans ses filets !

Revenons à Roger et à la chaste du Triquet. Il est bien convenu que tous les soirs on danse, on chante tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Laissons un peu mesdames Baldy, les *Araignées* et le trio de fidélité courir l'une après le gendre, les autres après la dot, et ceux-ci rêver au milieu du bruit, du tourbillon des plaisirs dans ce demi-monde scintillant, pailleté, mouvementé, où l'on parle d'amour, d'art, de poésie, de bourse, de journaux, de mode, de politique, de courses et d'enterrements, tout à la fois, au son d'une rédowa, entre deux verres de sirop, à travers le cotillon ou pendant les entr'actes des théâtres d'amateurs. Roger est en danger, il est tombé dans les pattes de du Triquet, notre place est chez cette Circé artistique.

Othon demeurait en ce moment rue Grange-Batelière, dans un grand appartement au premier étage ; l'entrée était dans le passage Verdeau, et elle avait une sortie particulière dans la rue Grange-Batelière. Le désagrément de cette issue dérobée, c'est qu'elle aboutissait à la boutique d'un marchand de vins… Mais on est souvent obligé d'accepter de singulières conditions, lorsqu'on a des habitudes singulières elles-mêmes… Elle se fournissait de vin chez le marchand d'en bas, et celui-ci ne demandait jamais d'où sortaient ceux qui passaient par sa boutique. Ce marchand aurait crié à l'immoralité si Othon eût pris son vin chez un autre débitant. Othon avait renoncé à la musique, et son cœur était vide pour le quart d'heure. Après avoir tenu enchaîné à son char un secrétaire d'ambassade pendant quelques mois, elle s'était vue délaissée subitement par son amant, qui l'avait surprise se faisant donner une leçon de guitare à deux heures du matin… Le secrétaire d'ambassade comprit qu'il jouait le rôle d'une dupe. En effet, Othon du Triquet avait des rentes, de belles et bonnes rentes bien à elle, et cependant elle coûtait plus cher au secrétaire que trois *Castagnettes* ou quatre *Provençales*, et elle avait la jeunesse en moins. Elle avait voulu une maison à Enghien, et un postillon et des chevaux de poste pour aller d'Enghien à Paris. « C'était, disait-elle, pour faire honneur à l'ambassade, » où elle ne mit jamais les pieds. Quand elle allait au restaurant, elle prenait la carte, regardait du côté des prix, et demandait les mets qui coûtaient le plus cher, quitte à n'en pas manger ensuite. Bourgeoise et femme entretenue, son plaisir le plus grand était de dépenser ou plutôt de faire dépenser de l'argent, mais chez elle, elle mettait le sucre et le café sous clé, et quand, nous allions dire par hasard, elle découchait, ses domestiques ne déjeunaient pas le matin. Elle loua une demoiselle de compagnie qui, avait occupé trois ou quatre

places, dans des maisons de la haute aristocratie, et elle passait son temps à questionner la malheureuse sur les goûts et les habitudes des dames de la rive gauche.

– Comment marchait madame la duchesse ?

– Comment montait en voiture la marquise ?

– Comment se mouchait la comtesse ?

– Comment éternuait la baronne ?

– Ah çà ! dit-elle un jour à une de ces pauvres filles, je suis musicienne autrement forte que la vicomtesse ***, qui estropiait, Dieu sait comme ! l'air de Rosine, et bouleversait le concerto de Field, l'autre soir, dans un concert de charité ?

– Certes, oui, madame… mais je ne sais pas comment cela se fait, elle charme !… Ce qu'elle fait est gracieux quand même. J'ai entendu M. Rossini dire, un jour qu'elle jouait sur une mesure de son invention qui variait de un à cinq temps : c'est inspiré ! ah ! ces grandes dames ! elles ont le secret de ne rien savoir faire et de faire tout mieux que les autres !

– Vous êtes une sotte, ma chère !

Cependant elle s'essayait à reproduire les leçons de la demoiselle de compagnie ; mais quand son secrétaire d'ambassade l'eut plantée là… elle vendit tout ce qui venait de lui, maison, voiture, chevaux et renvoya la demoiselle. Puis, respirant à pleins poumons, elle se jeta dans les bras de sa mère en s'écriant : « Zut ! les manières du grand monde sont assommantes, et les secrétaires d'ambassade sont trop empesés… Je vais m'encanailler pendant quelques jours !... » Et elle mangea ses économies avec quelques petits musiciens… mais quand elle vit qu'elle allait entamer son capital… elle changea tout d'un coup de tactique… ferma sa porte au nez du second violon du vaudeville, du basson de l'Opéra-Comique et de la flûte des Champs-Élysées... supprima provisoirement le passage du marchand de vin, écouta les propositions d'un membre du Jockey-Club, que son petit air chiffonné avait séduit. Alors elle fit sa réapparition dans le demi-monde. On ne lui demanda pas d'où elle venait : elle s'appelait toujours Othon du Triquet ; elle n'affichait pas son amant et elle avait une voiture !… Huit jours après, elle avait reconquis sa place dans la *Société* et ne pensait pas à la charité, quand elle rencontra tout à coup Roger. Elle s'informa avec adresse et sut bientôt à quoi s'en tenir sur le compte du jeune Limousin. Il n'avait pas de fortune, il couchait chez un ami et il devait débuter. Cela lui rappela les beaux jours du second ténor, aussi mit-elle tout en

œuvre pour en arriver à ses fins. Elle afficha auprès de Roger une familiarité d'artiste… elle adora le théâtre comme elle avait adoré la musique, et elle recruta parmi ses anciennes connaissances quelques comédiens et quelques comédiennes, qu'elle réunissait le soir chez elle… On causait, on parlait théâtre, et surtout on y soupait fort largement. Roger fut invité, sans Georges ni Gabriel ; il y alla, et peu à peu il arriva que Georges Napoléon ne le vit plus de deux ou trois jours par semaine. Enfin, une après-midi, Roger fit un petit paquet de toutes ses affaires et prévint Georges qu'il avait loué une chambre garnie.

– Bon, tu seras plus libre… et où demeures-tu ?

– Où je demeure ?

– Ah ! mon adresse… oui… oui… adieu, je te dirai ça ce soir, chez madame Baldy…

Et il partit comme la flèche.

Voilà ce qui s'était passé. Une fois l'amant d'Othon et cela n'avait pas été fort long, (la douce du Triquet n'avait jamais fait faire quarantaine à personne, et il avait vaincu sans péril et triomphé sans gloire), Roger se trouva enguirlandé par une affection, des prévenances, des flatteries et des caresses dont il n'avait pas eu l'idée jusque-là… Il fallait déjeuner, dîner, souper avec Othon sous peine de pleurs, de reproches.

– Laissez-vous aimer, méchant, disait Othon… laissez-vous adorer ! Plus tard, vous serez un grand artiste, et alors tout le monde vous aura… Laissez-moi vous soigner, vous dorloter… quand vous serez couvert de couronnes et de lauriers, toutes les jeunes sirènes du monde parisien seront à vos pieds ; en attendant, je veux t'aimer toute seule. Je veux être tout pour toi et toute à toi. Quand tu me quitteras, tu seras comblé d'honneurs, tu goûteras à tous les fruits dorés de la fortune et du plaisir… Je veux que mon visage t'apparaisse quelquefois et que tu te dises alors : « C'est égal, elle n'était pas méchante, ma petite Othon ! »

Et cela était vrai. Horriblement bourgeoise, Othon avait la sensibilité des femmes passionnées jusqu'à la folie… Elle était vraiment plus excusable que beaucoup d'autres : elle aimait parce qu'elle avait le cœur grand et vraiment par passion. En fait de sentiment, si elle était capable d'en avoir plusieurs à la fois, aucun n'était feint, elle aimait toujours avec sincérité. Ses préférences étaient bien réellement au fond pour ses *petites canailles*, expression de la Dutriquet ; mais elle ne détestait pas les objets de ses liaisons *sérieuses*, comme elle disait. Elle ne voulait pas se fermer tout à fait les portes du demi-monde, et elle conservait des

relations convenables pour y passer gaiement son temps et pour avoir une main gantée sur laquelle elle pût s'appuyer de temps à autre, ainsi qu'un bras pour l'accompagner au théâtre ou au concert… C'était une Manon Lescaut préférable à celle de l'abbé Prévost… tous ses amants étaient ses Desgrieux. Ne jetons pas trop de pierres à la pauvre et amoureuse Othon, elle vaut mieux que la plupart des femmes de ce monde-là.

Or, Roger se laissait aimer et Othon était dans le ravissement ; elle avait enfin trouvé le phénix des protégés. Sa charité avait beau jeu. D'abord, elle isola Roger de ses amis, elle craignait Gabriel et Georges qui ne plaisantaient pas sous le rapport de la stricte honnêteté. Roger ne croyait pas mal faire : il était jeune, séparé peut-être pour toujours de la femme qu'il avait aimée, plus par circonstance que par passion. Les caresses excessives d'Othon, sa vivacité, sa gaieté expansive l'étourdissaient : il n'avait pas le temps de réfléchir. Cependant, il sentait vaguement qu'il ne connaissait pas Othon tout entière, car aussitôt que cédant à ses obsessions, il eut accepté une chambre dans la rue Grange Batelière, chambre attenant à l'appartenant de du Triquet et dont l'escalier aboutissait à la fameuse issue du marchand de vin, il se trouva gêné des bienfaits de sa maîtresse… Elle passait la plupart de son temps avec lui ; mais quelquefois elle restait un jour sans le voir… Quand il lui demandait d'où elle sortait, lorsqu'elle arrivait à six heures du matin, elle lui passait ses bras autour du cou, lui fermait la bouche avec un baiser et lui disait : Tais-toi, je t'aime !

Un matin il rentrait d'une leçon de déclamation du professeur que nous avons vu rue Dauphine, dans les premiers temps de l'amour de Georges pour la jolie Léonie Leclerc, qui lui ressemblait d'une manière si frappante ! – Un matin donc, Roger fut fort surpris de voir Othon qui avait éparpillé tout son linge dans sa chambre…

– Ah çà, que fais-tu là ? lui dit Roger.

– Moi, je compte ton linge ! je ne veux pas que ma femme de chambre se mêle de nos affaires…

– Tu es une petite folle.

– Et toi, tu es un grand enfant… attends-moi dix minutes… Elle disparut et donnant un tour de clé à la porte, laissa Roger enfermé et tout déferré.

– Pourquoi suis-je un grand enfant, se demanda-t-il ? Une heure après, Othon délivrait son prisonnier et jetait un énorme paquet sur le lit.

– Qu'est-ce que c'est, dit Roger ?

– Déjeunons d'abord, nous verrons ensuite. Roger n'eut pas la patience d'attendre la fin du repas ; il saisit un couteau, coupa les ficelles et trouva dans le paquet :

1°Une douzaine de belles chemises de toile de Hollande ;
2°Deux douzaines de chaussettes ;
3°Une douzaine de mouchoirs ;
4°Douze cravates de fantaisie ;
5°Une boîte de gants ;
6°Un charmant porte-monnaie en velours, sans initiale.

Roger l'ouvrit précipitamment, il y avait là trois cents francs en louis.

Roger devint de toutes les couleurs : il jeta le porte-monnaie sur le lit, à côté des douzaines de lingerie qui s'y étalaient et regardant du Triquet avec des yeux courroucés, il lui demanda, de l'intonation la plus tragique que son professeur lui avait apprise :

– Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

Othon se jeta dans ses bras, le fit asseoir sur le canapé, se roula à ses pieds, fut tour à tour chatte et serpent ; elle pleura, la tête sur ses genoux, puis finit enfin par s'y pelotonner, et lui dit en lui mettant la main sur la bouche…

– Je suis riche… très riche… j'ai des rentes, bien à moi… Je t'aime… Tu seras riche aussi… tu me rendras tout… Tu me paieras les intérêts si tu veux… mais si tu me refuses j'ouvre la croisée et je me tue à tes yeux… Ah ! tu ne m'aimes pas, tu ne veux rien de moi ! Mais entre nous, est-ce que tout n'est pas commun ?… si tu étais riche et moi pauvre, est-ce que je m'adresserais à d'autres qu'à toi ?… J'ai bien pleuré en voyant ta petite garde-robe, va ! Pauvre ami, embrasse-moi ! dis-moi que tu m'aimes et que tu m'obéiras en tout… je suis ton amie, moi, et je ne te conseillerais pas une action déshonorante…

Elle parla longtemps… Roger voulut répliquer ; mais la femme la plus sotte a toujours plus de malice que l'homme le plus fin, et Roger fut battu sur toutes les coutures. Il accepta et, dès lors, il changea moralement et physiquement. Il avait juré à Othon de ne pas révéler leur secret à ses amis, et il tint parole… Il aurait rougi probablement en avouant qu'il était l'obligé d'une femme. Othon lui parlait toujours de fortune à venir ; il avait la certitude de la rembourser et au-delà… Oui, il le croyait fermement et, en attendant, fermait les yeux sur sa piètre condition… Il ne connaissait pas le membre du Jockey-Club, alors en possession

d'Othon. Car, comme toutes les femmes qui ont fait leur fortune d'une certaine façon, elle ne pouvait pas résister, quand l'occasion se présentait, à reprendre, par circonstance, son ancien métier, tout en y ayant parfaitement renoncé en principe. Cela lui prouvait, disait-elle, qu'elle avait encore son petit mérite… Mais dans ces cas exceptionnels, elle mettait son amour-propre à cacher autant que possible ses excursions au pays natal. Roger devinait instinctivement qu'il devait y avoir un autre maître que lui, et un maître qui avait sans doute des droits puissants. Jamais Othon n'avait répondu à ses questions que par des : je t'aime ! je t'aime ! Quand il en vint à avoir presque une certitude, il était trop engagé dans cette voie pour ne pas aller de l'avant. Ses débuts étaient reculés et il avait besoin de du Triquet. Il lui arriva alors ce qui arrive souvent aux gens placés dans de fausses situations. Il s'aveugla et prit son parti en brave. Il accepta la position et, par une capitulation étrange avec sa dignité, il finit par se persuader que rien n'était plus naturel. Il trouvait même qu'il avait le beau rôle !

Cependant, un jour était venu, où sûr de son fait, tourmenté par sa conscience et décidé à rompre, il avait dit à Othon : Je sais tout, le comte de X… est ton amant… adieu !

Nouvelle scène, nouvelle menace de suicide, – cette arme si usée à laquelle on se laisse toujours prendre, – aveu complet, repentir, larmes, désespoir… plaintes de toutes sortes, tirades de comédies, phrases de drame. La comédienne du boudoir vainquit le comédien des planches. Le comte fut licencié ; il faut l'avouer, et Roger resta.

Il prit alors des habitudes d'estaminet ; il jouait au billard toute la journée et commençait à prendre goût à l'absinthe et au rhum ! Souvent il restait attablé jusqu'à minuit, la pipe aux dents, chez le marchand de vins d'en bas vidant un brûlot d'eau-de-vie en attendant le retour ou la disponibilité de du Triquet. Celle-ci ne se fâchait pas de ce changement de son amant, bien au contraire ! Elle avait toujours eu *les goûts canailles*, suivant son expression. Elle aimait, quand elle savait *son bras* loin de Paris, à courir les guinguettes avec Roger… Elle avait un goût pour les bals de barrière, et souvent habillée en grisette, on aurait pu la voir danser cette singulière chose que le Parisien appelle le *cancan*, et boire du vin bleu sous les tonnelles. Elle aimait à dîner dans les plus vulgaires garrottes et elle avait fait élection de domicile, pour les soirées, dans un café du quartier latin, où Roger lui avait assuré que ni Gabriel ni Georges ne mettaient jamais les pieds. Là, ils passaient leurs soirées à fumer et à boire. Roger jouait au billard,

et Othon faisait son bézigue avec Pomponette, Louise la Poire, Marie l'Absinthe, ou autres célébrités du *Prado* et de la *Closerie des Lilas*. Elle était réellement heureuse dans cette atmosphère-là, du Triquet ! – Et lui croyait n'avoir plus rien à désirer au monde quand il avait réussi un carambolage !

Roger changeait à vue d'œil… ses yeux se cernaient et se creusaient… ses joues se gonflaient au contraire et il prenait déjà du ventre… sa voix était rude et son professeur lui assurait que l'organe se développait. Le pauvre M… prenait pour le résultat du travail l'effet naturel de l'abus des liqueurs fortes. Il venait de plus en plus rarement chez madame Baldy, où Othon se montrait toujours exacte… elle tenait énormément à ne pas laisser soupçonner sa liaison à son monde ordinaire. D'ailleurs, ces fêtes, ces soirées calmes auprès des nuits du quartier latin, la reposaient un peu ! Quant à Roger, il s'ennuyait chez les dames Baldy… Il regrettait son billard, sa pipe et sa chope. Quelquefois Antoinette lui prenait la main et lui demandait s'il avait reçu des nouvelles de Cécile. Roger sentait son cœur se serrer et répondait invariablement, non ! mais il mentait, et Antoinette le savait bien : car les lettres de Cécile étaient toujours adressées à la maison de la rue de Lamartine, et Georges les remettait à Roger quand il le rencontrait, – celui-ci n'allant plus chez les Sainte-Hélène et ne mettant plus les pieds au journal de Georges. Mais Roger n'avait pas répondu aux lettres de l'ingénuité. Il avait une pudeur morale qui l'empêchait de faire des protestations d'amour à celle qu'il trompait.

Pauvre Roger ! il est sur une route périlleuse… Ses amis, Gabriel et Georges, lui parlent peu : Georges a tout deviné !… Roger a de beaux habits, du linge superbe, une chaîne et une montre en or, des louis en poche. Il ne fait rien, cache son domicile… Pour un parisien tel que Georges, la vérité n'était pas difficile à démêler. Gabriel eut de la peine à se rendre…

– Si Roger avait besoin d'argent il m'en demanderait et ne s'avilirait pas au point… Il nous cache son jeu ; mais c'est qu'il a trouvé quelque bonne occupation, une affaire de bourse peut-être, et il ne veut rien avouer avant d'avoir réussi.

Georges haussait les épaules.

Un dimanche les deux amis entrèrent par curiosité à la Closerie des Lilas… On faisait cercle autour de deux danseurs :

– Qu'est-ce, demanda Gabriel à un garçon !

– C'est M. Gringoire et madame son épouse qui sont en train d'exécuter le grand pas du *Pompier en ribotte* !

Les deux amis s'approchèrent par désœuvrement… Ils restèrent un moment abasourdis et se retirèrent précipitamment du jardin.

– C'était donc vrai ; murmurait Gabriel ?…

– Monsieur et madame Gringoire… Roger et la du Triquet… une fois dans les griffes de cette femme, il est perdu !

– Il faut le sauver.

– Oui, mais comment ?

– Nous raconterons tout à Antoinette, et nous lui demanderons conseil.

– C'est cela… il n'est pas trop tard… en avant les confidences…

– Pauvre Roger… murmurait Gabriel !…

– Bath ! tu en verras bien d'autres en avançant dans la vie !…

Madame de Chamfort disait que quand on va dans le monde, il faut tous les matins avaler un crapaud, et elle avait bien raison.

XXIV

Aventures grotesques et sentimentales.

On dansait chez la Forgeronne. Les *Araignées* étaient au grand complet, madame Baldy avait un turban de l'invention de madame Antoine, Antoinette avait une robe de crêpe blanc sans garniture, et elle trouvait le moyen d'être la plus jolie du bal, malgré et peut-être à cause de sa simplicité. *Araignée Pain-d'épice* portait le carnet, suivant son habitude, mais cette fois *Araignée de Bélisaire* avait écrit ses deux tours sur son portefeuille, et quoique *Pain-d'épice* eût déjà remplacé *Bélisaire* par *Tarentule*, Florimond réclama hautement et demeura vainqueur : C'était un quadrille et il avait tout le temps de causer avec la jeune fille ; il déroula tout son rosaire et reçut les réponses usuelles d'Antoinette qui commençait à savoir son répertoire. Enfin il hasarda le terrible mot de la fin : Est-ce que vous ne songez pas à vous marier ? – La *chaîne des dames* recula la réponse, qu'il renouvela à la *ritournelle*.

– Mais non, dit Antoinette toute surprise… C'était la première fois qu'une *Araignée* s'avançait sur le terrain du mariage auprès d'elle.

– Il vient pourtant un âge où le cœur…

– C'est la pastourelle, lui répliqua mademoiselle Baldy.

– A besoin de trouver un autre cœur qui le comprenne… continua-t-il, pendant qu'on lui amenait une dame… et, murmura-t-il, l'union des cœurs…

– Le grand rond, le grand rond, cria Gabriel, qui faisait vis-à-vis à Antoinette ?

Et *l'Araignée* ne put achever sa phrase.

C'était une tactique adoptée par Gabriel et par Georges, de faire à tour de rôle vis-à-vis à la jeune fille. Ils trouvaient que c'était assez d'une *Araignée* par quadrille, et Georges, qui était du club

des parieurs, n'appelait plus Antoinette que mademoiselle Borrhomée, en souvenir de saint *Charles Borrhomée*, qui doit le paradis à une araignée qu'il avala fort dévotement comme chacun sait. Le trio passait gaîment le temps d'épreuves. Depuis quelques jours, le front de Georges s'éclaircissait et les conférences à trois étaient plus intimes. Georges espérait, Léonie avait accepté un bouquet de violettes. Heureux Georges ! Il fut décidé qu'on irait avec madame Baldy, applaudir un nouveau vaudeville de Sainte-Hélène, le lendemain… et on tint parole. Le matin même, Georges avait donné un autre bouquet de violettes et on lui avait promis de le porter en scène… La toile se leva, le trio attentif battit des mains, Léonie avait le bouquet, et, dans un moment tendre de la situation, elle regarda du côté de Napoléon et l'embrassa… Le trio cria bravo ! Antoinette jeta une superbe touffe de camélias qu'elle tenait en main : Gabriel en lança deux de roses mousseuses et de violettes de Parme… Le public, entraîné, suivit le mouvement : il applaudit comme un seul homme, à la stupéfaction du chef de claque, qui n'avait pas *noté d'effet* à cet endroit de la pièce et qui se promit bien de ne pas l'oublier le lendemain. Le vaudeville de Georges eut un succès fou… la jolie Léonie fut rappelée et fleurie de nouveau, elle prit le bouquet de camélias, salua gracieusement tout son public en accentuant davantage sa pose devant la loge d'Antoinette, et la toile baissa. Georges était fou ! Gabriel reconduisit ces dames et revint ensuite reprendre Georges au café. L'auteur n'y était pas… Georges avait obtenu la faveur de reconduire Léonie et son amie Mariette, les deux inséparables… Quant à madame Baldy, elle se demandait pourquoi sa fille avait jeté son bouquet et pourquoi la jeune actrice les avait saluées avec tant de grâces, « c'est peut-être dans la pièce, se dit-elle ? » C'était la première fois qu'elle allait au théâtre, mais le congréganiste la Cerisaie lui avait assuré que l'on ne dirait rien à la Congrégation, puisque le mariage de sa fille exigeait qu'elle fréquentât le monde, mais il prétendit qu'on avait remarqué avec peine, qu'elle n'avait pas encore organisé la moindre loterie de bienfaisance en faveur de quelque noble infortune. Ce fut un trait de lumière pour la Forgeronne… elle pourrait se présenter avec Antoinette dans plusieurs maisons des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, qu'elle ne connaissait que de nom, et agrandirait peut-être ainsi le cercle de ses relations. Les prospectus furent donc lancés, les billets imprimés… le fils de madame Antoine avait eu la permission nécessaire, et le journal de Georges annonça gratuitement la loterie en ces termes :

« Une heureuse inspiration a guidé une de nos plus charitables et plus élégantes paroissiennes. Madame Baldy, dont nous avons déjà cité les soirées pleines d'entrain, vient d'être autorisée à créer une loterie ainsi nommée :

LA LOTERIE DES DONNEURS D'EAU BÉNITE

« Cette intéressante classe de la société souffre en ce moment du froid mortel qui envahit nos églises… ce peu de bénéfice servira à leur acheter des calottes neuves, des bas de laine, des gants à longs poils, des chaufferettes et du poussier de charbon pour tout l'hiver ! Nous pensons que chacun s'empressera de verser son aumône dans les mains de madame Baldy, qui se propose de rendre visite, en personne, aux honorables rentiers de l'arrondissement. »

Georges-Napoléon Sainte-Hélène eut beaucoup de succès dans le petit journalisme avec cette annonce bouffonne. Mais madame Baldy, ainsi que la congrégation, prenait la chose au sérieux.

– « Après tout, disaient quelques-uns, pourvu que l'argent arrive, peu importe la route qu'il a prise !… »

Fanfan apporta le journal à Baldy qui dit à sa femme en déjeunant :

– Ma pauvre Rosalie, tu deviens folle ! le temps marche.

– Oui, dit madame Baldy, le temps marche ; mais je commence à comprendre quelque chose au monde, et si je ne réussis pas… ça m'étonnera beaucoup !

Antoinette ne disait rien… Elle attendait Gabriel et Georges, qui lui avaient dit, la veille, qu'ils avaient une communication importante à lui faire.

– J'ai le cœur joyeux, avait dit Georges : je veux sauver Roger.

– Sauvons Roger ! avait crié le trio !

À midi et demi le trio, assis au coin du feu, ouvrit sa séance. – La parole fut donnée à Gabriel, qui commença ainsi :

– Quoique Roger ait déserté notre cause, je crois être l'interprète du trio, en proclamant qu'il a toujours droit à notre amitié… Or, il est dans une mauvaise voie…

Ici, Gabriel raconta la liaison de Roger avec Du Triquet, en passant sous silence la scène de la Closerie ; mais en laissant comprendre cependant que l'honneur de Roger était en jeu… il

finit par demander conseil à Antoinette, qui était toute stupéfaite de la confidence.

– Voyez-vous cette hypocrite ?… Elle, qui se pose auprès de maman comme la vertu même ! Oh ! vous avez raison, il faut arracher Roger… mais comment ? Vous me demandez mon avis, c'est me mettre dans un grand embarras !… Je ne connais pas beaucoup les usages du monde… mais je crois que l'on pourrait essayer du moyen suivant :

Et elle exposa naïvement à Georges le projet qu'elle concevait, dans l'intérêt de Roger. Nous verrons plus tard, si l'idée d'Antoinette était bonne. Qu'il nous suffise de savoir maintenant que Georges et Gabriel l'approuvèrent complètement, et que deux heures plus tard, ce dernier mettait à la poste une lettre adressée à *Mademoiselle Cécile, artiste dramatique, au théâtre des Célestins, à Lyon*.

Madame Baldy avait fait prendre les adresses des personnes les plus notables de l'arrondissement, et escortée de sa fille, elle courait de maison en maison, d'étage en étage, pour placer les billets de la fameuse loterie en faveur des *Donneurs d'eau bénite*… Si l'argent ne tombait pas en pluie torrentielle, du moins furent-elles bien reçues partout, et en peu de jours, madame Baldy comptait dix danseurs de plus !… dix fils de famille qui firent leur entrée dans le demi-monde, munis de l'autorisation de leurs parents. Ceux-ci n'allaient guère au bal, mais, d'après les renseignements pris sur les Baldy, et sachant que ces dames étaient riches et fort honorables, ils consentirent à laisser leurs fils s'amuser, danser, jouer la comédie, sans danger pour leur bourse ni pour leur santé. Ces dix nouveaux venus furent immédiatement rangés au nombre des Araignées de la Forge, et reçurent le nom générique de Faucheux, car ils étaient tous longs et maigres.

Du Triquet était folle de Roger et ne jetait pas un seul regard sur tous ces échappés de collèges… Quant aux *Araignées*, la petite sorcière, – comme l'avait baptisée Antoinette, était trop du demi-monde pour ne pas savoir à quoi s'en tenir à leur égard. Mais toutes les dames de la société Baldy n'étaient pas dans la position de la Du Triquet : plusieurs avaient même le cœur libre ou prêt à l'être… et d'ailleurs la France n'est pas l'Italie… Les affaires d'amour marchent de front avec les convenances, et ce n'est pas en parlant d'une belle dame parisienne, que l'on dira cette phrase consacrée en Italie : Vous ne pouvez pas être présenté aujourd'hui à la princesse une telle… elle est *inamorata*.

Les *Dix faucheux* étaient de la chair fraîche, et les Madeleines

non repenties se les partagèrent en silence. Peu à peu le salon de madame Baldy devint un véritable centre de demi-monde… chacun avait sa chacune ; mais tout cela sans éclat, sans scandale… La forgeronne ne voyait rien, le trio observait tout, et faisait son profit de tout. Mais Antoinette, que l'amour et les confidences de ses deux nouveaux amis avait rendue presque rusée, se gardait bien d'en ouvrir la bouche à sa mère… Il vaut mieux qu'elle s'aperçoive toute seule qu'elle s'est trompée ! Laissons finir les six mois, sans la troubler, dans ses rêves de fortune.

– « Ô Pierre, murmura-t-elle, on ne pouvait choisir de meilleurs moyens pour te conserver mon amour… Je suis, au milieu de toutes ces âmes basses, impures ou frivoles, plus en sûreté que dans un cloître…

Et tous les soirs, elle priait pour son fiancé, pour ses amis Roger, Gabriel et Georges… L'amour occupait tout entier ce jeune et charmant cœur ; mais l'amour le plus chaste et le plus pur. Elle avait devant ses yeux dans Du Triquet un exemple de l'amour purement sensuel, et cette femme, depuis la confidence de Gabriel, lui répugnait étrangement… Son contact la faisait tressaillir, et un soir que Du Triquet, dans un accès d'expansion, l'avait tendrement embrassée, la jeune fille disparut un quart d'heure et courut à sa chambre, où une généreuse ablution d'eau fraîche la lava de cette souillure.

Deux demandes furent enfin risquées auprès de madame Baldy… *Araignée Pain-d'épice* et *Araignée de Bélisaire* se présentèrent le même jour, à une heure de distance ; et, après avoir demandé un entretien particulier à madame Baldy, firent l'un et l'autre l'offre de leur cœur, de leur main et de leur fortune… Madame Baldy était enchantée ; mais elle dissimula et répondit que, pour elle, elle n'avait de préférence pour personne, mais que sa fille et son mari devaient être consultés : sa fille surtout. Elle remit la réponse définitive à un mois… Les deux rivaux se rencontrèrent, le soir, – chacun ignorant la démarche de l'autre, et chacun persuadé, d'après l'accueil de madame Baldy, qu'il emporterait la place d'assaut. Pour la première fois de la vie, ils se tendirent la main réciproquement. Le jésuite-mouchard trinquait avec le proxénète-parricide ! Antoinette, prévenue par sa mère, à qui elle avait dit qu'elle n'épouserait jamais ni l'un ni l'autre, leur fit néanmoins une mine charmante à tous deux, dès le soir même. Elle ne s'engagea en rien ; mais elle fut plus aimable que d'habitude. Et les deux rivaux firent la roue et prirent des petits airs penchés, à faire mourir de rire le *Trio de la fidélité*.

Georges et Gabriel, instruits de la démarche de Ducoudray et de la Cerisaie, ne manquèrent pas d'en répandre la nouvelle sous le sceau du secret. Les *Araignées de la Forge* s'agitèrent ; les *Faucheux* qui, malgré leurs liaisons passagères, avaient les yeux grands ouverts sur la belle Antoinette et sur sa dot, prévinrent leur papa et leur maman… En trois jours, seize demandes en mariage avaient été régulièrement déposées dans les cartons de la maison Baldy.

– Au moins, disait Antoinette, qui avait conseillé les indiscrétions, pour provoquer un coup définitif, – au moins, je vais connaître tous mes ennemis. Ah ! si Pierre était là, comme je serais contente ! Dix-huit prétendants pour une petite fille comme moi !… Voilà un joli cadeau de noces à faire à mon fiancé !

Madame Baldy ne tarissait pas auprès de son mari sur le bonheur qui leur arrivait. Dix-huit prétendants !… – Songe, Baldy, quelle gloire ! Ils sont tous riches et d'excellente famille… Nous avons le choix… ne nous pressons pas !

– Ah çà ! et toi, Antoinette, qu'est-ce que tu dis de ça ?

– Moi, cher père, je suis de l'avis de maman… Ne nous pressons pas.

Et elle croqua un biscuit en riant comme une folle.

– Bon, pensa Baldy, Pierre n'est pas encore détrôné…

– Je crois que ça marche, dit Rosalie à son mari quand ils furent seuls devant un *gloria* bouillant. Jamais Antoinette n'a été si rieuse, si gaie et si bien portante que depuis que j'ai eu l'idée de donner des bals et des soirées. Si je réussis : si elle épouse un gentilhomme millionnaire, je crois que nous serons bien payés de nos dépenses.

– Et elles vont diantrement vite ! – mais si tu ne réussis pas, si, au bout des six mois, Antoinette refuse de se marier avec tes richards ?

– Je n'ai qu'une parole… Si elle n'aime personne et qu'elle veuille toujours de son Pierre, nous le lui donnerons. Elle aura dansé, ri, et elle se sera bien portée pendant six mois. Je n'aurai rien à regretter dans ce cas-là. Nous aurons mangé quelques billets de mille francs ; mais, mon vieux Baldy, il leur en restera toujours assez pour être heureux, et une fois rentrés dans notre coquille, nous en aurons toujours de trop.

Madame Baldy était de bonne humeur ce jour là… Les 18 prétendants l'avaient grisée pour ainsi dire ; heureusement, son amour pour Antoinette parlait plus haut que tout, chez cette

femme ambitieuse, mais honnête… Baldy fut enchanté de la péroraison de la forgeronne et il l'embrassa cordialement.

– Tu seras toujours une brave femme, Rosalie, tout de même !

Et il partit faire son tour au square Lafayette, où, tout en jetant des miettes de pain aux moineaux du bassin, il grommelait entre ses dents :

– Amusez-vous… trémoussez-vous… faites sauter les amis… mais dépêchez-vous… bonne femme Rosalie ! Moi, je la laisse faire… Elle n'a eu qu'un *vertigo* dans sa vie, je peux bien le lui passer ! c'est égal, Antoinette se porte comme un charme… c'est là le principal.

FIN DU DEUXIÈME TOME

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http ://www.ebooks-bnr.com/

en juillet 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Francis R.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Mme Urbain Rattazzi (Marie de Solms), « Les débuts de la forgeronne Deuxième partie du Piège aux Maris », Alexandre Cadot éditeur, Paris s. d. La photo de première page est tirée de Wikimedia, tableau de Henri de Toulouse-Lautrec « La Blanchisseuse » (collection privée).

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– Remerciements :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre

numérique.

